

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.

Dessin de couverture de Rose Gauthey
illustrant la nouvelle “ *Ève au pays des merveilles* ”.

5e Année. — N° 44. Juillet 1957

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.

Le numéro : France, 120 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Outre-mer,* 650 *frs.* (*Recommandé,* 800 *frs.*)
1 an : — — 1.250 *frs.* (*Recommandé,* 1.550 *frs.*)

Le brouillard blanc

par ANDRÉ COYPEL

Nous avons déjà eu l'occasion dans le passé de présenter des nouvelles couplées en « tandem », formule qui avait été accueillie avec curiosité et intérêt par nos lecteurs. Rappelons en effet : « L'œuf d'Elduo » *de Philippe Curval et* « L'œuf du mois » *d'Idris Seabright (n° 25) ;* « Histoire féline » *de Jean Cocteau et* « Le Roi des Chats » *de Stephen Vincent Benet (n° 31) ; et les deux* « Voleur de rêves » *de Jean-Jacques Olivier et de Pierre Lauer (n° 39). Nous récidivons aujourd'hui avec deux histoires qui, comme dans les deux premiers cas ci-dessus, roulent sur un thème présentant une certaine similitude au départ. Encore une fois, nous précisons que c'est le hasard seul qui amène ces rencontres, puisque nous avons reçu ces deux nouvelles sans que leurs auteurs se soient jamais concertés!*

André Coypel est un jeune écrivain récemment révélé par notre revue sœur « Mystère-Magazine », *qui a publié ses premières nouvelles criminelles noires. Pour ses débuts dans* « Fiction », *il nous donne un conte étrangement suggestif qui, en quelques touches, parvient à imposer une atmosphère extraordinaire.*



Ce jour-là...

Pourquoi ai-je écrit « ce jour-là »? Peut-être parce que cela remonte déjà à une autre époque, à une autre vie, à un autre monde...

Ce jour-là...

C'était ce matin.

Je peux à peine y croire, et pourtant c'est vrai, tout ce qui s'est passé s'est passé en un jour. Quelques heures, quatorze ou quinze, ont suffi pour transformer le monde où nous vivons et, peut-être, le monde entier.

Ce matin...

Ce matin, je me suis levé, heureux. J'allais enfin connaître Vézelay, une moto, acquise avant de venir en vacances, me permettant de couvrir la distance, ce que je ne pouvais faire à l'époque où je devais me contenter d'une bicyclette. A cinq heures et demie, j'étais réveillé. Le temps de me préparer et de préparer aussi ma machine, il était six heures et demie lorsque je quittai le village.

La route montait, descendait, montait, descendait. Les arbres glissaient, immobiles, comme montant la garde. Des nuages gris nous recouvraient, cachant le soleil. Il faisait frais.

J'étais bien.

Je parcourus quelques kilomètres et parvins rapidement au sommet de la pente qui, sur près de trois kilomètres, descend vers ***.

Alors, je m'arrêtai.

La ville avait disparu.

Je demeurai stupide un bon moment. A sa place, s'étendait une plaine neigeuse et monotone, à peine ondulée. Et je me mis à rire, me moquant de ma stupéfaction. Mais non, la ville n'avait pas disparu ; la vallée où elle s'étendait ne s'était pas, en une nuit, transformée. Ce que je voyais était tout simplement une nappe de brouillard qui la recouvrait, s'arrêtant quelques mètres au-dessous de moi.

La vue en était magnifique, de ce paysage englouti où quelques arbres luttaient encore contre l'ombre blanche qui s'enroulait autour d'eux.

Oui, vraiment le spectacle était magnifique.

Il y en a qui ne peuvent mourir qu'en beauté.

Je descendis la côte, pénétrant dans le brouillard qui devenait de plus en plus dense. A cent mètres devant moi, au début, je ne voyais rien. Mais lorsque je me trouvai à un niveau à peine inférieur, c'était le bord de la route que je ne distinguais plus.

Et il y avait le froid.

Je roulais lentement, devinant mon chemin, enserré par un froid de plus en plus intense à mesure que je descendais et que le brouillard s'épaississait.

Je m'arrêtai pour mettre des gants et posai le pied sur quelque chose qui n'était pas la route.

C'était un petit lapin, mort. Une voiture, sans doute. Il avait un air misérable, étendu tout seul au milieu de la route, les pattes raides.

Mais ce n'était pas une voiture.

Je parvins à ***. La ville était noyée dans les vapeurs blanches du brouillard, se perdant au milieu de cette opacité fantastique qui commençait à m'oppresser. Il n'y avait pourtant pas de raison de s'inquiéter. Ce n'était que du brouillard. Un brouillard comme je n'en avais jamais vu sans doute, mais, après tout, il n'était pas dans mes habitudes de me lever si tôt.

Je traversais des villages, la route montait, descendait, descendait, montait, je traversais des villages. Je me trouvais parfois au-dessus du brouillard pour y plonger à nouveau l'instant d'après. Vu de haut, comme c'était magnifique ! Mais, de l'intérieur, les formes disparues et les sons assourdis le rendaient cauchemaresque.

Mais je n'avait pas peur, pas encore.

Les kilomètres glissaient lentement. Le brouillard gagnait de l'altitude, grimpant aux arbres qu'il n'avait pas encore capturés.

Je parvins, enfin, à destination. Vision étrange, Saint-Père, situé en contrebas, ayant disparu, et seule la basilique émergeant du brouillard. Les lueurs des automobiles montaient vers elle, halos jaunâtres glissant avec prudence.

Les touristes erraient autour de l'édifice, y pénétraient pour exécuter une visite rapide, hâtifs à rentrer chez eux, inquiets de ce brouillard qui aurait dû se dissiper depuis longtemps.

Moi, qui n'étais pas encore vraiment inquiet, je marchais lentement, admirant.

Le froid rampait vers nous. Le brouillard s'insinuait, semblant s'évader du sol, à l'assaut des piliers et des voûtes. Les jambes des visiteurs disparurent, puis le corps entier. Et le brouillard montait toujours.

Je sortis et retrouvai ma moto avec peine. Je repris la route. Il était tard. Il y avait plus de brouillard que jamais. Me retournant, je constatai que la basilique avait, elle aussi, disparu.

J'étais comme les autres, maintenant, j'avais peur.

Je ne savais comment je pourrais rentrer chez moi. Il me fallait deviner la route, tout en luttant contre le froid, de plus en plus horrible, dans un brouillard plus terrifiant d'instant en instant. Plusieurs fois, quelque chose me frôla le visage. Je m'arrêtais, au début, pour savoir. C'étaient des oiseaux, gelés en plein vol, qui s'écrasaient au sol. Je savais maintenant comment était mort le lapin.

De temps à autre, je distinguais vaguement une voiture, un piéton, un vacher rentrant ses bêtes épouvantées. Mes roues trébuchaient fréquemment sur des corps d'animaux. Une hirondelle se percha sur mon épaule, criant de douleur. Je la glissai sous ma veste, lui laissant un peu d'air pour respirer. De l'air glacé, sans doute, mais l'en priver l'eût tuée plus sûrement encore. Elle mourut tout de même.

Du blanc partout. Devant comme derrière, à droite et à gauche, au-dessus comme au-dessous de moi. Je ne distingue plus ma machine, ni mon propre corps. Parviendrai-je jamais chez moi?

J'y parvins, je ne sais comment. J'y parvins pour constater que, là aussi, le brouillard s'étendait. Jusqu'où allait-il? La propriété, je ne la vis pas. Je la devinai, tâtant les murs à la recherche de la grille. Je l'ouvris sans la voir, remontait l'allée sans la voir, pénétrai dans la maison que je ne voyais pas.

Mes parents et mes deux frères étaient assis autour de la cheminée. Je les voyais à peu près malgré la brume qui pénétrait sous les portes et les fenêtres. Ils me regardèrent sans rien dire, sans manifester même de joie de me savoir retrouvé. Exécution différée, disaient leurs regards

mornes. Je m'assis comme eux. Seul le feu nous éclairait, car l'électricité ne marchait plus depuis des heures. Il nous était donc impossible de connaître par la radio l'étendue du désastre.

Au bout d'un moment, mon père prit le panier à bois, vide maintenant, pour aller le remplir. Il fallait pour cela traverser la cour. Mon frère aîné voulut le faire à sa place, mais mon père haussa les épaules. Une rafale glacée pénétra dans la pièce quand il en ouvrit la porte.

Des minutes passèrent. Cette absence prolongée, nous savions ce qu'elle pouvait signifier. Mes frères et moi le retrouvâmes au milieu de la cour. Son corps, invisible, était recroquevillé, nos mains nous l'apprirent. Mais le panier à bois était plein.

Le temps n'existait plus. Chacun devait se calfeutrer chez lui, incapable de sortir, brûlant ce qu'il pouvait pour ne pas mourir de froid. Nous n'avions même pas la force de manger les quelques provisions que nous avions dans nos placards. Et le bois, à nouveau, tirait à sa fin.

Je voulus aller en chercher. Mais dans l'air glacé de l'extérieur, je trébuchai. J'étais incapable d'aller plus loin. A peine si j'ai pu rentrer dans la maison.

On a commencé par brûler les chaises. Malgré le brouillard, le feu prend bien. D'autres meubles y ont passé. Mais le froid envahit la pièce malgré tout.

Maman est morte la première. Elle ne bougeait pas, avant. Alors, c'est à peine si on s'en est aperçus. Puis mon petit frère... Mon petit frère...

Une armoire brûle, maintenant, péniblement débitée en morceaux. Nous gelons quand même. J'écris ces lignes que je brûlerai peut-être tout à l'heure, pour un instant de chaleur. Mon frère et moi n'osons pas nous regarder. Nous avons peur de nous voir mourir. Le silence... Et ce froid, ce froid...

Même un feu d'enfer ne pourrait lutter contre lui.

Brouillard qui tue

par JULIA VERLANGER

Après le conte d'André Coypel, voici une autre histoire de « brouillard extraordinaire » (et pourquoi ne pas rappeler au passage, à titre de prototype, le fameux « Brouillard du 26 octobre *» de Maurice Renard, paru dans notre numéro 6?). La présente nouvelle est due à Julia Verlanger, que vous aviez découverte dans notre numéro* 35 *avec un remarquable*

récit : « Les bulles ». *Elle y confirme le talent dont elle avait déjà fait preuve et s'impose comme un des jeunes auteurs les plus doués du « contingent français » de* « Fiction ».



Lorsqu'il fit tout à fait nuit, le brouillard flotta hors de la crevasse qui l'avait abrité durant le jour. Il se tint un instant immobile dans l'air calme, joli petit nuage dense, cotonneux et d'aspect innocent, puis il commença à dériver lentement, apparemment sans but, comme poussé au gré du vent, le long des courbes de la rivière.

La nuit d'été, chaude et douce, endormait la campagne et le village voisin. Le brouillard glissait dans l'ombre, musant et suivant les méandres de la berge. Une grosse grenouille, tapie dans les roseaux, coassait sa joie de vivre. Le brouillard stoppa. Un tentacule de brume surgit, enveloppa le batracien et l'effaça. L'instant d'avant, il y avait là une grosse grenouille toute verte, l'instant d'après, plus rien. Un spectateur aurait trouvé la chose fantasmagorique, n'aurait pu en croire ses yeux. La disparition subite de cette grenouille tenait du miracle. Indifférent, le brouillard continuait sa course.

Trois nuits s'étaient écoulées depuis que la rivière, nourrie de pluies radio-actives, l'avait vomi dans le noir. Trois nuits passées et revenues depuis qu'il avait conscience de sa faim. Une faim énorme, dévorante, qu'il n'arrivait pas à rassasier. Une faim que les petites proies pourchassées jusqu'à ce jour n'avaient pu apaiser. Elles sentaient la présence du brouillard, avaient peur, fuyaient et l'obligeaient à dépenser dans la poursuite une énergie qui n'était pas remplacée par leur faible volume. Ce cercle vicieux le poussait à une chasse sans fin. Lorsque revenait le soleil du matin qui, buvant sa substance, le forçait à chercher un refuge sombre, sa faim était toujours présente et ne lui laissait pas de répit.

Le brouillard continuait sa quête, s'insinuant dans de tous petits terriers où quelque animal affolé avait cherché refuge, anéantissant au passage mulots, musaraignes, grenouilles, taupes. Un chien bâtard, chassant pour son propre compte, flaira soudain une menace mortelle, imprécise et se lança dans une fuite éperdue, la queue entre les jambes, glapissant une terreur frénétique. Arrivant sur lui à une allure de rapide, le brouillard le rattrapa dans sa course et l'enveloppa. La clameur du chien fut stoppée net.

En aval de la rivière, le vieux Latour qui relevait ses nasses entendit les hurlements de la bête et fut intrigué par cette clameur terrifiée, si soudainement tarie. Haussant les épaules, il se remit à tirer sur la nasse alourdie, supputant déjà la taille du poisson piégé.

Flottant et dérivant doucement dans l'air calme, le brouillard descendait la rivière. La proie énorme, tentante, qu'il découvrit soudain au milieu de l'eau le fit s'élever d'une détente brusque, prêt à la poursuite.

Mais la source d'énergie repérée ne bougea pas. Elle continuait calmement ses gestes bizarres, et le brouillard hésitant, incrédule, glissa furtivement vers la barque. Le vieux Latour, capable de deviner à l'avance l'approche du garde champêtre, fut englouti avant d'avoir pu pousser un cri et ne sut jamais ce qui lui était arrivé. Mais le brouillard, sa faim presque rassasiée, apprit à ce moment une leçon importante. Il existait des proies infiniment plus grosses que tout ce qu'il avait chassé jusqu'alors, des proies qui ne sentaient pas le danger, ne se rendaient pas compte de sa présence et qu'il pouvait attraper sans difficulté aucune. Le brouillard possédait une certaine forme d'intelligence inhumaine. Il sut à ce moment que pour apaiser sa faim d'énergie, il lui faudrait rechercher ces proies-là.

*
* *

La vieille mère Latour maugréait rageusement contre son mari. Le vieux fou ! A son âge ! Avec sa rage de poser des nasses envers et contre tout. Il avait encore dû se faire pincer par le garde champêtre et n'osait pas rentrer de peur de la dispute que déclencherait cette nouvelle. Mon Dieu ! mon Dieu ! encore une amende à payer ! Alors qu'ils avaient déjà si peu d'argent. Bien sûr, le poisson améliorait leur ordinaire et était bien accueilli, mais tout de même, elle allait lui passer quelque chose quand il reviendrait. Levée avec le soleil, la vieille marmonnait furieusement tout en allumant le feu. Il n'allait pas tarder à rentrer quand même, malgré sa crainte. Elle était bien tranquille, dès qu'il commencerait à avoir faim...

A midi, la mère Latour avait terminé ses tâches fermières et ménagères, nourri les poules et le cochon, et était alors beaucoup plus inquiète que furieuse. Elle se mit en route, vieille fée carabosse tassée dans un sarrau noir informe, pour aller voir le maire et s'enquérir de son époux.

Le soleil de midi écrasait Bergeleau. Les vieilles rues poussiéreuses étaient désertées de leur habituel contingent de poules caquetantes et grattantes. Les volets clos gardaient aux maisons basses un peu de fraîcheur.

Le maire était à table et n'aimait guère être dérangé dans son repas. Il promit cependant de faire rechercher le vieux Latour dans la journée.

Vers 4 heures, tout le village savait qu'on avait retrouvé au milieu de la rivière la barque désertée de Latour et que ce dernier s'était très probablement noyé, encore qu'on ne comprît pas pourquoi ni comment. D'autant plus qu'on avait découvert, petit tas misérable au centre du bateau, tous les vêtements abandonnés du vieux et jusqu'à ses chaussures.

*
* *

Le soir revint. Le brouillard s'étira hors de son abri et commença sa chasse nocturne. La nuit s'étendait partout, crissante de grillons. Errant à l'aventure, il s'éloigna de la rivière et s'approcha lentement du village endormi.

Le docteur Pierre Martin reposait à côté de sa femme, écrasé de fatigue. Pierre Martin s'était couché tôt, après une journée harassante, passée à traîner dans de mauvais petits chemins la vieille carcasse de sa voiture. Il espérait vaguement, sans trop y croire, qu'aucun abruti se croyant à l'article de la mort ne viendrait le réveiller.

Le docteur et sa femme s'endormirent ensemble, presque au même moment. Leurs souffles calmes se mêlaient dans la pièce silencieuse. Dans la chambre voisine, leur fille Michèle dormait aussi. Les volets clos sur la fenêtre ouverte laissaient passer l'air de la nuit.

Le brouillard atteignit le village, la première maison, et la chambre de Michèle. Une longue écharpe de brume glissa entre les fentes des persiennes, flotta à travers la pièce et s'étendit sur la forme endormie. Dissoute en une fulgurante seconde, Michèle cessa d'exister. Déjà le brouillard ressortait et pénétrait de la même façon silencieuse dans la chambre suivante. Il découvrit là, côte à côte, deux grosses masses de nourriture. Cependant, sa faim n'était plus suffisante pour qu'il pût les avaler toutes deux. Il hésita un instant, puis enveloppa doucement la plus petite de ces deux sources d'énergie. L'instant d'après, le brouillard s'éloignait dans la campagne, et Pierre Martin dormait toujours aussi profondément dans un lit d'où sa femme avait disparu.

*
* *

Pierre Martin se réveilla de bonne heure, frais et dispos, et agréablement surpris de n'avoir pas été dérangé par un malade dans son sommeil. Il pensa gaiement ne pas s'être trompé en espérant pour les jours à venir un peu de repos. L'été s'installait et les paysans ne s'offrent généralement pas le luxe d'être malades quand les tâches pressantes les attendent. La morte-saison allait commencer pour lui et il en était ravi. Il rêva un moment, envisageant de gaies parties de pêches et de baignades, d'où Anne et Michèle rentreraient dorées comme des brugnons.

L'absence de sa femme à ses côtés ne le surprit pas. Elle devait être en train de préparer le petit déjeuner. Tout au plus s'étonna-t-il un peu de ne pas entendre les habituels bruits de casseroles ou la voix joyeuse de Michèle.

Mais deux heures plus tard, Pierre Martin, hagard et affolé, parlementait avec les gendarmes. Les choses n'allaient pas toutes seules. La mortelle inquiétude et le chagrin du docteur ne le rendaient pas patient. Les gendarmes avaient d'abord parlé de départ possible. Que diable, on a vu d'autres femmes quitter leur mari en emmenant l'enfant. Le docteur, dépeigné, les yeux creux, avait répondu d'un ton rageur :

— « Et elles seraient parties toutes les deux toutes nues sans doute? Puisque je vous dis que leurs vêtements sont là, tous. J'ai même retrouvé sur les lits leurs deux chemises de nuit. Alors?... »

Le ton montait. Maintenant, les pandores, devenus soupçonneux et pour qui les miracles n'existaient pas, posaient des foules de questions, fouinaient partout.

— « Et ces derniers temps, vous n'auriez pas eu de disputes avec votre femme, par hasard? »

Il était évident que dans l'esprit des gendarmes germait une théorie : le docteur avait, durant la nuit, assassiné sa femme et sa fille et s'était probablement débarrassé des corps en les jetant dans la rivière.

Ils parcouraient la maison, s'attardaient dans la salle de bains, cherchant les traces de sang qu'ils ne pouvaient manquer de trouver. S'ils n'arrêtèrent pas immédiatement Pierre Martin, c'est que cette histoire de cadavres disparus les gênait un peu. Mais on les retrouverait sans doute à l'écluse, et alors... Ils partirent enfin, enjoignant au docteur de ne pas quitter Bergeleau.

Le village bourdonnait comme une ruche. Comment ! Hier, le vieux Latour qui se noie stupidement et aujourd'hui le docteur qui assassine sa famille ! Quelle histoire ! Mais on ne croyait pas beaucoup à cet assassinat. Le docteur était généralement aimé dans Bergeleau. Il n'était certainement pas capable d'une chose pareille. Mais alors, quelle disparition mystérieuse ! Que s'était-il donc passé? Les discussions passionnées allaient bon train. Des vieilles femmes parlaient de diables et de sorciers. On ne voyait pas d'autre explication.

Pierre Martin rôdait dans sa demeure comme une bête encagée. Son esprit tournait et retournait le problème sans entrevoir la moindre solution. Qu'était-il arrivé à Michèle et à Anne? Il en devenait fou. Il n'avait rien entendu, rien vu. Ce n'était pas possible ! Et ces abrutis de pandores qui croyaient... Il aurait pu les tuer ! Ah ! on pouvait compter sur eux pour découvrir quelque chose. Mais lui, il trouverait. Il n'aurait pas de répit avant de savoir. Et, bizarrement, il sentait qu'il ne reverrait ni Anne ni Michèle vivantes. Le chagrin l'écrasait.

Brusquement, il pensa au vieux Latour. Voilà quelque chose d'étrange aussi. Ce vieux... on croyait qu'il s'était noyé. Mais il connaissait la rivière comme sa poche et nageait comme un poisson quasi depuis sa naissance. Et l'on avait retrouvé tous ses vêtements, juste comme Anne et Michèle. Il y avait peut-être là plus qu'une coïncidence. Il sortit. Il lui fallait voir tout de suite la mère Latour.

*
* *

La nuit engloutit la campagne. La rivière coulait, noire, large et indifférente. Une petite masse de brouillard, dense, légère, surgit de la berge et s'éloigna, errante dans le vent du soir, en direction de Bergeleau.

Cette nuit-là, des chiens affolés hurlèrent soudainement. Des chats furtifs, glissant dans les herbes sous la lune, s'arquèrent tout à coup, crachant de terreur contre un danger invisible.

Dans l'étable des Bernard, un furieux tintamarre fit lever le fermier. Les chevaux hennissaient follement, les vaches meuglaient. Le gros taureau rouge à étoile blanche eut un cri presque humain. Le père Bernard arriva comme le bruit finissait, retenant d'une main son pantalon

qu'il achevait d'enfiler, brandissant de l'autre son fusil. Une vache manquait. Claudius Bernard éclata en imprécations furieuses :

— « Misère de misère ! On m'a volé la Grise ! Tonnerre de Dieu ! La Grise ! Mais comment? Comment? »

Le vieux s'étranglait. Les fils Bernard arrivaient au pas de course, sabots claquants, les yeux encore englués de sommeil.

Le lendemain, les Bernard racontaient leur malheur à qui voulait l'entendre :

— « Une si belle génisse... La Grise... Et qui en promettait, du lait... Et l'on n'avait rien vu, rien entendu, juste ce bruit dans l'étable. »

Claudius Bernard, au café, renseignait les curieux :

— « Je n'ai ren vu, ren de ren ! Quasiment un miracle ! Et le licou qui pendait, même pas brisé. »

Les femmes se signaient. Toutes ces disparitions, le malheur du docteur, le vieux Latour. Pour sûr que le Diable était lâché dans Bergeleau.

Dans l'après-midi, Claudius Bernard, abruti de questions, finissait par dire au docteur que :

— « Pt'ête ben, oui, il avait vu quêque chose de drôle. Quand il était arrivé à l'étable, y avait quasiment un peu de brouillard qui traînait, et pourtant, c'était pas de saison. »

Du brouillard hors de saison, du brouillard hors de saison. Pierre Martin tournait la chose dans sa tête. Mais ce n'était pas ça qui pouvait expliquer ce qui était arrivé à Anne et Michèle.

*
* *

La nuit suivante, un samedi, disparurent deux jeunes filles qui rentraient du bal. Deux petits tas de vêtements abandonnés furent découverts au milieu du chemin. Le lundi matin, on ne retrouvait pas le petit Jean Tigier, non plus que le gros chien de garde enchaîné dans la cour de la ferme. La chaîne et le collier de fer traînaient intacts dans la poussière. Dans la nuit du mardi, le cheval de Raivalon rentra seul à la ferme, tirant sa carriole déserte. Antoine Raivalon, parti à un marché proche acheter un cochon, manquait. Ses vêtements jonchaient le siège de la voiture. Manquait aussi le cochon qu'il aurait dû ramener.

Bergeleau entra dans la terreur. On ne sortait plus la nuit. Les paysans barricadaient leurs portes et posaient le fusil à côté de leur lit. Les gendarmes, débordés, enquêtaient à longueur de jour. Ils avaient depuis longtemps abandonné leurs soupçons contre le docteur. Assassiner sa femme et sa fille, oui, peut-être, mais sûrement pas tout le monde. Pierre Martin enquêtait lui aussi, interrogeant sans relâche les familles éprouvées. Mais personne n'avait rien vu, rien entendu. On n'y comprenait rien.

Le maire réunit le conseil municipal pour envisager les mesures à prendre. Mais prendre des mesures contre quoi? Les jeunes parlaient

de créer un nouveau maquis et de monter la garde à tour de rôle. Le curé, dans un prêche flamboyant, expliquait à ses ouailles que la colère de Dieu s'abattait sur Bergeleau pour leurs iniquités. Les vieilles priaient.

*
* *

Arriva le mercredi. Vers 9 heures du soir, Jacqueline Vermeuil rentrait à la ferme. Une belle plante de fille, solide, les pieds bien sur terre et pas bête. Interne à l'Ecole Normale de la ville voisine, elle venait passer chez ses parents une semaine de congé.

Antonin Vermeuil voulait faire de sa fille une institutrice, chose qui avait en son temps fait jaser dans le village : « Qu'est-ce qu'ils ont à tant se pousser, les Vermeuil, comme si Jacqueline ne serait pas aussi bien à aider à la ferme. Ce n'est pas tant bon, toutes ces études. Et une fille qui va à la ville, on sait ce que c'est... Les Vermeuil pourraient bien se repentir quelque jour. »

Débarquée du car depuis vingt minutes, Jacqueline Vermeuil marchait vite. Une lettre reçue la veille lui avait appris les accidents survenus à Bergeleau et, quoiqu'elle ne fût pas peureuse, une vague inquiétude lui faisait désirer rentrer rapidement.

Trouant le noir devant elle, sa lampe de poche éclairait le chemin désert. Dans le lointain, un chien hurlait à la lune. Ce sanglot morne la fit frissonner légèrement et elle pressa le pas. Brusquement, le cri du chien changea de ton. La lamentation désolée se fit frénétique et... mais oui... le chien maintenant courait et venait vers elle. Elle vit surgir dans la coulée de lumière de sa lampe la bête, terrorisée, courant pour sa vie. Ses yeux fous étincelèrent un instant au passage. Derrière le chien, quelque chose arrivait. Une masse de brume, épaisse, ramassée. Aucun vent de tempête n'aurait pu pousser aussi vite un nuage de brouillard.

Figée sur place, glacée, Jacqueline vit la chose s'arrêter soudain dans la lumière. Le brouillard se tordit, se rétracta, comme frappé d'un mal mystérieux, puis se mit à reculer rapidement. Ça avait l'air... Oh ! mon Dieu !... Ça avait l'air... vivant. Jacqueline vit disparaître la chose hors de portée du rayon de sa lampe. Alors seulement, elle se mit à hurler et à courir, sanglotante, vers sa maison.

*
* *

Au matin, Jacqueline Vermeuil s'était reprise. A la lumière du jour, sa terreur de la veille lui paraissait honteuse. Enfin, avoir fait presque une crise de nerfs pour un morceau de brume qui traînait dans le noir.

Antonin Vermeuil, surpris de l'arrivée de sa fille qu'il n'attendait pas, avait dû débarrer la porte assaillie de coups frénétiques. Abasourdi, le vieux avait reçu dans ses bras une Jacqueline en larmes, s'accrochant à son père comme à la seule chose solide dans un monde de terreur. Obéissant à un vieil instinct, Vermeuil avait calmé sa fille comme il aurait calmé un cheval effrayé. Lui flattant le dos et répétant :

— « Eh ben... Eh ben... » sur un ton apaisant.

Mais, lorsque Jacqueline, un peu remise et ayant bu le petit verre de marc à goût de vitriol que son père tenait pour un remède éprouvé, avait raconté son aventure, Antonin l'avait moquée gentiment :

— « Allons, allons, Jacquotte, t'as eu peur du noir comme un p'tit, et avec toutes ces histoires, ça se comprend, mais c'que tu racontes, c'est du rêve. »

Jacqueline réfléchissait. Du rêve ! Peut-être... Mais elle était sûre de n'avoir rien imaginé. Ce nuage de brouillard avait vraiment l'air bizarre. Pendant un moment, elle avait été persuadée que c'était vivant. Oh ! Seigneur ! Jacqueline fut saisie d'un frisson. Qu'est-ce que c'était que cette chose? On aurait dit que ça poursuivait le chien. Et toutes ces disparitions étranges ! Jacqueline se morigéna. Allons, allons, ma fille, ton père a raison, maintenant tu rêves vraiment.

Cependant, une heure plus tard, passait chez les Vermeuil Berthe Nandain, porteuse de nouvelles fraîches. Ce matin, le ramasseur de lait arrivant chez les Granjon n'avait trouvé personne. Les deux frères Granjon, qu'on appelait dans le village les rats blancs, vieillards tordus par l'âge, avares, d'une saleté repoussante, et qu'on accusait généralement d'être fort riches malgré leur apparent dénûment, avaient mystérieusement disparu dans la nuit. On aurait pu penser au crime d'un rôdeur, si l'on n'avait retrouvé, comme dans les autres cas, les loques crasseuses des deux frères. On devait, du reste, découvrir plus tard, lors d'une fouille approfondie effectuée par les gendarmes, des billets de banque et des pièces de monnaie, agglomérés en masse compacte, dissimulés dans une paillasse sordide.

Lorsque Berthe Nandain repartit, nantie elle aussi d'un petit verre de ce marc, orgueil d'Antonin Vermeuil, elle emportait une autre fameuse nouvelle à répandre dans Bergeleau : « C'te drôle d'histoire arrivée à la Jacqueline. »

***

Pierre Martin continuait son enquête. Depuis la disparition de sa femme et de sa fille, le docteur, dévoré par un chagrin rongeur, ne vivait que pour un but : découvrir ce qui s'était passé, découvrir le coupable, quel qu'il fût. Cependant, son enquête n'avançait guère. Il avait interrogé, avec une obstination têtue, toutes les personnes touchées elles aussi par la disparition d'un être cher. Sans résultat. Aucune n'avait pu fournir le moindre renseignement utile. Mais, à l'encontre des gendarmes qui, eux, en avaient par-dessus la tête de cette enquête dans le domaine du miracle, il refusait de se laisser décourager.

Après avoir questionné toute la matinée les voisins des rats blancs, il passa dans l'après-midi chez Jacqueline Vermeuil.

En rentrant chez lui, Pierre Martin réfléchissait si profondément qu'il traversait sans les voir les vieilles rues de Bergeleau. Il croisa sur le chemin deux ou trois paysannes et ne répondit pas à leurs saluts empressés. On voulut bien ne pas lui tenir rigueur de cette bizarrerie,

mise sur le compte de son chagrin. En réalité, le docteur n'avait même pas remarqué les personnes rencontrées. Il parcourait, guidé par un instinct de somnambule, le trajet familier, la tête prise dans un tourbillon de réflexions.

Voyons, cette petite Vermeuil n'avait pas l'air sotte et ne semblait rien avoir inventé. Jacqueline avait raconté son histoire avec des mots calmes, précis. Elle ne donnait pas l'impression d'une rêveuse ayant démesurément grossi un incident futile. Son récit avait eu un accent de vérité. Elle avait même cherché, un peu honteuse de sa frayeur, des explications logiques et plausibles à une aventure irréelle.

Pierre Martin additionnait ses découvertes. Une foule de petits faits arrachés péniblement à des gens qui n'en voyaient pas l'importance s'ordonnaient dans son esprit. Le père Bernard, lors du pillage de son étable, avait remarqué du brouillard dans sa cour. Un autre paysan interrogé avait fait le récit suivant :

Sa maison jouxtait celle des Tigier. La nuit de la disparition du petit Jean, il avait été réveillé par les aboiements furieux de son chien. Il s'était penché à la fenêtre, en chemise, épaulant son fusil. Une grosse lune ronde éclairait la cour dans ses moindres recoins. Elle était absolument déserte, hormis le chien qui, à ce moment, s'était tapi dans sa niche avec un gémissement peureux. Maudissant son cabot pour l'avoir réveillé, le paysan s'était recouché. Mais avant de quitter la fenêtre, il avait remarqué un peu de brouillard glissant par-dessus le portail. Il ne se serait même pas rappelé l'incident, si le brouillard, en cette saison, n'avait été chose rare.

Or Jacqueline avait décrit un morceau de brume dont le curieux comportement l'avait effrayé. Bon. Maintenant, Jacqueline avait vu fuir un chien affolé et hurlant. Ce brouillard étrange semblait poursuivre la bête. Or, dans chacune des maisons marquées par une disparition, on avait pu entendre, à un moment de la nuit, un furieux tapage chez les animaux. Aboiements de chiens, hennissements de chevaux et autres.

Petit à petit, le docteur commençait à entrevoir d'atroces possibilités. Le dernier des faits enregistrés semblait vouloir amener une conclusion si effrayante que Pierre Martin sentait chavirer son esprit. Toutes, absolument toutes les disparitions avaient eu lieu la nuit. A tel point que chez les habitants de Bergeleau, la crainte ne revenait qu'avec le soir. C'était dans le noir qu'on évitait de sortir, c'était au retour de l'ombre qu'on barricadait les portes, c'était la nuit que les gens ou les bêtes disparaissaient. C'était la nuit que Jacqueline Vermeuil avait vu le brouillard. Et cette brume étrange, qui avait donné à la jeune fille une si atroce impression de vie, avait semblé blessée par la lumière, avait fui devant la lumière.

Pierre Martin saisit sa tête à deux mains. Un tourbillon vertigineux emportait ses pensées dans une ronde furieuse. Il avait l'impression de frôler la folie. Une forme de vie... Une forme de vie monstrueuse, inimaginable... Quelque chose qui rôde dans le soir, avale les humains

ou les animaux. Une forme de vie silencieuse, peut-être intelligente, qui s'infiltre dans les maisons, qui glisse sous les portes ou par les fentes des persiennes et qui se nourrit des vivants. Quelque chose de monstrueux qui dévore la chair et abandonne là les vêtements de ses victimes. Quelque chose qui aurait la forme... qui ressemblerait à... du brouillard.

Le docteur gémit. Ce n'est pas possible, oh ! mon Dieu... Je deviens fou... je rêve... Anne... Anne et Michèle... mangées par un morceau de brume... ayant servi de nourriture à un monstre... Oh ! mon Dieu, l'horreur !... Ça ne peut pas être vrai... Et tous ces pauvres gens... Mais comment lutter? Comment lutter contre une chose inhumaine? Que faire pour protéger les autres? Si c'est vrai, si ce que je crois est réel, cette atrocité finira par dévorer tous les habitants de Bergeleau, et d'autres villages après. Il faut faire quelque chose, il faut détruire ce monstre, tuer ce monstre. Mais comment? Comment? La lumière ! Il craint la lumière ! Laisser toutes les lampes allumées. Partout. Que personne ne sorte dans la nuit sans une lanterne ou une lampe de poche. C'est sa lampe de poche qui a protégé Jacqueline. Si je ne me trompe pas, cette chose n'approchera pas des maisons éclairées, les gens seront en sûreté, pour le moment. J'aurai le temps de trouver un moyen d'anéantir ce brouillard. Avertir tout le monde, tout de suite, vite.

*
* *

L'avertissement du docteur donna lieu à des commentaires passionnés. On n'avait jamais vu une telle agitation dans Bergeleau. Délaissant leurs habituelles occupations, paysans et paysannes s'aggloméraient, formant dans les rues des grappes hérissées de bras gesticulants, où chacun parlait plus fort que son voisin. Il était difficile de se faire entendre tant les avis étaient partagés. Vrai? Pas vrai? L'esprit des habitants de Bergeleau digérait mal l'histoire plus que fantastique racontée par Pierre Martin. Cependant, les disparitions tenaient elles aussi du miracle et les gens avaient peur. Il était certain qu'un soir, malgré toutes les discussions, chacun allumerait ses lampes et ne les éteindrait de la nuit.

Toutefois, il se trouva tout de même un personnage pour négliger délibérément l'avertissement. Emile Chenevrier, dont l'esprit d'économie plus que poussé était bien connu dans le village, fit part à sa famille, le soir venu, de son opinion en ces termes :

— « Il y va fort, le docteur, avec ses histoires à dormir debout. Laisser brûler l'électricité toute la nuit ! Oui ben ! Ça coûterait gros une affaire pareille. On voit ben que c'est pas lui qui paye... Et comme ça, y aurait du brouillard qui mangerait les gens. Ce s'rait ben la première fois qu'on aurait vu ça... Depuis qu'il a perdu sa famille, le docteur, son chagrin lui a tapé sur la tête... Tous ces gens qui disparaissent, moi je crois qu'y a là dessous quêque mauvaise manigance. Mais du brouillard... C'est ben des imaginations... On éteindra les lumières au coucher, comme toujours, et c'est tout. »

Le père Chenevrier parlait rarement en vain chez lui. Sa famille avait

l'habitude de filer doux. Quelques-uns auraient bien aimé obéir au docteur et avaient peur, mais, une fois couché, tout le monde éteignit.

Partout ailleurs, les fenêtres brillaient dans Bergeleau. On avait même accroché dans les étables des lanternes à essence qui sifflotaient en donnant leur lumière blanche.

*
* *

Le brouillard avait faim. Il rôdait dans Bergeleau, devinant dans chaque demeure la présence de tentante nourriture, mais contenu au-dehors par la lumière. Il errait dans l'ombre. Sa masse flottante, dense et blanche, contournait prudemment les flaques lumineuses échappées des fenêtres. Il pénétrait dans une cour, glissant par-dessus un portail et s'éloignait vivement de l'étable où sifflaient les lanternes. Cherchant, cherchant encore, il découvrit enfin une maison toute noire. La ferme des Chenevrier.

*
* *

Au matin, deux des filles Chenevrier avaient disparu. Les sœurs Chenevrier partageaient à quatre la même chambre, deux dans un lit, deux dans l'autre. Au réveil de la maisonnée, un de ces lits était vide et sur les draps de grosse toile traînaient deux chemises de nuit.

Le père Chenevrier n'en fut pas autrement frappé. Les filles ne servent pas à grand-chose, il faut les marier, et qui plus est, les doter d'une pièce de terre. Il préférait de beaucoup ses gars, durs à l'ouvrage, et qui promettaient, tout comme leur père, de veiller au grain.

Il fut toutefois très impressionné par sa femme, épouse jusqu'alors docile et résignée, qui se dressa, droite et dure, avec des yeux secs et brûlants, pour traiter son mari d'assassin et le maudire avec une voix de femme en transes.

Pierre Martin fut tordu d'une rage meurtrière en apprenant la nouvelle. Rage contre la bêtise inhumaine de ce paysan borné qui avait causé, par son entêtement imbécile, la mort de ses deux filles.

Le docteur était d'autant plus furieux qu'il pensait avoir trouvé un moyen d'anéantir le brouillard. Il avait réfléchi toute la nuit au problème, marchant de long en large, fumant à la chaîne cigarette sur cigarette, dont les mégots débordaient de multiples cendriers. En fait, ce fut en craquant une allumette qu'il trouva la solution. Le feu ! Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt? Si ce monstre craignait le jour et la lumière, il serait certainement détruit par les flammes. Mais la manière de s'y prendre? Il ne fallait certes pas espérer qu'en allumant un foyer dans la campagne, ce brouillard qui fuyait la plus petite lueur viendrait obligeamment s'y rôtir. Non. Un lance-flammes ! Voilà ce qui serait nécessaire. Mais où le prendre? Puis, Pierre Martin se rappela que le maire, au moment de la débâcle allemande, avait ramassé un important stock d'armes qui dormait encore actuellement dans une des salles de la mairie. Il tenait le moyen.

Dans l'après-midi, Pierre Martin mit le village au courant de son

plan. Il enjoignit aux paysans non seulement de rester eux-mêmes à l'abri des lumières, mais également d'enfermer dans des lieux éclairés tous les animaux. Il était nécessaire, afin que le brouillard tombât dans le piège, qu'il ne puisse se nourrir dans Bergeleau.

*
* *

Tout près de la rivière qui roulait calmement ses eaux noires et lourdes, le docteur attendait. Depuis une heure déjà le soir était tombé et Pierre Martin guettait dans l'ombre. L'attente usait ses nerfs. Le battement sourd de son cœur lui martelait les côtes. Près de lui, un gros bâtard de ferme enchaîné à un pieu profondément enfoncé dans le sol formait une tache sombre dans l'herbe. Cette bête au poil bourru, mauvaise et toute en crocs, devait avertir Pierre Martin de l'approche du brouillard.

Depuis un bon moment déjà, le chien avait cessé de tirailler sur sa chaîne et s'était allongé, le museau sur ses pattes. Le calme accueillant de la nuit, si semblable à toutes les nuits d'été, engourdissait la campagne. La musique stridente des grillons exaspérait le docteur. Par moments, le plouf distinct d'une grenouille dans les roseaux le faisait sursauter. Un jaune croissant de lune laquait de reflets d'huile l'eau noire de la rivière. Difficile de croire, pensait le docteur, que dans ce grand repos nocturne, quelque chose d'horrible rôdait.

Pierre Martin écarquillait tant les yeux dans le noir, afin de saisir l'approche d'une tache de brume laiteuse, que par instant il ne voyait plus rien. Il pivotait fréquemment sur lui-même, son arme braquée, sa grande crainte étant d'être surpris de dos. Il s'étonnait de cette attente si longue et craignait par moment que l'un des paysans n'ait pas pris les précautions voulues. Si le monstre trouvait quelque pâturage au village, le piège serait tendu en vain.

Après mûres réflexions, il avait décidé de prendre sa garde auprès de la rivière. La première victime, le vieux Latour, avait disparu alors qu'il relevait ses nasses et Pierre Martin supposait que le monstre avait son repaire près de l'eau.

L'attente durait. Le chien, remuant à peine, faisait cliqueter doucement les anneaux de sa chaîne. Le docteur sentait en lui, bizarrement mêlées, l'exaltation et la peur. Sa peau fourmillait de mille petits nerfs jusqu'ici inconnus.

Alors, brusquement, la peur engendrée par ce guet trop long le quitta, le laissant calme et décidé. Le chien venait de bondir soudain, tirant frénétiquement sur sa chaîne. Les poils du cou hérissés, la bête grondait sourdement, puis se mit à glapir. Le pieu oscillait sous la traction. Puis le chien, renonçant à la fuite impossible, se tapit au sol, grelottant et essaya désespérément de s'enfuir dans l'herbe.

Et Pierre Martin vit venir sur lui le monstre. Nuage de brouillard très blanc, léger dans le soir, qui approchait sans hâte de l'homme et du chien.

Une barre de flammes rugit, trouant et éclaboussant la nuit de sa rouge fureur. La lance braquée par la main crispée du docteur crachait sa mort liquide. Et là où dansait la masse blanche du monstre né de l'eau, quelques lambeaux de brume se tordaient dans les flammes.

Le docteur, tordu de haine, poursuivit chaque traînée de ce brouillard maudit. Les flammes jaillissantes effacèrent la moindre de ces petites fumées, l'une après l'autre. Puis, il n'y eut plus rien, rien que le feu crachant dans la nuit délivrée, et Pierre Martin se rendit compte que depuis un moment, il hurlait.



L'asile

(*Sanctuary*)

par DANIEL F. GALOUYE

Au firmament de la science-fiction américaine, Daniel F. Galouye est actuellement un des auteurs qui « montent ». Il a paru pour la première fois au sommaire de « Fiction *» avec cette insolite et hallucinante aventure de meurtres « en vase clos » dans un astronef : «* Le pantomorphe *» (n° 41). Nous sommes heureux de vous présenter aujourd'hui un nouveau récit de lui, où se manifeste avec encore plus d'éclat son talent de narrateur. Il y traite le thème ultra-classique mais toujours fascinant du mutant télépathe, en lui donnant un coup de fouet qui lui communique une vigueur insoupçonnée. Son originalité consiste à l'avoir envisagé* de l'intérieur, *en explorant, de façon plus terrifiante que jamais dans le passé, les implications de la télépathie* involontaire *et le drame psychologique que cette situation peut engendrer. Enfin, sur ces données, il a construit une histoire haletante pleine de punch et de suspense, qui rappelle la technique des meilleurs spécialistes de l'angoisse.*



Loïs buta contre le trottoir, perdit l'équilibre, le reprit et s'enfonça dans les ténèbres de la rue déserte.

Loin de la zone de lumière jaunâtre qui flottait comme une brume au carrefour, elle ralentit le pas pour jeter en arrière un regard désespéré.

Son cœur tapait à grands coups. Elle avait le souffle rapide, court. Ses mains se crispaient et tremblaient, pressées contre ses flancs. Tendue, frémissante, elle écoutait, sans avoir recours à ses oreilles, et elle tentait de pénétrer l'obscurité, sans se servir de ses yeux.

(... *une môme pareille... toute seule... dans le quartier...*)

C'était le flux-I de l'homme — son courant intellectuel ! Il n'y avait personne autre aux alentours.

Elle se retournait pour fuir de nouveau quand elle saisit le bruit furtif de ses pas vifs et précautionneux qui la suivaient... les vrais bruits, et non les images réfléchies de son flot de perception consciente.

Cependant elle se força à ne pas courir... pour ne pas le pousser à une action prématurée. Elle tourna au coin suivant. Hors de sa vue, elle fonça, sur la pointe des pieds pour que le claquement de ses hauts talons ne la trahisse pas.

(... *de la poule de luxe...*) Elle perçut les désirs lascifs dont s'accompagnait cette idée. (... *vachement bien balancée...*)

Les atroces pensées venaient irriter les récepteurs à vif de son cerveau, comme du papier de verre sur une terminaison nerveuse à nu. Son visage se tordit de douleur, mais elle serra les dents pour étouffer son cri.

Elle lança en arrière un coup d'œil terrifié. Il se tenait immobile, le cou tendu, sous le réverbère du coin... une énorme silhouette, toute en muscles, les biceps gonflés, les poings sur les hanches, aux écoutes. Il parut soudain comprendre qu'elle s'était mise à courir, il se précipita à ses trousses.

(... *parfait !... dans l'impasse un peu plus loin... encore une rue...*)

Les impressions disparates de son flux-I traversaient le cerveau de la femme comme autant d'éclairs fulgurants. Elle hurla... tout bas, sans espoir. (... *coup de poing américain...*)

Elle perçut tout un fond d'images indéfinissables, mais obscènes, accompagnées de mots informulés qu'elle n'avait encore jamais entendus.

Et alors, (... *vais vomir... pourrait pas faire marcher son taxi plus vite ? ... DES PHARES, UNE VOITURE DEVANT !...*) A présent, c'était un flux-I provenant de plusieurs sources. (... *plus qu'une heure et demie... mon foutu taxi au garage... bonne nuit de sommeil... BON SANG, COMME ELLE DETALE... tellement mal au cœur...*)

Elle atteignit le coin de la rue au moment même où un taxi avec un seul passager franchissait l'intersection.

Elle s'immobilisa et voulut appeler le chauffeur. Il était trop tard.

Les filets de pensée torturants continuaient à se planter dans sa cervelle comme des échardes acérées.

Les phares du taxi révélèrent son poursuivant. Il marchait de nouveau.

(... *faut que je fasse attention...*) Une fois de plus, c'étaient seulement ses pensées, à lui. (... *l'impasse n'est plus loin... pas de voiture de flics...*)

Elle traversa la rue et tourna le coin dans un élan frénétique. Quand le taxi eut dépassé l'homme, elle l'entendit marteler le pavé à sa poursuite.

Des lumières devant elle ! BIERE et BILLARDS, en néon rouge et orangé, qui éclaboussait le trottoir de taches de couleur et semblait contenir la menace et l'horreur de la nuit.

Son ardent poursuivant était tout près maintenant. Mais les récepteurs sensibles de Loïs étaient aussi soumis à de nouvelles pensées réfléchies (... *une malheureuse paire... il bluffe... pas assez de whisky dans ce foutu verre... SI ELLE ENTRE, J'ATTENDS JUSQU'A... cette sacrée queue toute tordue... ELLE VA SE FIGURER QUE JE SUIS PARTI; ALORS QUAND ELLE RESSORTIRA JE...*)

En sanglotant, elle tenta de se fermer à ces pensées. Si seulement ses récepteurs avaient été munis de couvercles qu'elle puisse fermer, comme elle pouvait fermer ses paupières ! Mais rien à faire !

L'homme s'approcha lentement, rasant les murs, à demi caché dans l'ombre.

Pourquoi s'était-elle engagée dans ce quartier désert? Et d'ailleurs pourquoi avait-elle décidé de venir à la ville? On l'avait prévenue. On lui avait dit ce qu'elle éprouverait si jamais elle approchait... les gens... des tas de gens. Elle avait frissonné à la pensée des aiguillons de douleur qu'elle ne pourrait détourner de son cerveau... rien que des embryons de pensées, mais qui lui causaient des sensations aussi douloureuses que de furieux cinglements de fouet. Et de telles pensées lui feraient toujours autant de mal tant qu'elle n'aurait pas appris à s'en protéger.

Si elle se trouvait dans ce coin désert, c'est parce qu'elle avait décidé de s'y engager après l'arrivée du train. Parce qu'elle s'était dit que là seulement — dans ce lieu répugnant et peu habité — elle serait hors de portée de la pensée des autres jusqu'au matin, quand elle pourrait se précipiter à la Fondation.

De toute sa volonté, elle se concentra. Les coups de fouet semblèrent perdre un peu de leur mordant. Pour un temps, jusqu'à ce que l'épuisement abaisse sa résistance, les flux-I agressifs seraient privés d'une partie de leur force déchirante.

D'un pas hésitant, elle franchit le seuil du bar.

*
* *

Immédiatement le brouhaha diminua et le silence s'étendit comme une nappe d'eau depuis le bar, à sa gauche, jusqu'au billard le plus éloigné.

Mais ce silence n'était que la toile de fond d'impressions obscènes informulées et d'abstractions lascives qui lèchaient comme des langues de feu les replis profonds de son esprit. Quelques-unes de ces pensées se répétaient en murmures à demi entendus, chuchotés par des lèvres au sourire ambigu.

(... *parles d'un châssis ! Elle est bâtie comme...*) C'était le barman. Elle le savait. Il y avait une certaine synchronisation entre les mots-pensées et le mouvement de ses yeux, l'expression mouvante de ses traits.

(... *va sans doute aller pieuter dans un hôtel avec... ELLE VA RESSORTIR... ... môme ! Quelle pépée !... ELLE N'EST ENTREE QUE POUR SE PROTEGER... je me demande comment...*)

Désespérée, elle restait plantée sur la porte. Les impulsions étaient violentes ! Sans merci ! Toutefois, pour le moment, elle avait la force d'en atténuer les coups. Mais qu'arriverait-il quand elle se lasserait de cette concentration intense qui constituait sa seule résistance?

Il fallait qu'elle se sauve ! Qu'elle trouve la solitude ! Affolée, elle regarda au dehors. L'homme était à peine visible dans l'ombre, de l'autre côté de la rue... en attente.

— « Arrive ici, môme ! » C'était une voix réelle, à présent.

Une main la saisit brutalement — et pourtant ce contact révélait un essai de tendresse — pour l'attirer vers le bar.

— « Qu'est-ce tu bois? Je t'offre ce que tu veux. »

La nouvelle menace était encore un homme énorme, au visage rouge, aux yeux ternes, à l'haleine enfumée d'alcool. Comme pour affirmer que son geste avait clos le débat, il fixa les autres d'un regard arrogant. La salle reprit son bourdonnement accoutumé.

Mais elle continuait à éprouver les cinglements des flux-I agressifs. L'homme en manches de chemise lui fit un sourire gauche :

— « Sers-lui un double whisky, Mac... Dis donc, » il lui posa une main rude sur l'épaule, « tu chercherais pas un coin pour pieuter, hein? »

— « N... non, » balbutia-t-elle.

Dehors, le poursuivant traversa la rue, pour se replonger dans l'ombre des murs, à côté du bar. Elle suivit ses mouvements du coin de l'œil, par la porte ouverte, reprise de panique.

— « Ou plutôt... si, » se corrigea-t-elle, « ... peut-être. »

L'ivrogne lui passa un bras autour des épaules et la serra contre lui.

Elle lança alentour des regards éperdus, prête à crier. Mais l'horreur que lui causait le voisinage de la brute était réduite à des proportions insignifiantes par les flots de pensées qui venaient lui battre furieusement l'esprit, paralysant en elle toute réaction normale.

Il rit comme un idiot, la relâcha pour se jeter le contenu de son verre dans le gosier.

Dans le miroir, Loïs contemplait avec effarement ses cheveux blonds dénoués qui retombaient sur les épaules de son manteau noir en mèches et en nœuds désordonnés, son regard effrayé, ses lèvres amincies de peur... et de douleur.

L'homme s'étouffa sur son whisky, cracha par terre et s'essuya la bouche sur la manche sale de sa chemise. Sa barbe mal rasée crissa sur l'étoffe.

— « Lui sers pas son verre, Mac. »

Il la reprit rudement par le bras — surtout pour s'accrocher à elle, s'imagina-t-elle — et sortit du bar en titubant.

(*... l'imbécile heureux...*) Les flux de pensées battaient sans relâche sa conscience. (*... PEUT-ETRE QUE JE FERAIS BIEN DE LES SUIVRE UN MOMENT... je lui abats mon as de rabiot tout de suite, ou j'attends... ? ... d'abord un peu de café... pour me dessaouler un peu...*)

— « J'ai ma carrée à deux rues d'ici, mon chou, » dit-il en la prenant par la taille et en avançant sur le trottoir. « Y a un café sur la route... Dis, t'es un peu jeunette, pas vrai? »

Les flux complexes du bar s'atténuèrent en un bruissement vague quand ils arrivèrent au coin de la rue. Mentalement épuisée, elle abaissa son écran de concentration protectrice. Mais elle avait oublié l'homme qui se cachait dans l'ombre et l'ivrogne qui l'accompagnait.

(*... c'est presque une gamine, mais après tout...*)

Le filet de pensée fit explosion dans son cerveau. Elle exhala un son, mi-sanglot, mi-cri.

— « Y a quelque chose qui ne va pas, môme? » Il la serra plus fort.

(... *SUIVRE UN PETIT BOUT DE CHEMIN... PEUT-ETRE QU'IL...*)

Le fragment de pensée de son grossier suiveur fut comme une piqûre de guêpe, mais elle retrouva rapidement sa volonté de résistance.

— « Il y a un homme qui me suit, » se plaignit-elle.

Son compagnon se retourna en poussant un juron, tira un couteau de sa poche et courut lourdement vers l'autre qui tourna les talons et s'enfuit.

Loïs fila dans l'autre direction, envahie d'un soulagement qui lui fit l'effet d'une brise rafraîchissante quand elle échappa à la zone de portée des pensées de son poursuivant, de l'ivrogne et de la foule du bar.

Mais elle sanglotait tout en courant... Il fallait qu'elle rentre... qu'elle retourne à sa maison lointaine, en pleine campagne, seul cadre de tous ses souvenirs.

Pourtant, elle ne pouvait pas abandonner à présent! Elle avait fait tant de chemin! Elle avait fui comme à travers le désert, sous le soleil torride ; oubliant combien elle s'était éloignée de l'oasis et sans même savoir si la forêt au ruisseau rafraîchissant ne se trouvait pas juste derrière la dune suivante.

Devait-elle maintenant faire demi-tour et parcourir de nouveau les centaines de kilomètres sinueux déjà couverts... pour retrouver l'asile de son foyer isolé où elle serait bien seule, mais sans douleur? Ou devait-elle continuer, dans le faible espoir que la Fondation lui apporterait aide et compréhension?

Si seulement le matin voulait bien pointer! Alors elle pourrait franchir d'un dernier élan les quelques rues qui restaient encore. Elle débiterait son histoire et peut-être lui ferait-on une piqûre qui lui imposerait le sommeil et l'oubli des souffrances mentales indescriptibles qu'elle ne pouvait plus supporter.

*
* *

A l'aube, une bise mordante se leva. Elle resserra autour d'elle son manteau et se leva, frissonnante, sur la plate-forme de chargement, au flanc de l'entrepôt silencieux.

Les bâtisses de la ville se silhouettaient dans la pâle lumière. Un avertisseur lança sa plainte lugubre, sur la route, à deux rues de là. Quelque part au loin, un camion ferrailla durement en franchissant un passage à niveau.

Loïs, tremblante, ferma les yeux. C'étaient les bruits de la métropole qui s'éveillait... sombres présages qui annonçaient les tortures barbares de la journée. La ville encore plongée dans la pénombre ressemblait à quelque monstre endormi... endormi, mais qui dans sa léthargie même, dressait méchamment les plans de la chaîne de tournent qu'il allait lui faire subir.

Cependant elle devait supporter son angoisse dans l'espoir qu'elle

aurait la force de parvenir à la Fondation — cette île au milieu de l'océan déchaîné. En ce lieu, on avait étudié d'autres manifestations de l'esprit... des expériences analogues à la sienne. Là seulement trouverait-elle assistance.

Brusquement elle se rendit compte qu'elle avait agi inconsidérément en s'enfonçant dans la partie déserte de la ville pendant la nuit, sous prétexte que les pensées y étaient moins nombreuses. Elle aurait dû faire audacieusement face aux tortures mineures pour rester proche de son but, car il lui aurait suffi alors d'un court élan pour atteindre la Fondation dès l'heure d'ouverture.

D'un pas hésitant, elle s'avança au milieu de la rue, dans la direction de la grand-route. A présent encore, son esprit vibrait des murmures menaçants d'un millier de pensées venues de la veille qui s'éveillait... des émanations de flux-I sans voix, qui demeuraient pour le moment en dessous du seuil de perception.

Elle serra les revers de son manteau d'une main et plongea l'autre dans sa poche ; elle y toucha le petit carré de bristol. Elle l'en retira et lut le nom : Morton Nelson... et l'adresse.

Le trouverait-elle à la Fondation? Elle se rappelait son empressement lorsqu'il avait appris dans le train qu'elle se rendait précisément à l'endroit où il travaillait lui-même, ses offres d'assistance. Alors elle s'était montrée réticente. Autrement, il lui aurait fallu avouer : « J'entends des voix dans ma tête. » Les gens n'ont pas l'habitude de dire de telles choses à des personnes qu'ils viennent de rencontrer par hasard... même si la personne en question est un aimable et bavard fermier du Texas devenu psychologue.

Le soleil se levait quand elle s'engagea sur le trottoir de la route en direction de la ville.

(... *sacré boulot trop matinal*...) Les premières impressions-pensées de la journée lui lancinèrent le cerveau et elle fit la grimace au passage rapide d'une automobile.

(... *en faisant du 90 de moyenne... à Kington avant midi*...) C'était une voiture qui fonçait en sens inverse.

(... *je vais démissionner ; voilà ce que je vais faire... lui rentrer ça dans la gorge... j'irai au match de base-ball si je pars assez tôt... je devrais lui tordre le cou*...)

Grimaçante, les poings crispés dans les poches, elle frissonnait au passage du flot de véhicules. Les coups de poignard des pensées n'étaient pas encore insupportables. Seulement le jour commençait à peine.

Devait-elle abandonner? Trouver un coin retiré pour attendre la nuit et reprendre le train pour rentrer chez elle? Elle chassa cette idée avec un tremblement de répulsion en pensant au magma de pensées de la salle d'attente et des guichets... ces mêmes pensées chaotiques qui l'avaient précipitée dans les rues, à l'arrivée.

(... *pas mal !... me demande ce qu'elle... je pourrais prendre ma journée*...)

Un grincement de freins, une voiture se rangea contre le trottoir, à sa hauteur.

— « Montez donc, ma petite, » dit par la portière un homme d'âge moyen, au sourire trop avenant. « Je vais vous conduire. »

(... *joli visage, en plus... Joe aura bien une chambre libre...*)

Loïs détourna la tête et pressa le pas. Elle perçut mentalement des idées de déception, de colère, puis de résignation. (... *oh! après tout... tellement de boulot à faire...*)

La voiture démarra. Elle saisit au vol des insultes et des obscénités informulées.

Maintenant, les flux-I commençaient à lui éroder impitoyablement la conscience. Il fallait qu'elle se mette sérieusement à leur résister. Mais elle fut prise en même temps de désespoir. Alors qu'elle avait escompté réussir à se protéger plus longtemps aujourd'hui, elle s'apercevait que leurs effets devenaient presque immédiatement d'une intensité intolérable. Etait-ce parce que la veille elle avait presque totalement épuisé sa capacité de résistance?

D'un effort de volonté, elle réussit à réduire les impressions brutales à un faible murmure. Mais elle n'avait qu'un sentiment de sécurité bien fragile, car s'efforcer d'abriter son cerveau contre les flux-I équivalait à tenter de se concentrer sur un problème ardu et ennuyeux... le filet de pensée consciente déviait toujours de son but.

Un taxi passa lentement : elle l'appela.

— « Vous avez l'heure? » s'enquit-elle, une fois montée.

— « Huit heures trente-deux. »

Elle poussa un soupir de soulagement. La Fondation était ouverte.

(... *me demande ce que ça veut dire ?... paraît innocente... on ne sait jamais... chez Sadie...*)

Elle voulut se fermer aux impulsions puissantes et lascives qu'elle savait émaner du chauffeur, à cause de leur proximité. Toutefois, le plus grand effort de volonté ne parvenait pas à les éliminer. Il était trop près d'elle, et ses pensées étaient trop puissantes dans leur obscénité crue.

Chaque filet de sa pensée était une épine cruelle qui jaillissait d'une multitude de voix-pensées balbutiantes... des expressions haineuses, des jurons, des exclamations grossières, des divagations de névrosés.

C'était un imbroglio abstrait et affolant qui tourbillonnait autour d'elle et la poignardait de toutes parts... et du tout se dégageait une atmosphère de méchanceté vindicative, de haine, de vexations, de mécontentement, de préjugés.

Là où ne régnait pas cette vitupération grossière presque universelle, il y avait un courant sous-jacent d'angoisse intolérable tandis que par vingtaines les humains qui l'entouraient lui faisaient partager leurs soucis, lui imposaient leurs tortures mentales déprimantes. Elle était en quelque sorte obligée de se pencher à la fois sur des centaines de difficultés individuelles, sans même savoir, dans sa détresse, si l'une d'entre elles ne lui appartenait pas en propre.

Et chaque mot-pensée silencieux qui luttait contre les milliers d'autres pour les dominer constituait en soi une douleur lancinante séparée.

N'aurait-elle jamais de répit? Ne parviendrait-elle pas à s'en protéger? La Fondation serait-elle en mesure de lui enseigner une méthode, afin qu'elle puisse vivre parmi les gens, ne plus devoir les fuir, tel un animal apeuré? Après tout, elle ne différait pas des autres humains... physiquement, du moins.

Le taxi vira brusquement dans une rue centrale et pénétra dans le flot grouillant de la circulation.

*
* *

Loïs ferma les yeux. Le chœur infernal avait déjà atteint toute son ampleur. Mais il continuait à monter vers une furie superdémoniaque. Seigneur ! Est-ce que ce barrage d'angoisse incessante, à vous tordre les nerfs, cesserait jamais?

Les mains tremblantes, elle se prit le visage, d'un geste fou.

(*... bougre d'idiot... tire-toi de mon chemin... couillon de flic... je vais être en retard... tous les signaux au rouge, ce matin... andouille de femme au volant.*)

Les avertisseurs rugissaient sans arrêt. Des coups de sifflet aigus lui mettaient les nerfs à vif pour augmenter encore le flot affolant de sensations normales et supra-normales. Elle sanglotait convulsivement.

(*... cinglée, la poule...*) « Quelque chose qui ne vas pas, Madame? » demanda le chauffeur, inquiet. (*... ou elle est bourrée de came... peut-être dangereuse...*)

— « Ça va passer, » dit-elle. « Une simple... migraine. »

— « Oh. » (*... migraine — mon œil !... bonne pour le cabanon...*)

Elle se rendit compte que le taxi s'était immobilisé et que la circulation n'avançait plus depuis plus d'une minute.

— « Où sommes-nous? » Elle s'étreignit les doigts comme si cet effort physique eût dû lui fournir la ration supplémentaire d'énergie mentale indispensable pour repousser les flux-I.

— « Au coin de la Quatrième Rue et d'Allington Avenue. »

Plus que cinq intersections ! Elle savait... elle avait étudié le plan de façon à posséder la géographie de la ville de façon presque instinctive, au cas où son cerveau deviendrait trop tourmenté pour penser clairement.

— « Pourquoi n'avançons-nous pas? » Elle s'assit au bord du siège.

— « Un embouteillage. On dirait deux bagnoles qui se sont accrochées par les pare-chocs. »

(*... J'AIME PAS SA FAÇON DE FAIRE... couillon de flic... BELLE MAIS CINGLEE... Oh ! allez vous faire... ELLE POURRAIT MEME PAS BOULONNER CHEZ SADIE...*)

Maintenant, la marée était irrésistible et la faisait souffrir de douleurs intolérables.

(.. *en retard... au diable... PEUT-ETRE QU'ELLE EST SAOULE... quelqu'un devrait lui casser la gueule, à celui-là... MAIS JE NE SENS PAS D'ALCOOL...*)

Le tout était entrecoupé de jurons et d'expressions grossières.

Les phrases écrasantes, les mots mordants lui brûlaient sans cesse le cerveau, comme une myriade de terribles secousses électriques. Pas moyen de les contenir ! Pas de résistance contre leurs effets dévastateurs !

Loïs hurla. Elle sauta du taxi sur le trottoir et se précipita dans la direction de la Fondation.

Mais ils étaient des centaines autour d'elle... qui poussaient, lui barraient le passage, la regardaient, lui assaillaient l'esprit de leurs pensées meurtrières.

Il faut que je me presse, songea-t-elle... *que j'aille à la banque couvrir mon chèque.* Non ! Cette pensée n'était pas la sienne ! C'était à quelqu'un d'autre. Elle repoussa de côté une femme qui marchait lentement.

(*... idiote de blonde... arrive par ici, petite... si elle tombait, je pourrais la relever, et la tenir, et...*)

Elle se tordit la cheville, mais elle réussit à rester debout et reprit sa course. Elle ne *pouvait pas s'arrêter!* Il fallait qu'elle... *attrape le métro en vitesse ; il y avait ce contrat à signer.* Non ! Elle cria. Elle ne voulait pas prendre le métro. C'était quelqu'un d'autre, pas elle ! Elle était...

... « *Roger Van Ness,* » *je dirai,* « *voilà qui je suis.* » *Et en entrant dans le bureau de Kaston, je lui dirai...*

Mais elle ne pouvait pas être Roger Van Ness ! Elle n'allait pas dans un bureau !

Qui était-elle?

... *Arthur... Betty... Rose... John... Lottie...* Cent noms faisaient surface comme des caractères Braille, issus subconsciemment des flux de pensée.

Mais elle n'était personne de tous ceux-là ! Elle était... *Loïs !* Bien sûr ! Loïs Farley... Et elle allait...

... *au bureau...*

... *chez moi, après une fichue nuit de boulot...*

... *avaler une tasse de café en vitesse avant d'embrayer...*

... *me coller une sacrée biture...*

Elle criait en continuant sa course chancelante. Elle ne savait plus *où* elle allait ! Il n'y avait plus qu'une force qui la poussait en avant. Il fallait trouver un endroit où penser par elle-même !

A sa droite, de larges degrés de marbre couraient parallèlement au trottoir. En haut des marches s'ouvraient deux arches de part et d'autre d'une plus grande. Au-dessus de l'édifice, de brique sombre deux coupoles et une flèche s'élançaient dans le ciel.

Elle escalada les degrés et entra précipitamment.

*
* *

Comme si elle avait franchi un rideau insonorisé, elle échappa immédiatement au monde fantastique des pensées. Une solennité sereine régnait en ce lieu et semblait repousser les principaux assauts de pensée. Encore étourdie, elle examina ce qui l'entourait, tout en s'enfonçant vers l'intérieur. La rumeur des flux s'éteignait au fur et à mesure qu'elle s'éloignait du trottoir encombré.

Elle était dans une église presque déserte. De part et d'autre, jusqu'à l'autel, de longues rangées de sièges de bois foncé s'étiraient, dans une lumière très atténuée.

(*... Marie, pleine de grâce...*)

Elle se raidit. L'église n'était pas déserte.

(*... Seigneur, secourez-moi et accordez-moi... un cierge à la mémoire de Fred, de mon cher Fred... Sacré Cœur de Jésus...*)

Il n'y avait qu'une poignée de personnes... agenouillées sur les prie-Dieu ou devant l'autel, ou devant les rangées de cierges.

Mais leurs flots de pensée n'avaient pas d'aiguillons acérés. Plus de véhémence, de haine, d'angoisse, comme dans les pensées profanes qui avaient failli l'écraser dans la rue. Il y avait ici une tonalité de douleur et de douceur qui caractérisait ces impressions nouvelles.

Loïs se glissa dans une rangée de siège à mi-chemin de l'autel et s'assit dans un silence détaché.

(*... Seigneur, pardonnez-moi...*) L'impression était toute proche. Elle émanait de cette fille blonde agenouillée juste devant elle. La fille — qui portait une robe noire très semblable à celle de Loïs — hochait la tête comme pour ponctuer les pathétiques mots-pensées de ses réflexions désespérées. (*... je ne voulais pas le tuer... mais le bébé allait venir et...*)

Confuse comme si elle eût délibérément tendu l'oreille aux murmures de détresse de sa voisine, Loïs s'efforça d'en détourner son attention.

Brusquement, elle se rendit compte qu'elle ne percevait plus d'impressions émanant des personnes présentes dans l'église. Elle parvenait à se fermer aux pensées atténuées, de faible intensité. Comme si elles eussent manqué de force pour s'imposer.

Cependant la rumeur sinistre du monde extérieur dément continuait à se réverbérer dans les profondeurs de son esprit et paraissait vouloir lui rappeler qu'elle l'attendait à sa sortie.

Elle se cacha la figure dans les mains en sanglotant doucement. Elle était comme un animal pris au piège ! Dehors était l'enfer où elle ne pouvait vivre... non seulement parce que c'était pour elle une douleur insupportable et sûrement mortelle, mais aussi parce qu'elle y était privée d'identité et de volonté, si bien qu'au dehors elle était totalement perdue sans le moindre sentiment d'exister indépendamment.

Vers le milieu de la matinée, il y avait peut-être une quarantaine de personnes dans l'église, occupant pour la plupart les sièges proches de l'autel. Elle intensifia sa résistance volontaire pour échapper à leurs pensées personnelles.

Mais elle relâcha presque aussitôt sa tension mentale, en comprenant qu'elle aurait besoin de ses forces si elle voulait atteindre la Fondation avant la fin de la journée. Elle alla s'asseoir tout au fond de l'église.

(*... enfant... quel air désespéré !...*) Un flux de pensée tout proche ! (*... presque toute la matinée... peut-être que si je lui parlais...*)

Elle leva les yeux. Une silhouette en robe noire, qui la regardait avec bonté, s'avançait dans le passage à sa gauche. Vivement, elle quitta son siège. (*... qu'elle a l'air timide !...*) Elle traversa la nef dans toute sa largeur. (*... peur... elle a vraiment peur...*)

Elle n'était pas en état de parler à qui que ce soit, pour le moment ! Il fallait qu'elle conserve ses forces ! Elle se glissa dans une nouvelle rangée, jusqu'au dernier siège... dans une ombre profonde.

(*... plus tard, pas maintenant... crois bien que je l'ai effrayée...*)

Le prêtre fit demi-tour, l'air hésitant.

(*... Seigneur, faites qu'il revive... voulais pas... tuer...*) C'était la pensée de la fille blonde qui pleurait non loin de Loïs. (*... veux plus continuer à vivre...*)

Loïs se ferma presque coléreusement à ce flot de contrition.

A midi, la solennité muette de l'église cessa d'être le sanctuaire qu'elle avait été le matin, tant que la foule avait été relativement peu dense dans les rues. A présent, tandis que des milliers d'individus sortaient pour l'heure du déjeuner, leurs flux composés faisaient un tintamarre tonitruant qui venait battre les épaisses murailles et les traversait.

Les traits de Loïs se convulsèrent de douleur. Elle se cacha le visage pour que personne ne la remarque. Combien de temps cela allait-il durer ? Elle voulut prier. Mais elle ne pouvait même pas disposer de sa propre volonté pour une tâche aussi simple.

Elle lutta désespérément pour maintenir son identité, pour empêcher son propre flux de se noyer dans la masse des consciences déformées, mauvaises, errantes qui lui infligeaient la peine de leurs pensées de colère, de cupidité, de lâcheté, de désir, d'égoïsme, d'envie et de haine.

Elle sentait déjà qu'elle allait devoir céder à leur assaut quand l'attaque diminua de violence. Un peu après une heure et demie, elle put de nouveau relâcher légèrement son bouclier de concentration.

A trois heures et demie, lorsque l'intensité des impressions fut à son minimum, elle alla en tremblant jusqu'au portail... C'était *maintenant* qu'elle devait tenter de foncer jusqu'à la Fondation, à moins de quatre rues de distance ! Elle contempla les trottoirs encore encombrés et fit la grimace. Et leurs flots de pensée parurent s'élancer vers elle, en se moquant, farouchement.

Ces pensées composites tissaient un manteau de démence.

Elle descendit les marches d'un pas hésitant.

(*... une blonde comme ça qui sort de l'église... qu'est-ce qu'elle peut bien demander de plus au bon Dieu ?...*)

Saisie d'un violent tremblement, elle se dirigea vers la Fondation.

(... ce Juif puant... encore mille dollars, on ne s'en apercevra pas... pas davantage que pour les huit premiers mille... oh! zut, encore une échelle... je me demande si elle fait le tapin... Maud va croire que je suis en voyage...)

Fondation — Eglise — Fondation — Eglise, Loïs se répétait ces mots sans arrêt. Il fallait qu'elle s'implante solidement dans la tête les deux endroits où elle pouvait trouver asile. Et il fallait lutter contre les impressions agressives. Elle ne devait pas se laisser de nouveau absorber jusqu'à perdre son identité dans les flux-I.

Il fallait... (*trouver le cadeau d'anniversaire convenable pour ma petite femme*).

— « Non ! » s'écria-t-elle, en se mettant à courir. Vingt têtes intriguées se tournèrent pour la regarder et leurs pensées étonnées vinrent directement s'ajouter à sa profonde confusion.

— « Fondation — Eglise, » marmonna-t-elle. « Fondation — Eglise. » Elle trébucha, faillit tomber, se raccrocha à un réverbère.

— « Fondation — Eglise — Fondation — (*Institut de beauté.*) — Fondation — (*la Bourse.*) — Eglise — (*au café du coin pour retrouver Bill.*) »

Les mains devant la figure, elle s'écria : « L'église ! L'église ! »

(... chez le dentiste... le bookie du deuxième étage... chez la rouquine...)

Les phrases exprimant des destinations semblaient dominer considérablement parmi les impressions qui lui parvenaient.

— « EGLISE ! » hurla-t-elle en virant et revenant sur ses pas.

De nouveau, elle escalada les marches en chancelant et pénétra dans la nef sombre, à l'odeur de cierges ; elle alla jusqu'à un banc proche de l'autel. Puis elle changea de direction et choisit un siège obscur dans le bas-côté de droite.

Là était l'asile. Là les voix se réduisaient à des murmures. Là elle pouvait se reposer jusqu'à ce que...? Jusqu'à la nuit, où elle n'aurait plus le choix, où il faudrait qu'elle retourne à la gare affolante pour prendre son billet de retour, pour rentrer chez elle, où elle vivrait en ermite jusqu'à sa mort... comme l'avait fait son père. Seulement il avait eu sa fille pour lui tenir compagnie. Tandis qu'elle n'aurait personne.

Elle s'efforça de repousser mentalement les flux-I qui la brûlaient, mais ce fut le sommeil de l'épuisement qui chassa les pensées harassantes quand elle s'étendit sur le bois dur du banc.

*
* *

(... j'espère qu'elle n'est pas malade...)

Loïs prit conscience de cette faible pensée en s'éveillant, quand une main la secoua sans violence.

Terrifiée et incapable de se rappeler immédiatement où elle se trouvait, elle s'assit brusquement.

— « N'ayez pas peur, mon enfant. Ne craignez rien. »

Elle contempla le visage au sourire bienveillant du petit prêtre trapu. Mais son sourire se transforma en une expression de surprise. (*... c'est la fille qui a passé presque toute la journée ici... je me demande ?...*)

Elle se ferma résolument à ses pensées. Ce n'était pas trop difficile quand il n'y avait qu'un cerveau à combattre. Et elle s'écarta involontairement de lui en se levant.

— « J'ai l'impression que notre jeune personne a des ennuis. » Il se tripotait le menton et souriait de nouveau.

Les vitraux, privés de lumière extérieure, étaient à présent sans vie. De l'autre côté du portail, c'était la nuit... et le silence, coupé seulement par quelque avertisseur lointain. Elle comprit avec amertume que l'heure de fermeture de la Fondation était passée depuis longtemps.

— « Naturellement, » poursuivit aimablement le prêtre, « nous voyons avec faveur ceux qui visitent le Saint-Sacrement, mais malheureusement, nous sommes obligés de fermer les portes à dix heures. »

— « Je... je vais partir. Je ne savais pas qu'il était si tard. » Elle quitta son banc et se dirigea vers le fond de l'église. Mais il la retint légèrement par le bras.

— « Vous avez des ennuis, mon enfant. Pouvez-vous me confier ce qui ne va pas? »

Hésitante, elle se mordit la tête, puis hocha la tête.

— « Alors voulez-vous me dire en quoi je puis vous aider? »

— « Il n'y a rien à faire... rien. » Elle poursuivit son chemin vers la porte. Il la suivit. A la porte, il la retint une seconde fois, tandis qu'elle regardait prudemment au dehors.

— « Si vous n'avez pas d'endroit où aller, » offrit-il, « il y a un couvent à quelques rues à peine. La Supérieure est accueillante. Je ne pense pas qu'elle refuserait de... »

Il s'interrompit, attendant qu'elle réponde.

Elle inspecta la rue quasi déserte. Au coin un unique taxi stationnait, et le chauffeur était dans la cabine téléphonique voisine. Plus loin, un jeune couple faisait tranquillement une partie de lèche-vitrines. La rue solitaire était en contraste frappant avec l'enfer démentiel qui la flagellait seulement quelques heures plus tôt. A présent, elle n'aurait pas de peine à regagner la gare. Maintenant, il n'y avait plus de foule dont les pensées la tortureraient et la priveraient de son identité.

Elle poussa un soupir et s'adressa au prêtre :

— « Quelle heure est-il? »

Il s'avança sur le trottoir pour voir l'horloge du clocher.

— « Dix heures moins trois. »

Une terreur soudaine lui étreignit la poitrine. Le seul train qui puisse l'emmener loin de la ville partait à dix heures ! Elle ne l'attraperait pas ! Et elle allait se trouver prise au piège de la ville tout un jour encore !

A l'évocation des terreurs de la nuit d'avant, elle frissonna.

— « Je crois que vous feriez mieux d'aller au couvent, ce soir, » suggéra le prêtre. « Et si vous le voulez, nous parlerons demain. »

Hébétée, elle fit un signe d'acquiescement.

Il mit les mains en entonnoir autour de la bouche et appela le chauffeur de taxi, sur le trottoir :

— « Murphy ! »

— « Bonsoir, mon père, » dit l'homme en s'approchant, la main à la visière de sa casquette. Il était d'âge moyen.

(... *me demande ce qu'il me veut ?... sait que je serai à la Congrégation du saint Nom demain...*) Loïs s'était concentrée pour repousser les pensées du prêtre, aussi celles du chauffeur lui parvinrent-elles directement.

— « Voudriez-vous conduire cette jeune personne au couvent? » (... *elle y sera en sûreté... au moins jusqu'au matin, pauvre enfant...*)

En résistant aux pensées du chauffeur, elle avait abaissé sa garde contre celles du prêtre. Avec un soupir, elle cessa de résister. De toute façon, comme les pensées dans l'église, celles-ci étaient inoffensives. En outre, elle était trop abattue pour s'en préoccuper.

Murphy la prit par le bras pour la conduite jusqu'au taxi.

— « A demain, mon père, » cria-t-il.

(... *pas l'air d'une mauvaise fille...*) Elle savait qu'il l'examinait du coin de l'œil, tandis qu'il lui ouvrait la portière. (... *tout comme Elaine...*) Le fond de sa pensée révéla à Loïs qu'Elaine était sa fille.

Elle s'appuya aux coussins et plongea les mains dans ses poches quand il démarra. Et elle retrouva sous ses doigts la carte de « Morton Nelson ».

Elle se demanda soudain si cet homme ne pourrait pas lui venir en aide. Il était assistant des recherches à la Fondation. Elle avait perçu cela dans son cerveau. Dans le train elle n'avait pas osé lui confier exactement pourquoi elle s'intéressait à la Fondation. Sans savoir pourquoi, elle avait pensé qu'il se contenterait de s'amuser prodigieusement... peut-être même de la tourner en ridicule. Mais à présent, elle était au désespoir !

Elle se pencha en avant : « Je préférerais que vous me conduisiez à cette adresse. » Elle passa la carte à Murphy.

— « Mais... » (... *le père ne sera pas content en apprenant ça...*)

— « Ce n'est pas ce que vous croyez, » dit-elle, profondément blessée.

Il vira au coin suivant, sans rien dire. Et ses pensées, qu'elle se refusait d'ailleurs à percevoir, se perdirent dans la rumeur de celles d'un autobus qu'ils croisèrent. Elle se tassa sur son siège en gémissant. Puis le véhicule se trouva derrière eux et elle se retrouva libérée. Mais elle garda ses barrières contre les pensées de Murphy, pour éviter d'affronter les accusations erronées qu'elle risquait d'y lire.

Quelques minutes après, elle se tenait, hésitante, devant la demeure de Morton Nelson, la main levée pour frapper.

Une image-pensée importune de vagues gigantesques qui se brisaient sur une plage monta dans sa conscience. Des vagues sortit un monstre marin aux nombreux tentacules qui se lança lourdement sur la plage à la

poursuite d'un homme en pyjama... Elle dressa son bouclier protecteur et coupa cette vision du cauchemar d'une tierce personne.

(... *et à Washington... devant le Comité des activités antiaméricaines... voyez à la page quatre...*)

Elle frappa.

Une impression de ressentiment mitigé lui parvint. (... *la seconde interruption... qui cela peut-il être à cette heure ?...*)

La porte s'ouvrit.

— « Je... je... » commença-t-elle, en chancelant.

(... *qui ?...*) « Loïs ! » Il était là, perplexe, dominant la porte de sa haute stature, un journal à la main. Il la regardait attentivement, sans y croire. (... *des ennuis... je me demande... ????*) « Que se passe-t-il? Vous paraissez... »

Son visage anguleux trahissait son sentiment d'étonnement tandis qu'il examinait les vêtements fripés de Loïs, ses cheveux en désordre, sa figure sans fards. Et les fragments de son flux-I reflétaient son ahurissement.

— « Puis-je entrer? »

Il la prit par le bras. Elle ne chercha pas à dissimuler qu'elle tremblait. Il la conduisit à un divan.

— « Je me suis renseigné, » dit-il, « vous ne vous êtes pas présentée à la Fondation. » (... *veux pas l'interroger... elle me dira... je pense qu'elle est venue pour ça... me demande bien où elle a filé après l'arrivée du train...*)

— « Je... j'ai faim. »

Il fronça les sourcils, en silence, dans l'expectative. (... *Seigneur, elle a de sérieux ennuis... l'air morte de faim... des œufs dans la glacière...*)

— « Je n'ai pas pu aller à la Fondation. J'ai été obligée de passer la journée dans une église, à moins de quatre rues de là. »

Il la regarda fixement. Elle saisait un morceau d'image mentale dans laquelle il la consolait, il la laissait pleurer contre sa poitrine.

— « J'ai cru devenir folle aujourd'hui, Morton. Je... c'est davantage que la perception extra-sensorielle. Je reçois les pensées... celles de toutes les personnes qui m'environnent. Simultanément. Je ne peux pas les arrêter. Je n'ai pas pu aller à la Fondation parce que la douleur que me causaient les pensées et les pensées elles-mêmes me faisaient oublier qui j'étais, où j'allais. »

Il sursauta. (... *ça veut dire?... cas de démence?...*)

Elle poussa un soupir résigné. « Qu'est-ce que ça veut dire? Peut-être que c'est un cas de démence? » répéta-t-elle. « Je ne saisis pas tout le cours de la pensée, des bribes seulement. »

Il en eut le souffle coupé. (... *une astuce!... impossible... elle ne peut pas être télépathe ?...*)

Loïs tourna la tête. « C'est une astuce, » fit-elle d'une voix monocorde. « C'est impossible. Elle ne peut pas être télépathe. »

Il fit un pas en arrière. (... *j'avais un chien...* « *Poilu* »... *ans... voyons si elle réussit à me répéter ça...*)

— « Vous aviez un chien. Il s'appelait Poilu. Vous avez pensé à un âge. Je ne sais pas si c'était le vôtre à l'époque ou celui du chien. Quelque chose m'a échappé à ce point. »

Elle lui lança un coup d'œil contrit. « Quelquefois je réussis à arrêter les pensées... quand il ne s'agit que d'une ou deux personnes. Mais dans une foule elles me submergent. Je ne peux pas y résister. »

Loïs s'interrompit. « Il y a quelqu'un près d'ici... dans la maison, je pense. Il semble discuter au sujet d'une voiture qui a reculé contre un arbre, dans l'allée. »

— « C'est Sam Patterson et sa femme ! »

— « Morton, » implora-t-elle, « voudriez-vous m'emmener en voiture à la campagne? Loin de la ville... que je puisse me reposer? Peut-être trouverons-nous un moyen de m'amener à la Fondation. Vous avez dit que vous vouliez m'aider. »

Elle intercepta son image mentale. Elle était avec lui, en décapotable. Une route déserte. Le clair de lune. Il lui avait passé un bras sur les épaules. Mais c'était avec modestie qu'il envisageait cette possibilité. Sans se faire d'idées. Il n'y avait rien d'alarmant dans son flux. Elle savait qu'il ne lui mettrait pas le bras sur les épaules si elle ne voulait pas.

Puis il passa brusquement à des pensées relatives à l'apparence échevelée de Loïs, et à ce qu'il avait à lui offrir dans son réfrigérateur.

Ce fut une promenade apaisante. L'air était pur, silencieux, non pollué par les expressions profanes sans retenue d'un millier de cerveaux. Et la lune brillait, l'encourageant. Il n'y avait que de rares fermes en retrait de la route et les flux qui en émanaient étaient sans importance. Il ne lui fallait qu'un petit effort pour effacer les réflexions sans prétention de Morton.

— « Est-ce que... vous m'écoutez en ce moment? » demanda-t-il soudain.

— « Non. Je l'évite autant que je peux. Ce... n'est pas convenable. »

— « Depuis combien de temps êtes-vous ainsi? »

— « Depuis le plus loin que je me rappelle. »

— « Et pourtant ce n'est qu'aujourd'hui que vous avez appris que vous ne pouviez pas le supporter? »

— « Hier et aujourd'hui. Mais c'est aussi la première fois que je me trouve parmi les gens... vraiment mêlée à eux. Oh ! c'est arrivé auparavant... des visites au village, le contact quotidien avec un précepteur. Mais dans une petite ville, les pensées sont... différentes. Et il n'y en a pas tant. Je pouvais les supporter au moins une fois de temps à autre... chaque fois que je devais aller au village. »

— « Vous dites que votre père était aussi télépathe? »

— « Oui. C'est pourquoi nous vivions seuls. Après le départ de ma mère, quand il a découvert que j'étais comme lui. »

— « Pourquoi votre mère est-elle partie? »

— « En un sens, papa voulait qu'elle s'en aille, quand il s'est rendu

compte que la situation était sans issue. Il a vu qu'elle n'avait pas confiance en lui, intérieurement. Il n'aurait jamais pu lui expliquer pourquoi il allait de temps en temps au-devant de ses désirs, même avant qu'elle les ait exprimés. Il savait aussi, car elle n'avait plus rien de caché pour lui, qu'il ne réussirait jamais à chasser les soupçons qu'elle avait. Pourtant, il savait en même temps que s'il lui révélait sa vraie nature, elle deviendrait certaine qu'il était impossible de vivre avec lui. En outre, il était convaincu que s'il le lui disait, tout le monde l'apprendrait un jour ou l'autre. »

— « Pourquoi ne l'a-t-il pas prévenue avant de l'épouser? »

— « Parce qu'il voulait tenter de mener une vie normale.»

Il ralentit la voiture au maximum.

— « Est-ce qu'elle ne l'aimait pas? »

— « Sans doute que si... au début. Mais il est impossible de juger à distance quels étaient ses sentiments profonds, pas quand il s'y mêle... un facteur extra-humain. »

— « Mais peut-être que si elle l'avait *vraiment* aimé... ? »

Loïs, désemparée, se tourna vers lui :

— « Quelle différence y a-t-il entre *aimer* quelqu'un *et l'aimer vraiment ?* Comment savoir quand l'amour est suffisant pour vivre avec quelqu'un chez qui un talent surnaturel fait naître une incompatibilité? C'est pour cela que papa a dit que je devrais vivre seule. Sans jamais me marier. Sans avoir d'enfants. »

Il arrêta la voiture pour la regarder. Son expression disait qu'il se refusait à accepter ce désespoir qu'elle tentait de lui faire comprendre.

— « J'imagine, » poursuivit-elle, « qu'un jour ou l'autre papa aurait pu s'adapter à vivre avec elle en dépit de ce... facteur extra-humain. Mais quand je suis venue au monde et qu'il s'est rendu compte, en lisant dans mon esprit avant même que je sache parler, du fait que je serais douée du même talent... eh bien, je pense qu'il a simplement compris que je ne réussirais jamais à dissimuler ce qu'il avait eu lui-même tant de mal à cacher en usant de toute son intelligence. »

— « Il a pensé qu'avec votre incapacité à comprendre, quand vous étiez enfant, vous finiriez par trahir le fait que vous et lui lisiez dans la pensée? »

— « Oui. Et après, il a fait de son mieux pour élargir la fissure entre eux. Je n'avais pas encore trois ans quand elle est partie. »

Elle baissa les yeux en soupirant.

— « Il avait décidé que vous vivriez seuls tous les deux? »

— « Il disait que nous ne pourrions jamais mettre les gens au courant de notre différence parce que nous ne serions alors que... des phénomènes. Et qu'il y aurait toujours quelqu'un pour trouver le moyen de *se servir* de nous... même contre notre gré. Il disait qu'il n'y a pas de guérison possible. »

— « Et il est mort, et vous êtes partie? »

— « Il est mort et *il a fallu* que je parte. Je ne pouvais pas rester toute seule là-bas. Je n'ai que vingt ans. Je veux vivre normalement le reste de ma vie. Sinon, je préfère ne plus vivre... Vous comprenez, Morton? Il faut que je sache si papa se trompait, s'il n'y a pas un moyen de me guérir ! »

Il la regarda avec sympathie.

— « Et vous avez choisi la Fondation Brinkwell pour la solution? »

— « Oh ! il existe d'autres institutions qui s'occupent de Perception Extra-Sensorielle, mais Brinkwell était la plus proche. »

— « Vous savez qu'elle est subventionnée par l'Armée. Ils ne s'intéressent à la P. E. S. qu'en fonction de son application éventuelle à la stratégie. »

— « Mais il faut qu'ils m'aident ! »

— « Vous le leur avez demandé?»

— « Oui, par lettre, » fit-elle en soupirant.

— « Et? »

— « Pas de réponse. Ils ont probablement pensé, comme vous, » elle esquissa un pauvre sourire, « que je suis démente. Ils n'ont pas tenu compte de mes lettres. Mais je suis venue quand même. Si je peux seulement y parvenir, je leur démontrerai mes capacités. Vous avez vu vous-même, non? »

— « On vous y conduira. » Il lui prit la main pour la rassurer. « Je vais vous garder loin de la ville jusque vers le milieu de la matinée. Je leur téléphonerai pour les avertir que j'ai quelqu'un qui possède un talent particulier de P. E. S. Ainsi tout sera prêt lorsque nous foncerons à travers la ville. »

— « Je... » Elle le regarda, tout en lissant ses cheveux bien peignés à présent. « Je ne sais pas ce que j'aurais fait... »

— « Toutefois, quand ils vous feront subir les tests, je vous suggère de ne pas leur dire d'emblée de quels ennuis vous souffrez. Cela les rendrait sceptiques et les mettrait sur la défensive. Laissez-les trouver par eux-mêmes. Alors, ils seront eux-mêmes impatients que vous leur disiez tout ce que vous pourrez. »

Il remit le moteur en marche et démarra lentement.

— « Vous êtes branchée sur mes pensées, à présent? » demanda-t-il d'une voix hésitante, au bout d'un moment.

— « Je ne devrais pas? »

— « Non. Ou plutôt... je veux dire... » Il poussa un soupir. « J'oublie tout le temps que je ne peux rien vous cacher... Ecoutez, Loïs, vous êtes belle. Je ne serais pas normal si je ne me sentais pas attiré... »

Il desserra sa cravate. « C'est une situation embarrassante. Ce que je veux dire... Eh bien, vous m'avez dit que les pensées de la foule étaient atroces. Mais certaines d'entre elles... celles qui ne sont pas volontairement lascives... eh bien, elles sont plus ou moins instinctives et... »

— « Je comprends, Morton. » Elle lui posa la main sur le bras.

— « Je ne voudrais pas que vous croyiez... il ne faut pas que vous vous mépreniez sur mon compte, voilà ce que je veux dire, » finit-il brusquement.

Elle lui adressa un sourire chaleureux. Si seulement elle avait pu le rassurer sans balbutier maladroitement, elle aussi. Ce serait un peu prétentieux de lui dire : j'ai capté suffisamment de pensées pour reconnaître celles qui sont sincères entre celles qui ne sont qu'égoïstes et brutales.

Sa fatigue latente sembla la submerger comme un flot marin. Elle posa la tête sur son épaule — parce qu'elle devinait qu'elle se sentirait ainsi en sûreté — tandis qu'il continuait à rouler dans le calme de la campagne. Elle ne tarda pas à s'endormir.



L'éclairage du bureau était atténué et l'atmosphère générale était inconfortable et déprimante. Loïs ferma les yeux d'écœurement.

— « Mais, docteur, » protesta-t-elle, « vous ne comprenez pas... ? »

— « Ecoutez, miss Farley. » L'homme, indigné, se tourna vers elle. « Nous avons une procédure bien établie que nous devons suivre pour trouver votre degré de base de Perception Extra-Sensorielle. Il faut nous aider. »

Les tests avaient été monotones et fastidieux. Presque aussi harassante que sa course folle à travers la ville en compagnie de Morton. Elle souhaitait qu'il fût là, en ce moment, plutôt que dans son propre bureau dans l'aile voisine. Mais ils avaient exigé d'être seuls pour l'examiner.

— « Si seulement vous me laissiez m'expliquer ! » reprit-elle.

De l'autre côté de la table, le docteur leva la tête.

— « Vous aurez plus tard l'occasion de nous raconter toutes les expériences extra-sensorielles que vous voudrez. Pour le moment, continuons les tests. »

Elle aurait dû insister pour leur parler à l'avance, comprit-elle en sentant que les flux du médecin et des trois militaires présents augmentaient d'intensité pour l'assaillir. Le docteur toussota :

— « Nous allons poursuivre par le test des cartes. Vous allez vous concentrer et me donner le nom des cartes au fur et à mesure que je les retournerai et les regarderai. »

(*... petite impertinente...*) C'était la pensée furibonde du médecin qui prenait la première carte du paquet posé sur mon bureau.

(*... pourrais être nommé lieutenant-colonel en huit jours si... serais heureux d'un stage outre-mer... sacré mal de dents...*) Cette fois, c'étaient les impressions des officiers... des pensées qui se mêlaient au flux du civil en face d'elle et semblaient en faire partie.

(*... rien d'exceptionnel dans son cas jusqu'à présent... me demande si je devrais me la faire arracher?... PEUT-ETRE DEVINERA-T-ELLE CELLE-CI...*) Le docteur regarda la carte.

Elle s'efforça d'en lire le symbole dans l'esprit du médecin. Mais...

(... ça me fait encore plus mal maintenant... le service aux Hawaïs devrait... voir le dentiste aussitôt après...) les pensées insolentes des autres prédominaient.

— « Croissant, » devina-t-elle soudain.

— « Encore une erreur, » soupira le docteur.

— « Voyons, » fit le commandant, impatienté, en se levant, « nous n'avons encore rien vu qui indique une aptitude spéciale. »

Elle se leva impulsivement, tendue de colère.

— « Je ne suis pas venue pour lire des symboles. Je n'ai pas dit que j'en étais capable. Je perçois des mots... des pensées... des fragments de ce que pensent les autres gens. »

Les hommes s'entre-regardèrent précautionneusement.

— « Allons, allons, miss Farley, vous ne voulez pas nous faire croire que vous *lisez réellement dans les esprits?* » fit le commandant, d'un ton indulgent.

En colère, elle se tourna vers lui. Mais elle contint les mots qui lui montaient aux lèvres et porta son attention sur leurs fragments de pensées, en s'efforçant de les répéter aussi vite qu'ils lui venaient.

— ... fille, c'est une déséquilibrée mentale, » dit-elle d'une voix tremblante, « ... perception télétathique ! Impossible !... tendances psychopatiques... pas de doute qu'elle essaie en ce moment de nous faire croire qu'elle lit les pensées... je vais appeler une infirmière... »

Elle se décontracta, détournant son attention des flux de pensée.

— « Vous me croyez, à présent? »

Le docteur la regardait froidement. « Miss Farley, cette sortie avait sans doute pour but de nous convaincre que vous receviez nos pensées? »

— « Ce n'est pas exact? » fit-elle, inquiète.

Le colonel éclata de rire. « Vous vous êtes contentée de citer des phrases logiques... des phrases que nous devons *naturellement* penser dans les circonstances présentes. »

Le commandant et le capitaine hochèrent la tête en assentiment.

Elle sursauta. Ils avaient raison ! Si elle tenait à les convaincre, il fallait le faire à un moment où ils ne seraient pas sur leurs gardes, à un moment où sa démonstration ne les ramènerait pas à cette forme de pensée stéréotypée qu'ils pouvaient qualifier de logique et naturelle dans les circonstances. Elle se rassit.

— « Nous allons nous préparer au test suivant, » dit le médecin.

Loïs, tout en feignant d'agir sans but précis, ramassa le crayon et se mit à griffonner sur le bloc posé devant elle. Leurs pensées reprenaient à présent leur cours normal. Le commandant repensait à devenir lieutenant-colonel et le capitaine à son service outre-mer. Elle nota leurs pensées aussi vite qu'elle le put.

(... Harry l'a fait... extraction sans douleur la dernière fois... dernier poste à Cuba, c'était..) Elle était presque au bas de la page. *(... MISS FARLEY... SON NOM ME DIT QUELQUE CHOSE... encore une semaine avant qu'Anne... Farley — FARLEY — FARLEY...*

des patins neufs pour le petit... *BIEN SUR! C'EST CETTE FOLLE QUI NOUS A ÉCRIT TOUTES CES LETTRES!*...)

Elle s'arrêta d'écrire et regarda le docteur :

— « Oui, c'est moi qui ai écrit ces lettres au sujet de mon père et de moi-même, » dit-elle, soulagée.

(*C'EST ELLE!... cette cinglée!... on est des fichus imbéciles de s'être laissé embringuer*...)

Elle se planta brusquement au milieu de la pièce.

— « Les lettres disaient la vérité ! Tout ce que je vous ai écrit était vrai ! Les pensées dans ma tête ! Je ne peux pas les arrêter ! »

(...*ha! Elle ne peut pas arrêter les voix dans sa tête... elle est mûre pour la psychiatrie... devrais la sortir à coups de pied*...) Il n'y avait que de la colère — pas la moindre pitié — dans ces impressions.

— « Mais il faut que vous me croyiez ! » Elle lança des regards effarés autour de la pièce. Ses yeux se portèrent sur le bloc où elle avait écrit. Elle le prit vivement et le tendit au médecin.

Il le lui arracha des mains et le jeta brutalement dans la corbeille, puis il tendit la main vers le téléphone.

(... *se débarrasser d'elle en vitesse... MÉDECIN DE LA POLICE... complètement folle*...)

Elle perçut soudain une image d'un asile d'aliénés, dans le cerveau de l'un d'eux. Elle se mit à trembler de frayeur. S'il était déjà si douloureux pour elle de recevoir les pensées d'une population mentalement saine, comment pourrait-elle supporter les flux des déséquilibrés?

Les esprits des quatre hommes lui décochaient des pensées accusatrices et coléreuses. Prise de panique, incapable de mettre de l'ordre dans ses propres pensées, elle pivota et sortit de la pièce avant qu'ils aient pu l'en empêcher, elle fonça dans le long couloir et se retrouva dans la foule de la rue.

***

Des impressions mentales violentes se refermèrent instantanément sur elle comme un brouillard opaque. Elle chancela sous le choc et ouvrit la bouche pour clamer son angoisse.

— « Salut, Harry, » dit-elle. « T'as le temps d'avaler un demi en vitesse? »

Elle se heurta à quelqu'un dans la foule et ce contact physique lui redonna pour un instant conscience d'elle-même.

— « L'église ! » murmura-t-elle en reprenant l'équilibre. « Il faut que j'aille... » Sa voix se fit plus basse et rauque : « Pourquoi diable ne regardes-tu pas où... tiens bien la main de maman, mon chéri... ouais, c'est bien ce qu'y a au compteur... »

Elle se cogna une seconde fois et, cette fois, tomba lourdement sur le trottoir. Elle se prit le pied dans l'ourlet de son manteau lorsque quelqu'un voulut l'aider à se relever.

Etourdie, torturée sous le tir de barrage ininterrompu des pensées et des images qui tourbillonnaient follement sous son crâne, elle regarda autour d'elle. La Fondation était déjà à une rue en arrière.

Plus que trois intersections à franchir !

La flèche élancée de l'église dominait les toits comme un doigt dressé pour lui faire signe. Mais cette vision se troubla et, bien qu'elle eût conscience d'avancer vaguement, des yeux qui n'étaient pas les siens, mais qui transmettaient leurs sensations à son cerveau se fixèrent sur une paire d'escarpins vernis dans une vitrine.

(*... ils sont moins chers chez Molloy...*)

— « L'église ! L'église ! » Sa conscience individuelle fit surface pendant une brève seconde.

Puis il y eut un pare-brise devant elle. Et également dans son champ de vision deux mains ridées crispées sur un volant et qui lui donnèrent l'impression que c'étaient les siennes. Elle agit violemment sur le volant.

(*... sacrée vieille bonne femme... devrait rester sur le trottoir...*)

Le pare-brise avait disparu. Un fourneau de pipe dominait sa zone de vision. De nouveau des mains qui ne lui appartenaient pas mais qu'elle paraissait commander prirent une allumette et en amenèrent la flamme au-dessus du tabac coupé fin dans le fourneau de la pipe. La fumée s'engouffra dans sa gorge et ressortit par sa bouche et par ses narines. Elle toussa spasmodiquement.

(*... merci pour le feu, patron...*)

Des freins grincèrent. Un métal dur lui heurta la hanche. Une fois de plus elle se sentit tomber. Quelqu'un la releva devant l'auto soudain arrêtée. Des torrents d'insultes défilèrent dans son cerveau. Abrutie, elle regarda le chauffeur, effrayé et irrité à la fois. Une foule s'amassait déjà. Mais elle repoussa les curieux et fonça vers l'autre trottoir.

— « *L'ÉGLISE !* » hurla-t-elle.

Kirk Douglas prit Lana Turner par la taille et la serra contre lui, puis il l'embrassa. Le mot *FIN* passa dans l'esprit de Loïs qui eut sur les lèvres un goût de bonbons acidulés.

Puis elle mit entre ses lèvres un objet métallique et froid où elle souffla de toutes ses forces, elle leva le bras et agita l'autre. Un flot de voitures s'arrêta et un flot perpendiculaire au premier se mit en mouvement passant de part et d'autre d'elle-même.

— « Allons ! » criait-elle. « Pressons ! Pressons ! »

Finalement, elle eut une impression physique vague de jambes fatiguées, engourdies, qui lui faisaient franchir d'un élan fantastique des degrés de marbre. L'arche flamboyante du portail principal se précisa. Les flux-I s'affaiblirent ; les images mentales qu'elle percevait commencèrent à se dissiper comme un château de sable sous les vagues.

Epuisée, l'esprit en déroute, elle se cramponna à un bénitier.

Puis elle s'avança d'un pas hésitant dans la travée et s'agenouilla devant un banc, le front posé sur le dossier de la rangée antérieure. Une fatigue immense engourdissait ses sens.

(... *je vous en prie, Seigneur, pardonnez-moi... me fallait le tuer... lui ai dit que le bébé allait venir et...*) Loïs se redressa. C'était la fille blonde dont la robe noire était presque la copie de la sienne, à trois rangs devant elle. Elle parvint à se fermer à ses pensées et se glissa au bout du banc, dans l'ombre.

Une heure s'écoula. Elle s'efforçait de compter les heures qu'elle devrait encore attendre avant que les rues soient suffisamment désertes pour lui permettre d'aller jusqu'à la gare. Elle sanglotait. Pourtant, elle ne voulait pas rentrer chez elle ! Elle ne voulait pas vivre seule... comme un paria, jusqu'à sa mort solitaire !

Brusquement, elle comprit qu'elle n'accepterait jamais un tel isolement, et le calme revint en elle. Elle ne commettrait pas l'erreur de son père... qui avait vécu en attendant que sa mort naturelle le soulage de son angoisse. Elle ne se marierait pas non plus, elle n'aurait pas d'enfant qui serait comme elle et avec qui elle devrait s'enfuir dans l'oubli complet.

Maintenant, elle pensait à Morton. Peut-être devrait-elle d'abord aller le voir pour le remercier... ou au moins lui dire pourquoi elle s'était enfuie, le laissant en attente... Mais non. Mieux valait en finir ainsi.

Ce devait être l'heure du déjeuner. Des gens entraient dans l'église... des dévots pour leurs prières de midi, songea-t-elle.

(...*cheveux blonds... robe sombre... doit être elle...*)

Un homme s'avança rapidement dans la travée centrale et s'arrêta au bout du banc où était agenouillée la jeune fille blonde qui priait.

C'était Morton !

Ses lèvres s'agitèrent vivement en un murmure tandis qu'il se glissait contre le banc. Quand la fille leva la tête, elle eut une expression de frayeur.

Loïs était trop loin pour entendre le murmure, mais le mot lui parvint télépathiquement. (*Loïs.*)

Et il s'aperçut que ce n'était pas elle. Son visage parut déçu quand il recula. Mais, se tournant dans la bonne direction, il la reconnut alors même qu'elle cherchait à s'enfoncer davantage dans l'ombre.

(... *savais bien que je la trouverais ici...*) Son flux grandit tandis qu'il s'approchait. (... *doit être à moitié folle...*)

Dans la rangée, il passa difficilement devant une grosse femme qui lui décocha un regard noir. Puis il s'agenouilla près de Loïs et lui prit le bras avec une rude tendresse... avec désespoir.

— « Ils vous recherchent ! » s'écria-t-il. (... *trouvé le bloc dans la corbeille à papiers...*) Ses pensées allaient plus vite que ses mots.

— « Oh ! Morton, » souffla-t-elle. « Alors, ils croient? Ils vont m'aider? »

Un homme âgé, à quelques rangs devant eux, se retourna pour leur lancer un regard réprobateur.

— « Ils vont m'aider? » répéta Loïs en un faible murmure.

(... *aider? Ha? Ils vont...*) Il avait les yeux profondément tristes.

— « Loïs chérie, ils vous cherchent partout ! Ils ont compris ce que vous êtes en réalité ! »

Un *chut !* de protestation se fit entendre derrière eux.

Loïs perçut l'image mentale d'une vaste salle, haute de plafond, où des vingtaines d'hommes étaient assis à des tables en fer à cheval, avec des micros devant chacun d'eux.

— « Morton, » murmura-t-elle, inquiète, « qu'est-ce que c'est? »

— « Vous imaginez-vous, » expliqua-t-il à voix basse, « l'arme diplomatique que vous représenteriez en tant qu'assistante de la délégation aux Nations Unies? Nous saurions immédiatement à quel point une tierce puissance essaye de bluffer, nous connaîtrions aussitôt sa puissance militaire réelle ! »

Elle en eut le souffle coupé. Ce ne seraient que conférences et réunions ennuyeuses ! Et elle serait obligée d'intercepter toutes les haines et tromperies internationales qui planaient comme un essaim coléreux dans le hall de l'Assemblée !

— « Mais je... je ne pourrais pas le supporter ! » s'écria-t-elle. « Je... cela me tuerait ! »

Devant eux, l'homme se retourna et leur dit sévèrement : « S'il vous plaît ! »

— « Il faut vous échapper avant qu'ils vous retrouvent ! » plaida Morton, les lèvres contre l'oreille de Loïs. *(... des piqûres tout le temps... de drogues pour la forcer au repos entre les séances...)* « Vous avez aussi parlé de votre père? »

Elle fit un signe affirmatif, se rappelant ses lettres.

(... penseront que c'est un caractère héréditaire nouveau, permanent...)

— « Ils en voudront d'autres comme vous ! Ils vous forceront à avoir des enfants pour leur diplomatie et leur stratégie ! »

Dans l'église tranquille, ses mots firent l'effet d'une explosion. Une vingtaine de têtes se tournèrent vers eux. Un prêtre sortit de la sacristie et vint se planter devant l'autel, jetant un regard intrigué sur les fidèles. La femme à l'autre bout du banc avança dans l'église.

(... l'accoupler... comme une bête de concours agricole...) Loïs ne percevait plus que les pensées affolées de Morton.

Elle se mit à pleurer sans bruit, calme parce qu'elle avait la conviction sinistre et envahissante qu'elle ne désirait plus vivre.

— « C'est bien ce que m'avait dit papa, » sanglota-t-elle, de façon presque inaudible. « Ils trouveraient toujours le moyen de nous utiliser égoïstement ! »

Il la prit par les épaules pour la consoler. *(... trouver quelque chose... un endroit où la cacher...)*

(... me tuer... voilà ce que je vais faire... pas d'autre moyen...) Etait-ce sa propre pensée, qui jaillissait comme d'une autre personne, pour la persuader que le seul asile véritable était la mort?

— « Ce n'est pas la peine, Morton. » Elle hocha tristement la tête. « Ils ne cesseront jamais de me pourchasser. Ils seront *obligés* de me

pourchasser, ne serait-ce que de peur que je tombe entre les mains d'une puissance ennemie. »

(... *il doit bien y avoir un moyen... une île?... une forêt?*...) Les pensées de Morton tournaient au désespoir (... *peux pas la perdre... la ferme ?... mais non... ils feraient un rapprochement... ils la trouveraient par moi*...)

— « C'est inutile, chéri, » dit-elle, sans le regarder. « Il n'y a qu'une seule issue. »

Il lui lança un coup d'œil inquiet.

« Je vais me tuer. »

*
* *

Ses yeux se plongèrent sévèrement dans ceux de Loïs.

— « Vous n'avez pas le droit de vous ôter la vie, » dit-il d'une voix très basse. « Nous ne sommes pas seuls en question, vous et moi. »

Elle lui lança un regard en coin.

« Vous êtes *toute une race* ! » Ne pouvant élever la voix, il lui serra durement le bras. « L'accident qui vous a fait naître... la mutation subie par votre père, si c'est une mutation... risque de ne pas se reproduire d'ici un million d'années. Il faut que vous sauviez cela ! Il faut donner à cette race nouvelle sa chance de vivre ! »

Elle eut un rire silencieux et amer.

— « Si c'est une mutation, elle est sans intérêt, Morton. Vous ne voyez pas qu'elle est mortelle? Qu'elle rend l'existence impossible dans un monde normal... qu'elle *interdit* toute chance de vie? »

Elle s'assit sur le banc. Il s'assit près d'elle et la prit par les épaules pour la tourner vers lui.

— « Cela peut vous paraître ainsi pour le moment, chérie. Mais nous ne pouvons pas en être sûrs avant d'avoir essayé de vivre comme cela. Votre père a tout de même vécu... jusqu'à sa mort naturelle. »

— « Mais il a vécu dans la solitude ! »

— « Peut-être est-ce la solution ! L'isolement jusqu'au jour où il y aura suffisamment de... »

— « Oui, grâce à un isolement partiel, on pourrait constituer d'ici trois ou quatre cents ans une modeste colonie. Mais vous ne comprenez pas ce qui arriverait dès qu'on connaîtrait notre vraie nature? Vous ne voyez pas comment les cupides et les profiteurs s'abattraient sur nous? Pour nous tuer par violence ou nous faire mourir en esclavage? »

— « Oh ! chérie ! » Il cherchait désespérément. « Comment vous faire comprendre que la race humaine a atteint une impasse? Qu'elle se ronge elle-même dans son égoïsme et sa fausseté... dans ses désirs désordonnés? »

— « Mais, Morton... »

Ils ne se rendaient pas compte que le ton de leur conversation avait monté et que de nouveau des yeux irrités se braquaient sur eux. L'homme assis devant eux se leva, se planta devant eux un moment, les fusillant du regard, puis se dirigea lourdement vers le fond de l'église.

Enervé, Morton se contraignit à baisser la voix.

— « Ce sont les motivations actuelles de l'humanité qui sont mortelles, et non celles que vous représentez ! Dans deux mille ans, si votre race survit, les choses changeront peut-être. Ce sera sans aucun égoïsme... sans tromperies et sans inimitiés. Lorsque tous les esprits seront ouverts à tous les autres, il n'y aura plus place que pour le bien ! Les mauvaises intentions n'auront plus d'endroit où se dissimuler !

» Et les tortures que vous subissez en ce moment... elle ne sont pas le prix *indispensable* de votre don. Vous souffrez en recevant les pensées parce que vous n'avez pas eu l'occasion de vous adapter sur toute la ligne. Depuis votre naissance, vous avez vécu dans l'isolement. Vous êtes venue à la ville d'un seul coup. Si vous y étiez née, vous seriez habituée à la complexité des flux intellectuels ! »

— « Mais... »

— « Vous êtes le second membre d'une race nouvelle ! Vous devez protéger les millions de descendants que vous aurez ! Vous êtes la seule à pouvoir procréer les vingtaines de générations qu'il faudra pour apprendre à vivre côte à côte avec les humains non télépathes ! »

Loïs leva soudain les yeux est sursauta. Un grand prêtre, l'air sévère, se tenait debout à l'extrémité de leur banc, les bras croisés. La moitié des personnes présentes observaient la scène avec intérêt... presque avec animosité, songea Loïs... pour voir les conséquences de leur impudence.

(*... violation irréfléchie... la maison de Dieu...*)

— « Je suis certain, » dit sèchement le prêtre, « qu'il ne peut s'agir de rien d'assez important pour que vous ne puissiez attendre d'être dehors pour en discuter. »

Il fit demi-tour et se dirigea vers l'entrée de l'église. (*... s'ils continuent... leur demander de sortir...*)

A peine consciente de l'interruption, elle se tourna vers Morton.

— « C'est inutile. Je ne peux pas courir ce risque ! Vous ignorez le tourment de se voir dépossédé de son corps pendant que les pensées de centaines d'étrangers s'emparent de vos mains, de vos lèvres, de votre esprit ! »

Le cerveau de Morton enregistrait sa défaite. Elle en ressentit les effets déprimants.

(*... me tuer... sans attendre...*) Cette phrase chargée de résolution jaillit dans son esprit. Elle se leva.

Elle sentit qu'il s'exaspérait quand il ouvrit la bouche. Mais il la referma aussitôt, en lançant un regard rancunier à leur entourage.

Asseyez-vous ! Sa pensée était comme un cri impérieux.

Incapable de résister à tant d'autorité, elle se rassit, intriguée.

(*... faut que je me tue... Dieu pardonne... fallait tirer...*)

Je ne vais pas tenter de vous raisonner plus longtemps, Loïs. Vous êtes trop désemparée pour penser sainement à vous, à moi, aux millions d'êtres semblables à vous qui vous suivront.

— « Morton ! » souffla-t-elle. « Je perçois *tout* votre courant de

pensée ! Pas rien que des fragments ! C'est comme si je parlais à papa en pensée ! Etes-vous télé... ? »

Non, Loïs. Je viens juste de penser que personne encore n'avait songé à braquer son flux vers vous. Et Dieu sait qu'il fallait que je trouve un moyen de crier assez fort pour vous convaincre !

Elle entendait clairement ses impressions-pensées... comme un carillon vibrant. Mais cette réception se faisait sans douleur ! Ses mots informulés étaient plus puissants que toutes autres impressions qu'elle avait captées jusqu'alors, plus forts même que les flux composites qu'elle avait perçus dans la rue. Cependant leur effet n'était pas accablant, mais doucement apaisant.

***

Il y eut du bruit au fond de l'église. Mais elle l'entendit à peine, tant elle s'émerveillait que les pensées de Morton puissent être si dominatrices, presque hypnotiques, tout en ne lui causant pas de douleur.

Il regarda vers l'entrée.

— « Loïs, » murmura-t-il, inquiet. « Leur avez-vous parlé de l'église? Avez-vous dit à la Fondation que vous étiez cachée ici, hier? »

Elle fit un signe affirmatif, et se tourna vers la porte. Deux policiers s'y tenaient, devant un prêtre qui faisait des gestes de protestation.

Le soupir qui s'éleva de l'ombre du bas-côté droit fut très bruyant. (*...plus le temps de prier... m'ont retrouvée... Dieu, pardonnez ce que je suis obligée de faire...*)

La blonde en robe noire, avec un regard terrifié dans la direction des agents, quitta son banc, passa près de Loïs et de Morton et s'engagea dans le large escalier qui menait aux étages supérieurs de l'imposant édifice.

Mais un des agents la vit au moment où elle passait dans le faisceau de lumière multicolore d'un vitrail, au deuxième étage. Il la montra du doigt. Mais le prêtre continua à protester.

(*...peut-être dangereuse...*) Loïs intercepta un fragment de la pensée de l'agent, trop éloigné pour qu'elle entende ce qu'il disait. (*...s'est échappée de la Fondation ce matin... si vous insistez pour que nous ne l'arrêtions pas dans l'église...*)

Ainsi, ils avaient pris la blonde désespérée pour la télépathe en fuite ! Loïs le comprit en se rendant compte que l'autre fille répondait à son signalement dans l'ensemble, sauf qu'elle n'avait pas de manteau.

Morton lui prit la main et la fit sortir discrètement du banc, dans le bas-côté, près du mur. En se dissimulant derrière les piliers, ils se dirigèrent vers la sortie latérale.

— « Nous allons quitter la ville, » dit-il avec impatience. « Ma ferme. Elle est loin de tout et... »

— « Ils sauront, Morton ! Quand ils s'apercevront de votre absence, c'est là qu'ils chercheront en premier lieu ! »

— « C'est un risque à courir, » coupa-t-il brusquement.

Ils se trouvèrent au-dehors dans l'allée profonde qui séparait l'église du bâtiment voisin. Les murailles impressionnantes de l'église, en pierre grossièrement taillée, montaient à trente mètres, sur leur droite, et le mur de brique à leur gauche atteignait quinze mètres.

Le flux de la foule dans la rue vint l'assaillir et elle porta nerveusement les mains à son visage quand ils se dirigèrent vers la sortie de l'impasse.

Mais il s'arrêta brusquement. (... *la grille... fermée à clef !...*)

Elle porta les yeux devant elle. Une grille de fer barrait l'unique accès à la rue. Derrière eux, le passage butait contre la muraille d'une troisième bâtisse.

Un cri de terreur perça le silence de l'allée sinistre.

Loïs perçut des impressions mentales de peur intense, de désespoir. Elle leva les yeux juste à temps pour voir une silhouette qui se précipitait par une fenêtre ouverte au quatrième étage de l'église.

Elle se cacha les yeux tandis que Morton la prenait par les épaules et l'attirait contre lui pour la protéger.

Les sensations étrangères de désespoir, de terreur, cessèrent brusquement quand le bruit sourd du tendre corps sur le ciment parvint à ses oreilles.

(... *fille dans l'église...*) C'était la pensée horrifiée de Morton.

— « Oh ! Morton ! Elle me ressemblait tellement ! Elle aussi avait des ennuis qu'elle ne pouvait plus supporter ! »

— Elle vous ressemblait tellement ! » répéta-t-il, inspiré. « C'est la vérité, Loïs ! C'est la solution ! Otez vite votre manteau ! »

Elle le regarda, ahurie, en tâchant de ne pas porter les yeux vers le malheureux corps écrasé.

— « Votre manteau ! » insista-t-il, comme elle hésitait. (... *visage abîmé... déchiré au point d'être méconnaissable, par les aspérités du mur...*)

Encore un peu perdue, elle ôta son manteau et le lui passa. Il le jeta par terre, près du corps de la fille.

— « Vous avez des papiers d'identité? » demanda-t-il.

— « Dans mon sac... le portefeuille, avec de l'argent et des papiers. Oui, il y a ma carte d'identité. »

Il saisit le sac de Loïs et le mit à la place de celui de la fille, tombé près du cadavre. Puis il prit Loïs par la main et se précipita avec elle derrière un des pilastres décoratifs dressés au flanc de l'église. Il lui remit le sac de la morte.

— « En arrivant à la ferme, je le détruirai. »

— « A la ferme? »

— « Bien sûr. » Il sourit. « Vous êtes morte, à présent. Vous ne comprenez pas, chérie? Ils n'ont aucune raison de rechercher une télépathe morte. Je vais vous laisser à la ferme et je reviendrai travailler ici quelques mois pour qu'ils n'aient pas de soupçons. Ensuite, j'irai vous rejoindre et...

Une clef grinça dans la serrure de la grille. Ils se tassèrent contre le pilastre tandis que les policiers, suivis de nombreux curieux, pénétraient dans l'impasse et faisaient cercle autour du corps de la fille.

Leurs flots de pensées assaillaient Loïs, maintenant qu'ils étaient plus près de sa cachette.

(... suicide... par la fenêtre de l'église, en plus... jolies jambes... la fenêtre là-haut... visage affreusement...)

Ne réfléchissez pas, Loïs ! Si leurs pensées vous parviennent, refusez-vous à les écouter. Ecoutez les miennes. Concentrez-vous sur ce que je pense, chérie. La ferme est tranquille. Personne à des kilomètres. Déserte en ce moment. Mais nous allons faire des provisions, repeindre la maison et la grange et...

Les pensées puissantes mais apaisantes de Morton faisaient comme un flot régulier qui dressait un bouclier entre elle et les flux névrosés des autres. Elle lui sourit, avec une expression confiante.

Il la prit par la main et ils quittèrent leur pilastre pour se joindre à la foule qui sortait de l'impasse pour regagner la rue.

(Traduit par Bruno Martin.)



Et voici les nouvelles...

(*And now the news*)

par THEODORE STURGEON

L'auteur déclare que ceci est une histoire de science-fiction, et nous ne doutons pas qu'il soit en mesure de le prouver. Pour votre part, vous pouvez décider que c'est une histoire fantastique... ou, si vous voulez, une histoire criminelle... ou encore, de façon concevable, une vision surréaliste de la simple réalité. En d'autres termes, c'est une histoire en dehors de toute catégorie commerciale ordinaire, une histoire qui crée son propre genre. Voilà qui n'est pas pour nous surprendre sous la plume de Theodore Sturgeon, qui est précisément déjà par lui-même un auteur échappant à toute classification.

Nous avons précédemment publié deux histoires de Sturgeon, aussi différentes entre elles que de cette troisième : « La merveilleuse aventure du bébé hurkle » (*n°* 7) *et* « La peur est une affaire » (*n°* 41) ; *nous lui avons également consacré une étude dans ce même numéro* 41. *Rappelons aux amateurs que Sturgeon, qui est un des plus personnels et des plus passionnants auteurs de S. F. et de fantastique, a maintenant deux romans publiés en France, tous deux au « Rayon Fantastique » :* « Cristal qui songe » *et, depuis quelques mois, son extraordinaire* « Les plus qu'humains ». *Enfin, plusieurs de ses recueils sont disponibles en anglais à notre Service Bibliographique Etranger :* « Caviar », « E pluribus unicorn », *et un nouveau titre à partir de ce mois :* « A way home ».



L'HOMME s'appelait MacLyle — vous voyez bien que ça n'a pas l'air d'un nom vrai, mais disons que c'est de la fiction, n'est-ce pas? MacLyle avait un bon emploi dans — eh bien — dans une fabrique de savon. Il travaillait ferme, gagnait bien sa vie et s'était marié avec une certaine Esther. Il avait acheté une maison dans les faubourgs et, après l'avoir payée, il l'avait louée à des gens pour s'acheter un domicile un peu plus éloigné, une seconde voiture, un puissant réfrigérateur, une tondeuse à gazon à moteur et un livre sur l'art du jardinier-paysagiste. Et puis il s'était attelé à la tâche méritoire de donner à ses gosses tout ce que lui-même n'avait jamais eu.

Il avait de mauvaises habitudes et des dadas, comme tout le monde, et (comme tout le monde) les siens étaient un peu différents de ceux de tout autre. Ce qui ennuyait le plus sa femme, tant qu'elle ne s'y

fut pas habituée, c'était sa manie, ou son dada, des nouvelles. MacLyle lisait un journal du matin dans le train de 8 h 14 et un journal du soir dans celui de 6 h 10, quant au canard local où sa banlieue annonçait les chiens perdus et les ventes aux enchères, il y consacrait quarante minutes après dîner. Et quand il lisait le journal, ce n'était pas à moitié. Il lisait d'abord la première page, puis la page deux et ainsi de suite, jusqu'au bout. Il n'aimait guère les livres, mais il les respectait d'une façon mystique et, en conséquence, faisait toute une histoire lorsqu'il y manquait des feuillets, ou qu'une page était imprimée à l'envers, ou que des pages étaient interverties. Il écoutait également les bulletins d'information de la radio. Il y avait trois émetteurs urbains qui donnaient des bulletins toutes les heures : l'un à l'heure juste, le second à la demi-heure et le troisième cinq minutes avant l'heure. Généralement, il réussissait à les prendre tous. Pendant ces bulletins de cinq minutes, il vous regardait dans le blanc des yeux pendant que vous lui parliez et vous auriez juré qu'il vous écoutait, mais il n'en était rien.

Ç'avait été pendant cinq ans une épreuve particulièrement pénible pour sa femme. Puis elle avait cessé de tâcher de se faire entendre quand la radio parlait d'inondations, de meurtres, de scandales et de suicides. Cinq ans plus tard, elle reprit l'habitude de parler pendant les émissions, mais entre gens mariés depuis dix ans, ces choses n'ont plus d'importance. De toute façon, ils se parlent en code et on peut repiquer automatiquement les neuf dixièmes de ce qu'ils disent. Il prenait encore les informations de 7 h 30 sur la Chaîne 2 et celles de 7 h 45 sur la Chaîne 4, à la télévision.

Evidemment, après ce début, on pourrait s'imaginer que MacLyle était un être pointilleux avec des manies bien établies et méticuleux avec névrose, mais il en était loin. MacLyle était au fond un garçon raisonnable qui aimait sa femme et ses enfants, se plaisait à son travail et se réjouissait de la vie dans son ensemble. Il avait le rire facile, parlait bien et réglait ses factures. Il avait bien des explications pour justifier sa préoccupation d'informations. Il citait Donne : «... *la mort de n'importe quel homme me diminue, parce que je fais partie de l'humanité...* » ce qui constitue un argument de poids, peu facile à réfuter. Il faisait remarquer qu'il ne manquait jamais le train et que le train le rendait ponctuel, mais aussi que pour la même raison il revoyait les mêmes visages aux mêmes heures, jour après jour, avant, pendant et après qu'il avait voyagé, si bien que son univers immédiat était assez limité et que seule la connaissance constante de ce qui se passait dans le monde entier lui donnait conscience de vivre dans un endroit plus vaste qu'un mince horizon linéaire avec sa maison à un bout, son bureau à l'autre et une voie ferrée entre les deux.

Il est difficile de dire à quel moment exact MacLyle commença à s'effondrer ou même pourquoi, bien qu'évidemment toutes les informations qu'il ingurgitait y aient été pour quelque chose. Il se mit à réagir, très légèrement au début ; c'est-à-dire qu'on pouvait voir qu'il écoutait. Il vous faisait *chut!* et si vous vous efforciez d'achever votre

phrase, il se précipitait pour se coller la tête contre le haut-parleur. Sa femme et ses enfants apprirent à se taire quand les bulletins arrivaient, de cinq minutes avant l'heure jusqu'à cinq après (MacLyle changeant de stations entre temps) et à la demie de chaque heure, ainsi que de 7 h 30 à 8 heures pour la télévision et pendant les quarante minutes qu'il passait à lire le journal local. Cela ne se remarquait pas tant quand il lisait le journal, parce qu'il se contentait de se figer devant la page en catalepsie, en crispant les mains sur les coins du papier jusqu'à le faire trembler, la mâchoire contractée, son souffle passant par ses narines en un sifflement étouffé.

Naturellement, tout cela pesait lourdement sur son épouse Esther qui tentait de son mieux de le raisonner. Au début, il lui répondait, affirmant gentiment qu'un homme doit se tenir au courant, tu sais ; mais très vite, il cessa totalement de répondre, il la traita de cette façon où excellent les banlieusards, comme par exemple lorsqu'un voisin parle de tondeuse à gazon un peu trop tôt un dimanche matin : on ne dit ni oui ni non, on ne grommelle même pas, on ne remue ni la tête ni même les sourcils. Au bout d'un moment, l'interlocuteur s'en va. Et bientôt, on n'entend plus ces demandes intempestives tout comme on paraît ne plus les entendre.

Il faut répéter que MacLyle était, en dehors de sa manie, un être facile à vivre et sympathique. Il aimait les gens, il les invitait, il allait les voir, et il était de ces adultes qui savent vraiment écouter les interminables aventures d'un enfant du cours élémentaire et s'y intéresser. Jamais il n'oubliait des détails comme une fuite lente dans le pneu de secours, l'antigel, les anniversaires. Il montait toujours à temps les doubles fenêtres, mais il ne vexait personne en faisant étalage de ses capacités. La première chose qu'il ne prit pas tout naturellement dans sa vie fut cette obsession des nouvelles, qui commença de façon si menue pour grandir si rapidement.

Aussi au bout de quelques semaines sa femme prit-elle le taureau par les cornes et passa-t-elle tout un après-midi à démolir tous les récepteurs de la maison. Il y avait trois radios et deux téléviseurs, auxquels elle ne comprenait rien, mais elle avait de la tête, aussi se mit-elle vaillamment au travail avec l'ouvre-bouteilles d'un couteau de poche. Elle ôta une lampe dans chaque appareil, une à la fois, pour ne pas les confondre et les emporta dans la cuisine pour en cogner méticuleusement le culot contre le bord de l'évier, en prenant bien soin de ne pas fêler le verre et de ne pas courber les griffes, jusqu'au moment où elle vit les filaments se promener librement à l'intérieur des ampoules. Puis elle les remit en place et revissa les panneaux arrière des récepteurs.

MacLyle rentra et gara sa voiture. Il embrassa sa femme et tourna le bouton de la radio du living-room, puis il alla accrocher son chapeau au portemanteau. A son retour, l'appareil aurait dû être chaud, mais il ne l'était pas. Il tripota un moment les boutons, tapa sur la caisse et la remua, en grognant, puis il vit l'heure. Il se prit d'un rien de frénésie et se précipita dans la cuisine pour brancher le petit poste ivoire,

sur l'étagère. Celui-ci chauffa rapidement, avec entrain, et lui transmit un clair bourdonnement de soixante cycles, mais ce fut tout. MacLyle se mit à se conduire mal : il hurla que les appareils ne marchaient pas, ni l'un ni l'autre, comme si ce n'était pas déjà une évidence ; il bondit à l'étage dans la chambre des enfants, les éveillant brutalement. Il actionna leur radio et obtint de nouveau la note des soixante cycles, avec des parasites microphoniques déchirants lorsqu'il secoua le poste, cette fois, à quatre reprises. Là-dessus, le poste se tut inexorablement.

Esther avait fait ses plans jusqu'à ce point, mais pas au-delà. Ainsi fonctionnait son cerveau. Elle s'était imaginé pouvoir dominer la situation, mais elle s'était trompée. MacLyle redescendit avec une mine d'employé des pompes funèbres et resta silencieux et bouleversé jusqu'à 7 h 30, l'heure des informations à la télévision. L'écran du récepteur du living-room se refusa à s'éclairer, aussi remonta-t-il dans la chambre des enfants, les réveillant juste au moment où ils se rendormaient. Cette fois, le petit se mit à pleurer. MacLyle s'en fichait. Quand il vit qu'il n'y avait pas d'image sur ce poste non plus, il faillit se mettre à pleurer lui aussi, mais alors il entendit le son s'amplifier. Il y a un nombre effarant de lampes dans un poste de télévision et Esther ne distinguait pas entre le réseau de vision et celui d'audition. MacLyle s'assit devant l'écran vide et écouta les nouvelles. « *En Inde, à la frontière récemment troublée par les émeutes, tout semble être rentré dans l'ordre,* » déclara le poste de télévision. Des bruits de foule, la « Marche Turque » de Mozart en bruit de fond. « *Et ensuite...* » Musique de transition. Bruits de foule, un cri. Voix du speaker : « *Six heures plus tard, ainsi se présentaient les choses.* » Un silence de mort qui dura si longtemps que MacLyle frappa le poste de la paume. Puis, lentement, « Dans le jardin d'un monastère », de Ketelbey. « *Dans un ordre d'idées plus réconfortant, voici les six finalistes du concours pour le titre de miss Continuum.* » Musique de fond, « Blue Room », interminablement, coupée une seule fois par la voix du speaker, avec un rire enfantin : « *... et c'était sincère !* » MacLyle se cogna les tempes. Le petit continuait à sangloter. Esther, plantée au bas de l'escalier, se tordait les mains. Cela dura une demi-heure. Tout ce que MacLyle trouva à dire en redescendant, ce fut qu'il voulait le journal, il s'agissait du canard local. Alors Esther affronta le grand inconnu et lui dit franchement qu'elle n'avait pas commandé le journal et qu'elle ne le ferait plus jamais, ce qui la conduisit tout naturellement à avouer pleinement et consciencieusement toutes ses activités de l'après-midi.

Seule une femme mariée depuis quatorze ans connaît suffisamment bien un homme pour le traiter aussi maladroitement. Elle se rendait compte qu'elle avait tort, mais le fait qu'elle était dans la logique dominait tout le reste. Il n'aurait pas été logique de continuer à faire montre de patience, par conséquent sa patience était à bout. Ce qui t'offense, débarrasse-t'en, oui, même si c'est ton œil ou ta main droite. Elle comprit trop tard que les informations faisaient tellement partie intégrante de son mari qu'en les rejetant, elle l'avait lui-même repoussé.

Et il sortit, tandis que, livide, elle écoutait le grondement de la porte du garage, le claquement sec de la portière de la voiture qui disait clairement « fin », comme au bas d'un scénario. Puis il y eut le gémissement du démarreur et la plainte du moteur. Elle dit qu'elle était satisfaite et retourna dans la cuisine où elle fit tomber de l'étagère le petit poste ivoire, avant de monter dans sa chambre tout éplorée.

Et pourtant, parce que la vie présente rarement des cassures nettes, elle le revit une fois encore. A trois heures moins sept du matin, elle perçut une faible musique quelque part ; sans savoir pourquoi, elle s'en effraya et fit le tour de la maison sur la pointe des pieds pour en chercher la source. Ce n'était pas dans la maison. Elle passa donc le trench-coat de MacLyle et descendit pour aller au garage. Là, dehors, dans l'allée, la voiture était arrêtée, comme elle l'avait été toute la nuit, et MacLyle sommeillait, penché sur le volant. La musique provenait du poste de la voiture. Elle se serra dans le manteau, ouvrit la portière de l'auto et appela son mari. A ce moment précis, la radio annonça : « *... et voici les nouvelles.* » MacLyle se redressa d'un coup et fit un *chut!* furibond. Elle recula, un instant suspendue entre la reddition sans conditions et la défaite totale. Puis il referma la portière et se pencha en avant, la main sur le bouton de volume. Elle rentra dans la maison.

Après les nouvelles, quand il se fut remis des coups de poignard d'un délinquant juvénile, des atroces agonies d'un déraillement, des frayeurs d'une catastrophe aérienne évitée de justesse, de la fascination d'un chef de cabinet, membre à vie du Club de Ceux qui n'ont Confiance en Personne, qui avait dit exactement qu'il y a un peu de bon dans le pire d'entre nous et un peu de mauvais dans le meilleur, toutes choses qu'il sentait profondément, il mit la voiture en marche (en la laissant rouler le long de la pente, car les accus étaient presque à plat) et se rendit en ville le plus lentement possible.

Dans un garage ouvert toute la nuit, il attendit pendant qu'on graissait et lavait la voiture, après quoi, le restaurant automatique étant ouvert, il y passa trois heures à boire du café, les mâchoires serrées à s'en faire mal aux molaires, émettant de temps à autre de faibles bruits du fond de la gorge. A 9 heures, il se secoua. Il passa toute la journée en compagnie de son avocat effaré, à examiner tous ses biens, vendant, replaçant, investissant, jusqu'au moment où il vit qu'en conservant une modeste somme d'argent liquide, sa femme aurait un revenu convenable. jusqu'à l'entrée des enfants à l'Université, époque à laquelle la maison serait vendue, les locataires de l'ancienne éconduits, et où Esther pourrait s'installer dans la petite maison, grâce au produit de la vente de la grande ajouté au capital de base. L'avocat aurait pu concevoir des craintes pour son client si ce dernier ne s'était montré jovial et loquace, se conduisant en homme heureux... forme rare de la folie mais forme acceptable. C'était beaucoup de travail, mais ils le firent en une journée, après quoi MacLyle serra la main de l'avocat, le remercia d'abondance et alla s'inscrire dans un hôtel.

En s'éveillant le lendemain, il sauta en bas du lit, se sentant de

quelques années plus jeune, ouvrit la porte, ramassa le journal du matin et jeta un coup d'œil sur les titres.

Il ne parvint pas à les lire.

Il poussa un grognement de surprise. Il referma la porte et s'assit sur le lit, le journal sur les genoux. Ses mains s'agitaient, lissant et repassant le journal, si bien qu'il en eut les paumes noircies et que l'impression perdit sa netteté. Les symboles hurlants s'alignaient sur la page comme un défilé d'inconnus en uniforme de loge hermétique, d'origine mystérieuse, pour une destination ignorée, sans qu'on sache pourquoi ils paradaient. Il suivit les lettres au bout du petit doigt, il mesura la longueur d'un mot, entre le pouce et l'index, qu'il porta devant ses yeux étonnés. Soudain il se leva pour s'approcher de la table sous le verre de laquelle étaient pris des avis et des notices, comme une collection de papillons dans une vitrine... le menu du petit déjeuner, un service de blanchissage, une note sur l'heure à signifier pour le congé. Il se les rappelait tous et avait une idée de leur sens, mais il ne pouvait pas les lire. Il y avait dans le miroir du papier à lettres avec une photo de l'hôtel — et une inscription qui aurait pu être aussi bien de l'hébreu, pour lui. Des formules de télégrammes, un horaire d'autobus, un buvard, le tout couvert, à ses yeux, de hiéroglyphes et de caractères runiques. Un annuaire du téléphone bourré de noms d'inconnus en une langue étrangère.

Il se força à réciter l'alphabet. « A », dit-il clairement, puis « Hein? » parce que cela ne lui paraissait pas normal et qu'il ne savait pas ce qui était normal. Il hocha rapidement la tête avec un sourire idiot, mais il avait quand même peur. Il était content ou soulagé... plutôt heureux dans l'ensemble, mais il avait encore un peu peur.

Il téléphona au bureau de lui préparer sa note, s'habilla et descendit. Il remit au portier son récépissé de voiture et attendit qu'on lui amène l'auto. Il y monta, tourna le bouton de la radio et se mit en route à l'ouest.

Il conduisit pendant plusieurs jours, dans un état de peur perpétuelle, froide et (malgré cela) heureuse — une peur de montagnes russes, une frayeur de film d'horreur — se rappelant la signification des signaux d'arrêt sans cependant parvenir à lire le mot STOP, faisant attention d'après la forme d'un panneau de signalisation de carrefour. Les restaurants ressemblaient à des restaurants, les stations-service à des stations-service ; du moment qu'un billet de cinq dollars porte l'effigie de Washington, inutile d'en lire le chiffre. MacLyle se débrouillait très bien. Il conduisit jusqu'à ce qu'il se trouvât dans un de ces Etats taillés en carré, avec des tas de montagnes, et se mit alors à tourner en rond jusqu'à ce qu'il eût reconnu l'endroit où, des années avant de se marier, il avait passé des vacances à la chasse. Evitant la cabane où il avait logé, il prit les petites routes et, finalement, parvint à la hutte déserte où il avait passé une nuit. Elle était toujours debout, seulement un peu pourrie aux angles. Il y fit des allées et venues pendant un bon moment, se rappelant tous les détails parce qu'il ne pouvait pas en dresser la

liste, puis il remonta en voiture jusqu'à la ville la plus proche — pas trop proche, et très peu ville. Au magasin général, il acheta des petits panneaux de bois, de la farine, des clous, de la peinture... toutes sortes de peintures, en petites boîtes aussi bien qu'en bidons... et des conserves et des outils. Il commanda un petit moulin à vent démontable et un générateur, quarante kilos de glaise à modeler, deux casseroles à pain, une bassine et un hamac provenant des excédents de guerre. Il paya comptant et promit de repasser dans deux semaines prendre ce que le magasin n'avait pas en rayon, puis il télégraphia (parce que cela pouvait se faire téléphoniquement) à son avocat pour lui demander de lui verser les quatre-vingts dollars mensuels qu'il s'était fixé comme somme maximum à prélever de son avoir. Avant de partir, il contempla avec une admiration craintive un énorme assemblage de plomberie musicale appelé ophicléide, qui se dressait dans un coin, poussiéreux et majestueux. (Alors qu'il serait plus aisé pour le lecteur d'en faire un cornet à piston ou un saxophone — ce qui serait tout aussi pratique pour notre récit — nous en finissons ici même avec les mensonges. Le véritable nom de MacLyle est dissimulé, sa ville d'origine sous le manteau, ses occupations travesties, et pourtant, bon sang, c'était réellement un ophicléide en cuivre, démodé, datant de 1824, avec douze touches et mesurant un mètre vingt-cinq de haut). Le boutiquier lui expliqua que c'était son grand-père qui l'avait apporté d'Europe et que personne n'en avait joué depuis deux générations, sauf un joueur de tuba ambulant qui en était devenu vert pâle dès les trois premières notes et l'avait reposé par terre avec autant de délicatesse que s'il se fût agi d'une mine extra-sensible. MacLyle lui demanda quel son cela produisait, et l'homme lui répondit que c'était affreux. Deux semaines plus tard, MacLyle était de retour pour prendre le reste de ses affaires — hochant la tête, souriant, ne disant pas un mot. Il ne pouvait toujours pas lire, et maintenant il ne pouvait plus parler. Bien plus, il avait perdu la faculté de comprendre la parole. Il régla ses achats avec un billet de cent dollars et une expression pensive, puis avec un second billet de cent, et le boutiquier, pensant qu'il était devenu sourd et muet, le vola honteusement, mais en même temps se sentit tellement désolé pour lui qu'il lui fit cadeau de l'ophicléide. MacLyle chargea sa bagnole, l'air joyeux, et s'en alla. Et voilà la première partie de l'histoire des ennuis de MacLyle.

*
* *

Esther, la femme de MacLyle, se trouvait dans une situation curieuse. Amis et voisins lui posaient d'un air détaché des questions auxquelles elle était incapable de répondre, et la seule personne qui eût des renseignements — l'avocat de MacLyle — était lié par le secret professionnel et ne pouvait rien lui dire du tout. Au sens propre et juridique du mot, il n'y avait pas abandon, puisque les enfants et elle-même avaient le nécessaire. MacLyle lui manquait, mais d'une façon très spéciale ; le bon vieux MacLyle sur qui on pouvait compter lui manquait, mais

il l'avait en fait quittée bien longtemps avant cette nuit de perplexité où il l'avait fuie dans sa voiture. Elle désirait de nouveau la présence du vieux MacLyle, non pas celle de cet inconnu déséquilibré avec ses préoccupations tristes et névrosées de bulletins d'information. Parmi les nombreuses facettes déplaisantes de la personnalité de cet étranger, l'une brillait avec plus d'éclat, c'était le fait qu'il était homme à s'en aller comme il l'avait fait et à rester absent aussi longtemps. Donc, il demeurerait cette personne indésirable tant qu'il resterait absent, et le faire rechercher, en admettant qu'il rentre contre son gré, n'aurait d'autre résultat que de lui ramener un être qui ne serait pas celui qui lui manquait.

Pourtant elle était mécontente d'elle-même, bien qu'elle fût l'offensée et que ses blessures fussent moins pénibles que celles torturantes de la conscience. Elle s'était toujours flattée d'être bonne épouse, elle avait dans le passé souvent agi contre sa raison et ses désirs, uniquement parce que cela s'accordait avec sa conception de la bonne épouse. Aussi, tandis que le temps passait, elle gravitait du « que vais-je faire? » au « que devrait faire une bonne épouse? », et après mûre et profonde réflexion, elle alla trouver un psychiatre.

C'était un homme relativement intelligent, c'est-à-dire qu'il mettait le doigt sur l'évidence un peu plus vite que la plupart des gens. Par exemple, quatre minutes de conversation lui suffirent pour comprendre qu'Esther, femme de MacLyle, n'était pas venue le trouver pour son propre compte, ainsi qu'à le décider à l'écouter jusqu'au bout avant de se résoudre à la soigner. Quand elle eut bien achevé et qu'il lui eût arraché suffisamment de détails corroborants pour se faire une image exacte, il observa un silence prolongé et réfléchit. Il compara les grandes lignes du cas MacLyle avec ses connaissances et ses expériences, reconnut la difficulté, la valeur clinique du cas, la valeur probable du pendentif de diamant que portait sa visiteuse. Il joignit le bout des doigts, inclina sa belle et jeune tête, regarda à travers ses cils Esther, femme de MacLyle, et releva le défi. A la perspective de récupérer son mari en bon état physique et mental, elle le remercia tranquillement et sortit de son bureau dans un état émotif mitigé. Le psychiatre relativement intelligent inspira profondément l'air et prit ses dispositions avec un autre réducteur de crânes qui s'occuperait de ses autres patients — deux en tout — pendant son absence, car il comptait s'absenter un certain temps.

Il retrouva la piste de MacLyle avec une facilité étonnante. Il n'approcha pas l'avocat. Le point essentiel du *modus operandi* de tous ceux qui recherchent les personnes disparues, c'est cette donnée pratique de psychologie qui veut qu'un homme puisse changer de nom et d'adresse, mais qu'il ne puisse que rarement changer sa façon de vivre, notamment sa façon de s'amuser. Le fana du ski ne se sauve pas en Floride. Le philatéliste ne se met pas à collectionner les papillons. Donc lorsque notre psychiatre retrouva parmi les papiers de MacLyle de vieux instantanés et des brochures remontant à ses années d'études et montrant les Rocheuses

abruptes, des ours se nourrissant au bord des routes, et surtout les souvenirs pris d'année en année d'un endroit spécial où il n'avait jamais conduit sa femme et où il n'avait pas mis les pieds depuis son mariage, cela valait une tentative, qui prit la forme d'une demande de renseignements adressée à la police du lieu sur un homme de tel et tel signalement conduisant telle voiture avec des plaques d'un autre Etat, plus une prière de ne pas le détenir ni le prévenir, mais seulement de l'avertir, lui, le psychiatre relativement intelligent. Il lança également des lignes supplémentaires, mais ce fut la première qui amorça le poisson. Il ne se passa que quelques semaines avant qu'une voiture de police vienne à passer devant le magasin général favori de MacLyle : après cela, il ne fallut que quelques minutes pour transmettre au psychiatre les renseignements demandés. Il n'en dit rien à Esther, femme de MacLyle, sauf pour lui dire au revoir pour un certain temps, et lui remettre sa note d'honoraires payables immédiatement, puis il partit, emportant plus d'un tour dans son sac.

Il loua une voiture à l'aéroport le plus proche de la retraite de MacLyle et grimpa longtemps par une route assoiffante avant d'arriver au magasin général. Il interviewa le propriétaire, apprenant ainsi dix-huit cents raisons pour lesquelles les affaires n'étaient pas bonnes, des détails sur la chaleur, sur la quantité de pluie qui n'était pas tombée, sur ce qu'il en fallait, sur la tragédie que c'est de se voir accuser de vendre trop cher, alors que n'importe qui doué de ce que Dieu donne de cervelle à une oie eût dû se rendre compte que cela coûte gros en transports d'amener les marchandises jusque-là, surtout étant donné les faibles quantités nécessaires en raison du marasme des affaires et tout et tout ; entre deux et parmi tout cela, il apprit également huit ou dix choses au sujet de MacLyle... le lieu exact de sa hutte, le fait qu'il paraissait être devenu sourd-muet en même temps qu'il était incapable de lire, et qu'il devait être fou parce que qui d'autre qu'un fou aurait pu désirer quatre-vingt-quatre boîtes de peintures différentes, d'un quart de litre chacune, ou d'ailleurs s'en aller vivre là-bas quand il n'y était pas forcé?

Le psychiatre réussit finalement à se libérer et reprit sa route, et le pays continua de monter, devint plus poussiéreux et perdu avec chaque kilomètre, si bien qu'il finit par prier qu'il n'arrivât rien à sa voiture et, pas de doute, dix minutes après, il arrivait quelque chose. Toute voiture qui faisait un bruit comparable à celui qu'il entendait avait incontestablement une bielle coulée, aussi se rangea-t-il au bord de la route pour se tourmenter tout à son aise. Il coupa le contact et le bruit continua ; il commença à comprendre que cela ne provenait pas de son auto, mais de quelque part sur la hauteur. Il y avait encore deux kilomètres de route montante et il roula dans une stupéfaction croissante, car le bruit allait s'amplifiant et devenait de plus en plus impossible. C'était comme de la musique, mais cela ne ressemblait à aucune musique connue sur notre planète ou sur les autres. C'était une voix en solo, une basse, très musclée. Les notes aiguës qui montaient de deux octaves apparemment, étaient sauvages et peu musicales, les notes moyennes étaient

rudes mais les basses étaient comme la voix même des montagnes, altières comme le ciel, brûlantes, et plus naturelles que quoi que ce soit ne devrait l'être, aussi élémentaires que les crocs d'un ours. Cependant, toutes les notes étaient parfaites — les intervalles étaient parfaits — ce bruit terrifiant était accordé comme un orgue électrique. Le psychiatre avait l'oreille juste — bien qu'il se demandât combien de temps encore ses tympans résisteraient — et il s'avisa de tous ces détails à propos des sons, aussi bien que du fait qu'il s'agissait là d'une interprétation d'une des études de doigté les plus élémentaires de Czerny, dans le Livre Un, cette petite horreur bourdonnante qui va ainsi : do mi fa sol la sol fa mi, ré fa sol la si la sol fa, mi sol la, etc., grimpant en escargot la gamme, puis la redescendant main sur main.

Il vit le bleu du ciel pratiquement sous ses roues et braqua brusquement le volant, pour se retrouver dans la cour herbeuse d'une hutte de prospecteur remise en état, mais il ne la remarqua pas immédiatement, car il vit, assis devant, ce qu'il se décrivit à lui-même, malgré l'étonnement qui l'arrachait à son détachement professionnel, comme l'homme à l'air le plus fou qu'il eût jamais vu.

Celui-ci était assis sous un sapin desséché et tordu par le vent. Il était nu des pieds aux aisselles. Il portait la moitié supérieure d'un maillot de corps et un chapeau qui affectait la forme conique des tentes de boy-scouts, quand le boy-scout a oublié le piquet central. Et il jouait, ou tout au moins il s'exerçait à jouer, de l'ophicléide, et il y avait sur ses épaules une couche d'aiguilles de pin, dont une petite averse s'abattait sur lui chaque fois qu'il attaquait le si bémol d'en bas. Seule une souris coincée dans un tuba pendant une répétition d'orchestre peut savoir à quoi équivaut de se tenir aussi près d'un ophicléide en plein fonctionnement.

C'était bien MacLyle, d'apparence bien nourri et bien rempli. Quand il vit la voiture, il continua de jouer, mais, ayant intercepté le regard du psychiatre, il lui fit un clin d'œil, sourit du coin réduit de sa bouche que n'obturait pas la vaste embouchure et agita trois doigts de la main droite, seul geste qu'il pût se permettre sans interrompre sa performance. Et il ne s'arrêta d'ailleurs pas avant d'avoir monté toute l'octave en cours et l'avoir redescendue de l'autre côté. Puis il reposa soigneusement l'ophicléide en l'appuyant contre le sapin et se leva. Le psychiatre avait noté, tandis que les dernières et effarantes notes roulaient au flanc de la montagne, l'isolement total dans lequel il se trouvait avec ce patient insolite, la santé et la vigueur évidentes de l'homme, la présence du précipice dans lequel il avait failli rouler avec sa voiture un instant plus tôt. Il avait remonté sa fenêtre et bouclé sa portière, et leur était reconnaissant de leur protection. Mais la bonne humeur chaleureuse et l'accueil sincère qui rayonnaient sur le visage de MacLyle chassèrent ses craintes et même sa prudence et, presque avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, le psychiatre avait ouvert sa porte et descendait de voiture en pensant : « Aux anges est un terme désuet, Seigneur, mais c'est bien ce qu'il est : un homme aux anges. » Il l'appela par son

nom, mais ou MacLyle ne l'entendit pas ou cela ne l'intéressait pas ; il tendit simplement la main, chaleureusement, et le psychiatre la prit. Il sentit les cals rugueux de la paume de MacLyle et sa force contrôlée, comparable à celle d'un éléphant qui élève un enfant sur sa trompe ; il sourit à cette idée, parce qu'en définitive MacLyle n'était pas un homme de taille extraordinaire, c'était seulement une impression. Et, dès qu'il eut souri, il ne put plus s'en empêcher.

Il se donna à MacLyle comme un écrivain désireux d'absorber le charme de ce pays magnifique qui avait suivi la route partout où elle voulait bien le mener : voilà comment il se trouvait là, mais, avant d'avoir atteint la moitié de son discours, il remarqua les yeux de MacLyle qui le regardaient attentivement d'une façon indescriptible, mais qui ne prêtaient pas attention à ce qu'il disait ; c'était exactement comme s'il se fût tenu là pour chantonner un air. MacLyle paraissait prêt à écouter le son sans l'interrompre, et même à s'en réjouir, mais cette joie serait tout ce qu'il en tirerait. Le psychiatre alla quand même jusqu'au bout et MacLyle attendit un moment comme pour s'assurer que c'était bien fini, et quand rien ne vint, il eut de nouveau son sourire lumineux et inclina la tête vers sa cabane. MacLyle passa devant, suivi de son visiteur qui disait des platitudes sur la beauté de l'endroit. Quand ils entrèrent, il aboya soudain, dans le dos de MacLyle qui ne lui répondait pas : « Vous ne m'entendez donc pas? » et MacLyle, sans se retourner, se contenta de lui faire signe d'avancer.

Ils pénétrèrent dans un tel désordre et une telle débauche de couleurs que le psychiatre s'immobilisa, les yeux clignotants. Un mur avait été entièrement supprimé et remplacé par une paroi de verre ; cela donnait sur le précipice et la petite bâtisse semblait flotter sur une brume légère. Tous les murs étaient tendus de couvre-lits blancs en chenillé et il paraissait y avoir plus de lumière encore à l'intérieur qu'à l'extérieur. En face de la vaste fenêtre était placé un chevalet gigantesque fait de branches écorcées, liées à l'aide de fil de fer, sur lequel reposait une immense toile, abstraite en majeure partie, peinte dans les tons les plus purs et les plus impitoyables. Une partie représentait sans aucun doute la pièce, ou tout au moins son apparence de désordre coloré, avec l'infini en face. L'ophicléide figurait dans le tableau, représenté avec une exactitude pénible, il ressemblait à la soupape de quelque machine infernale géante, avec, au premier plan, des fleurs ; mais la silhouette centrale lui parut repoussante... bien plus, elle repoussait tout ce qui l'entourait. Elle ne ressemblait exactement à rien de connu et, dans son trouble, il en fut heureux.

Tout autour du chevalet, entassées sur le plancher, il y avait d'autres peintures, des ébauches, des tracés à la règle, des plans qui se recouvraient partiellement, mais le tout en teintes pures et aveuglantes. Il comprit à quoi servaient les douzaines de petits pots de peinture qui avaient tant intrigué le boutiquier.

En des endroits variés, il y avait des modelages en glaise, la plupart sur des socles coupés dans des troncs d'arbre. Certains socles étaient

écorcés, d'autres peints, dans d'autres les irrégularités de l'écorce et les fissures trouvaient un prolongement dans la glaise et, dans d'autres cas, la glaise avait obturé les fissures et coulé jusque sur le plancher. La glaise était naturelle par endroits, peinte en d'autres. Il y avait des études de formes libres et des lutins, une femme marsupiale, une guitare avec des jambes, ainsi que certains des symboles — mais en assez petit nombre — qui préoccupent les psychiatres même relativement intelligents. Nulle part il n'y avait de mobilier proprement dit. Il y avait des étagères à tous les niveaux, de longueurs diverses, supportant des boîtes à clous, des coupons d'étoffe, des boîtes de conserves, des outils et des ustensiles de cuisine. Et il y avait une espèce de table, mais c'était surtout un établi, avec un étau à un bout et, à l'autre, un très ingénieux tour de potier mû au pied, de fabrication grossière.

Il se demandait où MacLyle dormait, aussi le lui demanda-t-il. Une fois de plus MacLyle réagit comme si les mots n'étaient pas des mots, mais seulement une succession de sons agréables, la tête penchée, attendant pour voir s'il y en aurait davantage. Le psychiatre eut donc recours au langage des signes : il fit un oreiller de ses deux mains, y posa la tête et ferma les yeux. Il les rouvrit à temps pour voir MacLyle qui hochait la tête avec empressement, avant de se rendre près du mur drapé de blanc. Il prit derrière le couvre-lit en chenillé un hamac dont une extrémité était fixée au mur. Il tira l'autre bout jusqu'à la grande fenêtre et l'accrocha à un piton solidement vissé dans un lourd montant entre les vitres. Reposer dans ce hamac, c'était se balancer entre ciel et terre comme la tombe de Mahomet, avec tout ce ciel et tout ce paysage entourant pratiquement le dormeur. Son admiration à cette idée tomba quand il vit que MacLyle lui faisait des signes insistants pour qu'il se hisse dans le hamac. Il recula prudemment, en s'excusant, s'efforçant de faire comprendre qu'il s'interrogeait seulement, qu'il souhaitait savoir : non, *non ;* il n'était pas fatigué, bon sang. Mais MacLyle devint tellement insistant qu'il leva de terre le psychiatre comme un enfant récalcitrant au moment de se coucher et l'emporta jusqu'au hamac. Toute envie de se débattre et de se quereller fut coupée par la nature même des hamacs qui ne tolèrent pas les fardeaux remuants, ainsi que par la proximité de l'immense fenêtre qui, il s'en aperçut seulement à ce moment, penchait vers l'extérieur, pour permettre à l'occupant du hamac de plonger dans le gouffre directement, à une profondeur d'au moins cent soixante mètres. Bon, bon, conclut-il, puisque vous y tenez, j'ai sommeil.

Il passa donc dans le hamac les deux heures qui suivirent, à observer MacLyle qui allait et venait, tout en pensant de façon plus ou moins professionnelle.

Il ne parle pas, ou il ne peut pas (ce fut son diagnostic) : aphasie motrice. Il ne comprend pas la parole, ou ne le peut pas : aphasie sensorielle. Il ne veut ou ne peut ni lire ni écrire : alexie. Et quoi encore?

Il regarda toutes ces manifestations artistiques — si c'était bien de l'art, et ce qui l'était, l'était par accident — ainsi que les mécaniques : le

moulin à vent à l'extérieur, le contre-poids qui fermait la porte. Il suivit des yeux une corde à linge qui pendait négligemment le long du pilier central incliné auquel était attaché le hamac, ainsi que la poulie et l'appareil auquel elle était fixée, puis son prolongement en travers du plafond jusqu'au mur du fond, et il comprit finalement qu'en la tirant·on ouvrait deux longues et étroites trappes horizontales destinées à une ventilation complète. Derrière le chenillé, une petite porte menait à ce qu'il imagina (sans se tromper) être des cabinets primitifs, construits en surplomb sur le précipice, la solution la plus parfaite, en l'absence de toute canalisation, qu'il eût jamais vue pour ce genre de commodités.

Il regardait bricoler MacLyle. C'était le mot qui convenait. MacLyle soulevait, déplaçait et reposait les objets, se reculait pour juger de l'effet, revenait poser une main complaisante sur l'objet déplacé. L'effet net n'avait rien de tangible... pourtant on ne pouvait nier qu'il y eût effet, en raison de la satisfaction intense qui rayonnait de l'homme. Il restait plusieurs minutes immobile, la tête penchée, avec un petit sourire, à regarder son tour de potier inachevé, puis il débordait d'activité, sciant, rabotant, perçant. Il ajoutait l'objet ainsi façonné aux manivelles et aux bielles déjà installées, le caressait comme il eût fait pour un enfant docile, et s'éloignait, abandonnant le reste de la besogne pour une autre fois. A l'aide d'une râpe à bois, il supprima soigneusement le nez d'une de ses figurines de glaise séchée et lui en refit méticuleusement un autre. Il manifestait toujours cette même absorption dans sa propre production et dans ses procédés et avait toujours cet air de trouver une récompense totale en toutes choses. Et il avait le temps, semblait-il, temps pour tout, et il en serait toujours ainsi.

Voici un homme, songeait le psychiatre relativement intelligent, à la retraite, mais une retraite que ma science n'a jamais encore décrite. A remarquer qu'il a réagi envers le primitif en subvenant lui-même à ses besoins, de ses propres mains, de sa propre ingéniosité, et pourtant ses besoins en soi n'ont rien de primitif. Il travaille sans cesse à acquérir les conforts auxquels son passé l'a habitué — éclairage électrique, ventilation, rejet des détritus sans embarras. Il fait preuve d'une humilité profonde par le peu qu'il se paie lui-même pour son labeur. Il se fait un tour de potier apparemment pour fabriquer lui-même ses ustensiles de cuisine, et comme le bois coûte peu et la glaise rien, ses pots ne peuvent lui coûter moins qu'une casserole en aluminum faite à la machine que s'il évalue à très peu de chose ses efforts personnels.

Son habileté est moindre que son énergie (réfléchissait le psychiatre). Sa menuiserie, de même que sa peinture et sa sculpture, montre beaucoup d'intelligence, mais peu de talent acquis ; il est capable de construire, mais non de rendre beau ; de dessiner, mais pas de faire un plan, et d'atteindre au plaisir de l'art uniquement en ne supprimant pas le choc de hasard, l'entaille accidentelle ; si bien que la part de création réelle dans son œuvre est, comme tout effet de hasard, rare et imprévisible. Par conséquent sa récompense se trouve dans le domaine de la satisfaction... une généralisation aussi vaste que quiconque puisse faire.

Quelle satisfaction? Pas dans la possession même, car cet homme aurait pu acheter mieux, à moins de frais. Pas dans l'excellence en soi, car il est évident qu'il se satisfait de quelque chose d'inférieur à la perfection. Libération de la routine, peut-être... libération de la contrainte du travail? Peu probable, car malgré la complexité de cette hutte encombrée, elle a son ordre et son système. La présence d'un réveille-matin en disait long sur ce chapitre. Il ne se laissait pas dominer par la régularité... il l'utilisait. Et sa satisfaction? Eh bien, elle devait résider en ce cercle fermé, lui-même pour lui-même, ainsi que dans le fait même de ne pas communiquer avec autrui !

Retraite... retraite. Retraite dans la sauvagerie, mais dans ce cas, on ne s'installe pas un système de ventilation, on n'ajuste pas une chasse d'eau par gravité sur cent soixante mètres pour ses cabinets ! Retraite dans l'infantilisme? Alors, on ne conçoit et on ne construit pas un tour de potier. Retraite loin du monde? Mais on n'accueille pas un inconnu comme...

Une minute.

Peut-être qu'un inconnu qui a quelque chose à communiquer, ou un moyen quelconque de communication, ne serait pas tellement le bienvenu. Une pensée inquiétante, celle-là. Risquer de faire quelque chose qui ne plairait pas à MacLyle serait peut-être un peu plus altruiste que la situation ne l'exigeait.

MacLyle se mit à cuisiner.

Tout en l'examinant, le psychiatre réfléchit soudain que cet individu replié sur lui-même et qui ne parlait pas était un être heureux, au sein de son propre moule ; en outre, il avait fait face à toutes ses obligations et responsabilités et n'embêtait personne.

C'était intolérable.

C'était intolérable parce que c'était une violation de la directive essentielle de la psychiatrie.. en tout cas de l'école de psychiatrie qu'il professait, et il n'allait pas s'embarrasser d'autres théories moins éprouvées... *La fonction de la psychiatrie consiste à ajuster l'aberrant à la vie en société, et à restaurer ou augmenter son utilité sociale.* Se laisser aller à considérer le comportement de cet homme comme normal, ce serait attenter à la science même ; car cette psychiatrie trouve ses moyens d'action les plus féconds dans la méthode scientifique, et il ne sert à rien de débattre si c'est ou non une science. Pour le praticien, ce l'est, et voilà ; il le faut. Du point de vue pratique, ce qui a été jugé vrai, même sous le seul aspect statistique, doit être la Vérité, et tout le reste, même le Possible, n'a pas sa place dans le sac à outils. Aucune Vérité connue ne permettait à une entité sociale de s'isoler ainsi, et, quand à lui, ce psychiatre relativement intelligent n'allait pas accorder à cette... à ce *suicide* sa bénédiction.

Il lui fallait donc trouver le moyen de communiquer avec MacLyle, et quand il l'aurait découvert, il faudrait lui faire comprendre l'erreur de sa conduite. Sans se faire jeter dans le précipice.

Il se rendit compte que MacLyle le regardait en souriant. Il sourit à

son tour, inconsciemment, et obéit au geste d'appel de MacLyle. Il se laissa glisser du hamac et s'approcha de l'établi, où un ragoût fumant était servi dans de la vaisselle de faïence. Les bols, au milieu des assiettes, étaient entourés de rondelles de tomates soigneusement coupées. Il les goûta. Elles avaient évidemment mûri sur pied et avaient été recouvertes d'une pâte verte qu'il reconnut en faisant très attention à l'arrière-goût, pour du basilic frais haché avec de l'ail et saupoudré de sel. L'effet avait quelque chose de symphonique.

Il fit comme MacLyle quand ce dernier prit son bol : ils sortirent et s'accroupirent sous le vieux sapin pour manger. L'occasion était calme et plaisante et le psychiatre eut ainsi la possibilité de mesurer son homme et de préparer sa campagne. Il savait à présent s'y prendre, il ne lui fallait que le moment propice, qui se présenta quand MacLyle se leva, s'étira, sourit et rentra. Le psychiatre le suivit jusqu'à la porte, il le vit se hisser dans le hamac et sombrer instantanément dans le sommeil.

Le psychiatre alla prendre dans sa voiture son sac à malices. Il était donc tard dans l'après-midi quand MacLyle ressortit en s'étirant et en bâillant. Il trouva son visiteur sous le sapin, en train de soupeser l'ophicléide et d'en tripoter les touches d'un air intrigué et curieux. MacLyle s'approcha de lui et prit l'instrument avec un sourire aimable qui disait : je vais vous faire voir ; il mit le monstrueux appareil en position, promena la langue dans l'embouchure large comme une tasse. Il avait à peine eu le temps de pincer les lèvres en réaction au goût étrange qu'il trouvait là que ses yeux roulèrent dans ses orbites et qu'il s'effondra comme un parachute tombé au sol. Le psychiatre n'eut que le temps de saisir l'ophicléide pour empêcher que MacLyle perde ses dents du devant.

Il reposa soigneusement l'instrument contre l'arbre et étendit les membres de MacLyle. Il se concentra un instant sur son pouls et lui tourna la tête de côté pour que la salive ne lui coule pas dans la gorge, puis il retourna à son sac. Il revint et s'agenouilla, et MacLyle ne frémit même pas sous la piqûre : un mélange habilement dosé des sédatifs non-soporifiques et une dose judicieuse de scopolamine, un hypnotique.

Le psychiatre alla chercher de l'eau et épongea soigneusement les lèvres de l'homme, ne tenant nullement à le voir s'évanouir de nouveau la prochaine fois qu'il avalerait quelque chose. Puis il n'eut qu'à attendre en tirant ses plans.

A l'heure exacte, selon la montre du psychiatre, MacLyle grogna et toussa faiblement. Le psychiatre lui dit immédiatement d'un ton ferme et calme de ne pas bouger. Et de ne pas penser. Il resta hors de portée des yeux de MacLyle et lui expliqua qu'il devait lui faire confiance, car il était là pour l'aider, et de ne pas s'inquiéter s'il se sentait confus ou désorienté. « Vous ne savez pas où vous êtes ni comment vous y êtes venu, » dit-il. Il déclara également à MacLyle qui avait plus de quarante ans, qu'il n'en avait que trente-sept, mais il savait ce qu'il faisait.

MacLyle restait docilement là à réfléchir à ces choses et à attendre des renseignements complémentaires. Il savait qu'il devait faire confiance

à cette voix dont le propriétaire pouvait l'aider ; qu'il avait trente-sept ans ; et comment il s'appelait. Il baignait et marinait dans ces notions. Les drogues le maintenaient conscient, docile, soumis et sans ruse. Le psychiatre exultait en l'observant : oh ! cher azacyclonol, se chantait-il silencieusement, oh ! joli piperidyl, élégant hydrochloride, serpasil subtil... Très assuré, il quitta MacLyle pour entrer dans la hutte, où, après des recherches laborieuses, il découvrit des vêtements convenables ainsi que des chaussettes et des chaussures, qu'il emporta au-dehors pour en vêtir son patient étendu. Il aida MacLyle à traverser la clairière et à monter dans sa voiture, en chantonnant, car il n'est d'homme aussi heureux que l'expert qui excelle dans sa spécialité. MacLyle s'affaissa sur les coussins et lança un coup d'œil étonné à la hutte et à l'éclat insolite qui émanait de l'ophicléide sous les reflets du soleil tardif ; mais le psychiatre lui dit fermement que ces choses n'avaient rien à voir avec lui, rien du tout, et MacLyle eut un sourire de soulagement en se mettant à contempler le paysage. Quand ils passèrent devant le magasin général, MacLyle s'agita mais ne dit rien.

Cépendant, il demanda au psychiatre si la gare d'Ardsmere était déjà ouverte, et le psychiatre faillit ne pouvoir lui répondre tant il avait envie de ronronner comme un chat : la gare d'Ardsmere, deux arrêts avant la banlieue où habitait MacLyle avait brûlé et avait été reconstruite près de six ans plus tôt. Maintenant il avait la certitude que MacLyle vivait dans une époque antérieure à ses troubles... une époque durant laquelle, bien entendu, MacLyle avait eu la faculté de la parole. Tout ceci, le psychiatre le garda pour soi et répondit sérieusement que oui, la gare d'Ardsmere fonctionnait de nouveau. Y avait-il autre chose qui l'intéressât ?

MacLyle réfléchit, mais comme il obtenait réponse immédiate à toutes ses questions, sans détours, il *comprit* qu'il était en sûreté aux mains de cet homme, quel qu'il fût ; il savait (pensait-il) son propre âge et qu'on s'attendait à le voir désorienté ; il avait également reçu l'ordre de ne pas penser... il hocha placidement la tête et se remit à contempler le paysage qui se déroulait au passage. « Attention, chute de rocs, » murmura-t-il en passant devant un panneau de signalisation. Le psychiatre conduisit, tout heureux, descendant la montagne, puis dans la plaine, vers la ville où il avait loué sa voiture. Il la laissa à la gare (« Passage à niveau », murmura MacLyle) et retint un compartiment dans le train, l'avion étant trop public pour ce qu'il voulait faire et trop rapide pour le tarif horaire qu'il prit soudain la décision d'appliquer.

Ils eurent le temps de dîner agréablement et silencieusement avant l'heure du train, à bord duquel ils montèrent enfin.

Le psychiatre éteignit toutes les lumières, sauf une lampe de chevet, et se pencha en avant. Les yeux de MacLyle se dilatèrent immédiatement dans la pénombre, aussi le psychiatre se redressa-t-il pour lui demander comment il se sentait. Il allait bien et le dit. Le psychiatre lui demanda quel âge il avait et il répondit trente-sept ans, mais il paraissait en douter.

Sachant que l'effet de la scopolamine se dissipait mais que les autres sédatifs continueraient d'agir pendant un moment, le psychiatre prit une profonde inspiration et balaya les doutes de son patient. Il lui dit la vérité sur son âge, et le mit au courant de ce qui était arrivé jusqu'à présent. MacLyle eut l'air intrigué pendant quelques minutes, puis ses traits se figèrent en une expression qu'on ne peut qualifier que de « non heureuse ». « Portier », fut tout ce qu'il dit, en regardant le bouton d'appel, puis il annonça qu'il pouvait maintenant lire.

Le psychiatre inclina la tête d'un air avisé et ne dit rien, tout à fait prêt à laisser son patient mariner, du moment qu'il produisait du jus.

MacLyle demanda brusquement à savoir comment il avait perdu l'usage de la parole et de la lecture. Le psychiatre leva un peu les sourcils, eut un de ces sourires qui signifient : « à-vous-de-me-le-dire », puis se leva et suggéra qu'ils dorment tous les deux pour y réfléchir. Il appela le portier qui prépara les lits, puis comme par une arrière-pensée, il dit à l'homme de rapporter les journaux du soir. Rien ne peut mieux orienter un expatrié de la civilisation qu'un journal du soir. L'homme les rapporta. MacLyle n'y fit pas attention. Il enfila seulement le pyjama de rechange du psychiatre, l'air pensif et se mit au lit.

Le psychiatre ne savait pas si MacLyle l'avait réveillé volontairement ou si c'était le ralentissement du train, bref, il s'éveilla à 3 heures pour trouver MacLyle debout près de sa couchette, en train de le regarder fixement. Il remarqua aussi que la lampe de chevet de MacLyle était allumée et que les journaux étaient éparpillés sur le plancher. MacLyle dit d'une voix atone : « Vous êtes une espèce de médecin. »

Le psychiatre l'avoua.

« Eh bien, ceci devrait avoir une signification pour vous. Il y a des années, quand j'étais étudiant, je faisais du ski là-haut. Un accident, un garçon qui m'accompagnait eut la jambe brisée. Fracture multiple. Je le mis le plus confortablement possible et partis chercher du secours. A mon retour, il avait glissé le long de la montagne, en se débattant, je pense. Une crevasse, tout au fond. Deux jours pour le retrouver. Trois jours pour l'en sortir. Gelure. Gangrène. »

Le psychiatre prenait un air intéressé. Lyle reprit :

« La seule chose que je me sois toujours rappelée, c'était qu'il soulevait sans cesse son pansement pour regarder sa jambe. Il savait qu'elle était fichue. Il ne pouvait pas s'empêcher de regarder la gangrène monter et gagner. Il n'aimait pas le faire ; il y était forcé. J'ai essayé de l'empêcher. Il fallait que je l'aide, il se serait fait du mal. Toutes les dix ou quinze minutes, tout le long du parcours jusqu'à la cabane, il regardait sous le pansement. »

Le psychiatre cherchait quelque chose à dire et ne trouvait rien.

« Ce Donne, le John Donne que je citais tout le temps, j'ai toujours cru ce qu'il avait dit. Oui, surtout : « *... la mort de n'importe quel homme me diminue, parce que je fais partie de l'humanité...* » J'y croyais, » répéta MacLyle. « Je croyais bien davantage. Pas seulement la mort. La bêtise aussi me diminue, parce que je suis dans le coup. Les gens qui

bousculent sans cesse les autres me diminuent. Tous ceux qui sont avides de dollars me diminuent. » Il ramassa une feuille de journal et la laissa glisser entre ses doigts ; elle voleta jusque dans le coin du compartiment comme une mite gigantesque. « Je me sentais progressivement diminué jusqu'à en mourir. Et il fallait que j'y assiste comme le gars avec la gangrène, alors voilà pourquoi. » Le train, qui roulait à peine à présent, s'arrêta brusquement. Les yeux de MacLyle se portèrent vers la fenêtre où des enseignes au néon vantaient une bière, et où un signal routier s'encadrait à regret. MacLyle se pencha sur le psychiatre. « Il fallait que je me dégage de l'humanité avant d'être totalement diminué, tout ce que faisait l'humanité arrivait par ma faute. Alors je me suis dégagé et me voici de nouveau engagé. » MacLyle alla vivement jusqu'à la porte. « De cela, je vous remercie. »

Le psychiatre lui demanda ce qu'il allait faire.

« Faire? » fit-il avec entrain. « Eh bien, j'y retourne, et je vais à mon tour diminuer l'humanité. » Il était dans le couloir, la porte déjà refermée, que le psychiatre ne s'était pas encore assis. MacLyle rouvrit la porte et y passa la tête. Il dit d'une voix des plus raisonnables : « Mais je vous en prie, docteur, pensez que je n'exprime là que l'opinion d'un seul homme, » et il disparut.

Il avait tué quatre personnes quand on le reprit.

(Traduit par Bruno Martin.)



ENTRE LECTEURS

Poète, prends ton luth...

(*Emily and the bards sublime*)

par ROBERT F. YOUNG

La plupart des auteurs de science-fiction commencent très tôt leur carrière ; mais Robert F. Young est une exception presque unique. Il ne débuta qu'à l'âge de 33 ans et ne réussit à se faire publier qu'à 37 ans. Depuis, il a rapidement vendu une vingtaine d'histoires à tous les magazines spécialisés. Sa description de lui-même est une excellente leçon pour les débutants. « Je pense », dit-il, « que j'ai dû souffrir de la maladie qui frappe la plupart des écrivains en puissance : J'écrirais si j'avais le temps. *J'ai mis plus longtemps que la majorité des écrivains pour découvrir la vérité essentielle : la seule manière de trouver le temps c'est de le prendre. » Nous espérons qu'il continuera à prendre le temps nécessaire pour écrire beaucoup d'histoires aussi charmantes et aussi habiles que ce conte où une vieille fille prend courageusement la défense de la poésie, dans un futur brillant mais très prosaïque.*



EMILY faisait sa ronde tous les matins de la semaine dès son arrivée au musée. Son titre officiel était Conservateur adjoint, préposée à la Salle des Poètes. Dans son esprit, toutefois, elle était beaucoup plus qu'un simple Conservateur adjoint : elle était une femme privilégiée dont la fonction lui permettait de frayer avec les grands Immortels — *les chantres sublimes,* pour citer l'un d'eux, *dont les pas lointains retentissent par les couloirs du Temps.*

Les poètes étaient rangés par ordre alphabétique plutôt que chronologique. Emily partait des socles dans la partie gauche de la salle — c'est-à-dire les A — et faisait le tour de l'imposant demi-cercle, de façon à pouvoir toujours terminer par Alfred, Lord Tennyson. Lord Alfred était son préféré.

Elle disait toujours bonjour très aimablement à chacun des poètes et chacun répondait à sa manière, mais pour Lord Alfred, elle s'efforçait d'ajouter quelques phrases de sympathie, comme par exemple : « C'est une bien bonne journée pour écrire aujourd'hui, » ou « J'espère que les *Idylles* ne vous donnent pas trop de mal ! »

Elle savait bien, naturellement, qu'Alfred n'allait pas se mettre à écrire et que la plume démodée et la rame de papier d'époque disposées sur la petite écritoire à côté de sa chaise n'était là que pour compléter le tableau. Elle savait également que ses talents d'androïde ne lui per-

mettaient pas de faire plus que de réciter la poésie que son modèle en chair et en os avait écrite des siècles auparavant. Mais ça ne faisait de mal à personne de faire semblant, surtout lorsque sa bande sonore répliquait par exemple ainsi : « *Au printemps, l'aile de la colombe se teinte de l'iris avivé, Au printemps, les pensées d'un jeune homme se tournent gaiement vers l'amour.* »

ou,

« *Reine des roses, reine du jardin des jeunes filles en bouton, Venez, les danses s'achèvent dans les satins brillants et les perles irisées, Reine des roses et des lis...* »

Quand Emily avait débuté dans la Salle des Poètes, elle avait de grands espoirs. De même que les directeurs du musée dans l'esprit desquels avait germé cette idée, elle croyait fermement que la poésie n'était pas morte et que dès que les gens apprendraient qu'il était possible d'entendre les paroles magiques au lieu d'avoir à les lire dans des volumes poussiéreux, et qui plus est, de les entendre de la bouche même du modèle grandeur nature et animé de leur créateur, ni Dieu ni diable ne les empêcheraient de se précipiter au musée. En fait, ni elle ni eux n'avaient vu juste.

Le citoyen moyen du vingt et unième siècle demeurait aussi fermé à Browning ressuscité qu'à Browning imprimé. Quant à l'intelligentzia — ou ce qu'il en restait — ils préféraient qu'on leur serve leur ration poétique à la mode ancienne, et n'avaient pas hésité à déclarer publiquement à plusieurs reprises que le fait de faire dire à des mannequins animés les œuvres immortelles des vieux maîtres était un crime de la technique contre les Arts.

Mais, malgré les années stériles, Emily restait fidèle à son poste et jusqu'à ce que son monde de poésie s'écroule, elle persista à croire qu'un jour quelqu'un prendrait le couloir de droite débouchant du hall aux murs décorés de fresques (au lieu de celui de gauche menant à la Salle des Automobiles, ou celui du milieu qui menait à celle des Appareils électriques), s'approcherait de son bureau et dirait : « Puis-je voir Leigh Hunt? Je me suis toujours demandé pourquoi Jenny l'avait embrassé et je pensais qu'il me le dirait peut-être si je le lui demandais. » Ou bien : « Est-ce que Bill Shakespeare est libre en ce moment? Je voudrais lui parler du danois mélancolique. » Mais les années passaient, et les seules personnes à prendre le couloir de droite, outre elle-même, étaient les employées du musée, le concierge et le gardien de nuit. Ainsi, elle finit par connaître très bien les grands poètes et par sympathiser avec eux dans leur exil. D'ailleurs, elle était dans la même situation.

***

Le jour où le monde poétique s'écroula, Emily fit sa ronde habituelle sans se douter de la catastrophe imminente. Robert Browning lui répondit par son habituel « *Le matin touche à sept heures ; le coteau s'emperle de rosée* », et William Cowper lui dit avec entrain : « *Il y a plus de*

vingt ans que notre ciel s'est obscurci! » Edward Fitzgerald plaça imperturbablement (et d'après Emily, d'une voix plutôt avinée) son invariable « *Avant que ne meure l'ombre du matin trompeur, J'ai cru entendre une voix criant dans la Taverne, Quand le temple est paré et attend, Pourquoi s'attarde encore dehors le fidèle ensommeillé?* » Emily passa rapidement devant son socle. Elle n'avait jamais approuvé la décision des directeurs d'inclure Edward Fitzgerald dans la Salle des Poètes. Elle estimait qu'il n'avait aucun titre véritable à l'immortalité. Il fallait bien admettre qu'il avait truffé ses cinq traductions d'Omar d'une quantité d'imagerie personnelle, mais cela ne faisait pas de lui un véritable poète, — un poète comme l'étaient Milton, Byron ou Tennyson.

A la pensée de Tennyson, Emily pressa le pas, et deux roses anémiques fleurirent fugitivement sur ses joues décharnées. Elle contenait mal son impatience de savoir ce qu'il lui dirait aujourd'hui. A l'encontre des autres poètes, sa bande sonore se renouvelait à chaque fois, probablement parce qu'il était d'un modèle plus récent. Toutefois, Emily n'aimait pas appliquer le mot « modèle » à ses protégés.

Elle arriva enfin à l'emplacement sacré et leva son regard vers le jeune visage (tous les androïdes représentaient leurs modèles à l'âge de vingt ans). « Bonjour, Lord Alfred, » dit-elle.

Les délicates lèvres synthétiques esquissèrent un sourire imitant parfaitement la vie. La bande sonore se déroula silencieusement. Les lèvres s'entrouvrirent et émirent de douces paroles :

« *Car vient maintenant le souffle de l'aurore,*
La planète d'Amour monte dans le ciel,
S'évanouissant dans la lumière qu'elle adore,
S'évanouissant sur son lit de miel. »

Emily porta une main à son cœur tandis que les paroles gracieuses tournoyaient dans sa tête comme des oiseaux de mer dans le ciel. Elle était tellement sous le charme qu'elle ne trouva pas une de ses petites phrases habituelles sur la difficulté d'écrire la poésie. Elle resta immobile, fixant la silhouette sur son socle avec une admiration teintée d'effroi. Puis elle continua son chemin et dit distraitement bonjour à Whitman, Wordsworth, Yeats...

Elle fut étonnée de voir Mr. Brandon, le Conservateur en Chef, qui l'attendait devant son bureau. Mr. Brandon venait rarement à la Salle des Poètes. Il s'occupait presque exclusivement des expositions techniques et laissait les poètes aux soins de son adjoint. Il portait un gros volume, ce qui étonna encore plus Emily, car Mr. Brandon ne lisait pas beaucoup.

— « Bonjour, miss Meredith, » dit-il. « J'ai de bonnes nouvelles pour vous. »

Emily pensa tout de suite à Percy Bysshe Shelley. La bande sonore du modèle actuel était défectueuse et elle en avait parlé à Mr. Brandon à plusieurs reprises en lui suggérant d'écrire à Androïdes et Cie pour réclamer un remplacement. Sans doute avait-il enfin écrit et reçu une réponse. « Oui, monsieur? » questionna-t-elle avec espoir.

— « Ainsi que vous avez pu vous en apercevoir, mademoiselle, la Salle des Poètes a été une grande déception pour nous. A mon avis, ce n'était pas une très bonne idée dès le départ, mais n'étant qu'un simple conservateur, je n'ai pu le faire valoir. Le Conseil d'Administration voulait une salle pleine d'androïdes poétants, et nous l'avons eue. Toutefois, et j'ai grand plaisir à vous en faire part, les membres du Conseil ont enfin compris que les poètes, en ce qui concerne le public, sont chose morte et que la Salle des Poètes... »

— « Oh ! mais je suis sûre que le public s'y intéressera bientôt, » interrompit Emily, tentant d'arrêter le cataclysme.

— « La Salle des Poètes, » répéta Mr. Brandon inexorablement, « constitue une perte constante et inutile des ressources financières du musée. De plus, elle occupe une place dont nous avons grand besoin pour notre exposition d'Automobiles qui va sans cesse grandissant. Et je suis très heureux de vous annoncer que le Conseil a enfin pris une décision : dès demain matin, la Salle des Poètes fera place à l'Age de Chrome de l'automobile. C'est de loin l'époque la plus importante et... »

— « Mais les poètes, » Emily l'interrompit de nouveau. « Qu'allez-vous faire des poètes? » Le monde s'écroulait autour d'elle à présent et parmi les décombres gisaient des fragments déchiquetés de nobles paroles et des débris de belles phrases.

— Mais nous allons les mettre au stock, bien sûr. » Mr. Brandon esquissa un bref sourire rassurant. « Et si le public s'y réintéresse, nous pourrons tout simplement les déballer et... »

— « Ils étoufferont ! Ils mourront ! »

Mr. Brandon lui jeta un regard sévère. « Il me semble que votre attitude est un peu ridicule, mademoiselle. Comment un androïde pourrait-il étouffer ou mourir? »

Emily se rendit compte qu'elle rougissait, mais elle tint ferme. « Leurs paroles seront étouffées s'ils ne peuvent les dire. Leur poésie mourra s'il n'y a personne pour l'écouter. »

Mr. Brandon était mécontent. Ses joues pâles se colorèrent légèrement et son regard se courrouça. « Vous n'êtes pas raisonnable, mademoiselle. Vous me décevez. Je pensais que vous seriez contente d'être chargée d'une exposition progressiste pour changer de ce mausolée rempli de poètes morts. »

— Vous voulez dire que je vais être chargée de l'Age de Chrome? »

Mr. Brandon prit son appréhension pour de l'émoi. Tout de suite sa voix se fit plus chaleureuse. « Mais bien sûr, » dit-il. « Vous ne pensiez pas que j'allais laisser une tierce personne vous supplanter, voyons ! » Il frémit, comme si la pensée seule d'une pareille action lui était répugnante. C'était d'ailleurs un peu vrai, car une autre personne réclamerait un salaire plus élevé. « Vous pourrez rentrer dans vos nouvelles fonctions dès demain matin, mademoiselle. Nous avons retenu une équipe de déménageurs pour transporter les voitures dès ce soir, et une équipe de décorateurs sera ici demain matin pour rénover la

salle. J'espère que tout sera prêt à être présenté au public après-demain... Etes-vous renseignée sur l'Age de Chrome, mademoiselle? »

— « Non, » dit Emily d'une voix éteinte, « je n'y connais rien. »

— « C'est bien ce que je pensais : aussi vous ai-je apporté ceci. » Mr. Brandon lui tendit le gros livre qu'il tenait. « *Une analyse de l'usage du chrome dans l'Art du vingtième siècle.* Lisez-le très soigneusement, mademoiselle. C'est l'œuvre la plus importante de notre siècle. »

*
* *

Le monde était complètement détruit, et Emily restait sans réaction parmi les ruines. Enfin, elle se rendit compte que le pesant objet qu'elle tenait toujours était *Une analyse de l'usage du chrome dans l'Art du vingtième siècle,* et que Mr. Brandon était parti.

Elle parvint à tenir jusqu'à l'heure de la fermeture, et avant de partir elle fit ses adieux aux poètes. Elle pleurait en sortant par la porte électronique, et elle continua à pleurer dans les rues fraîches de septembre et dans le taxi aérien qui la ramena chez elle. Son appartement lui parut laid et étriqué tel qu'il lui avait toujours paru avant que les chantres sublimes n'embellissent son existence. L'écran de son appareil de vidéo luisait dans l'ombre et semblait la contempler comme l'œil froid et sans pitié d'un monstre sous-marin.

Elle avala un dîner sans saveur et se coucha tôt. Elle était étendue dans l'ombre solitaire et regardait vaguement à travers la fenêtre un énorme signe en néon sur la façade opposée. Le néon clignotait constamment et donnait deux messages alternatifs. Au premier clignotement on lisait : PRENEZ DES PILULES SOMI. Au second : zzzzzzzzzzzzzzzzzzzz. Elle resta longtemps éveillée. A certains moments, elle était la Dame de Shalott, drapée dans des voiles d'une blancheur neigeuse, flottant doucement sur le lit de la rivière vers Camelot. A d'autres, elle revivait celui où, sous l'eau dans le coin d'une rivière, elle retenait sa respiration en souhaitant désespérément que les jeunes voyous du voisinage qui l'avaient surprise se baignant nue se lassent de leurs rires cruels et de leurs plaisanteries obscènes et partent afin qu'elle puisse se traîner hors de cette eau glaciale et reprendre ses vêtements. Enfin, après qu'elle eut plongé son visage empourpré sous l'eau pour la sixième fois, ils s'en allèrent et elle put sortir, chancelante, tremblante et la peau marbrée, et regagner hâtivement le sanctuaire de sa robe en dacron. Et puis, elle courait, courait de toutes ses forces vers le village. Pourtant, bizarrement, elle ne courait plus. Elle flottait, étendue dans la barque, flottait le long de la rivière vers Camelot. *Glissant doucement, une blanche forme, mortellement pâle, entre les hautes maisons, glissant silencieusement jusqu'à Camelot.* Et les chevaliers et les habitants vinrent sur le quai, comme ils faisaient toujours, et ils lurent son nom sur la proue. Puis Lancelot vint, Lancelot ou Alfred, car il était parfois l'un et parfois l'autre, et ces derniers temps, il était généralement les deux ensemble.

« *Quel beau visage,* » dit Lancelot-Alfred, et Emily de Shalott l'entendit distinctement, bien qu'elle soit morte : « *Que Dieu, dans sa miséricorde, lui accorde la grâce, la Dame de Shalott...* »

***

L'équipe de déménageurs avait travaillé toute la nuit, et la Salle des Poètes était méconnaissable. Les poètes avaient disparu. A leurs places trônaient des exemples étincelants de l'art du vingtième siècle. Un objet affublé du nom de « Firedome 8 » occupait la place où Browning avait rêvé d'E. B. B., et une chose incroyablement longue, aérodynamique et surbaissée répondant au nom curieux de « Thunderbird » remplissait la place qu'Alfred, Lord Tennyson, avait rendue sacrée.

Mr. Brandon s'approcha d'elle, les yeux aussi brillants que le chrome qu'il aimait tant. « Eh bien, mademoiselle, que pensez-vous de votre nouvelle exposition? »

Emily fut sur le point de le lui dire, mais elle refoula son amertume. Se faire renvoyer ne servirait qu'à l'éloigner définitivement des poètes, tandis que si elle continuait à travailler au musée, elle aurait au moins la certitude qu'ils n'étaient pas trop loin. « C'est... c'est éblouissant, » dit-elle.

— « Vous trouvez cela éblouissant maintenant, mais attendez seulement que les décorateurs aient terminé ! » Mr. Brandon contenait difficilement son enthousiasme. « Je vous envie presque, mademoiselle. Vous aurez l'exposition la plus attrayante de tout le musée ! »

— « Oui, sans doute, » dit Emily. Elle regarda, abasourdie, ses nouveaux protégés. Puis elle demanda : « Pourquoi les peignaient-ils de couleurs tellement criardes, monsieur? »

Les yeux de Mr. Brandon perdirent un peu de leur éclat. « Je vois que vous n'avez même pas ouvert *Une analyse de l'usage du chrome dans l'art du vingtième siècle,* » dit-il sur un ton désapprobateur. « Si vous aviez seulement jeté un coup d'œil sur la couverture, vous sauriez que la couleur était un accompagnement inévitable de l'accroissement des accessoires chromés. Ces deux facteurs ensemble ont à eux seuls constitué une nouvelle ère dans l'art automobile qui a duré plus d'un siècle. »

— « On dirait des œufs de Pâques, » dit Emily. « Est-ce que les gens montaient vraiment dedans? »

Le regard de Mr. Brandon s'était complètement terni, et son enthousiasme gisait à ses pieds comme un ballon crevé. « Bien sûr qu'ils montaient dedans ! Il me semble que vous faites exprès d'être contrariante mademoiselle, et je n'approuve pas du tout votre attitude ! » Il partit.

Emily ne désirait pas l'irriter, et elle aurait voulu le rappeler pour s'excuser. Mais quelque chose l'en empêchait. La transition de Tennyson au Thunderbird l'avait aigrie plus qu'elle ne pensait.

La matinée fut un enfer. Elle ne put que regarder, impuissante, tandis que les décorateurs vaquaient à leurs occupations. Peu à peu, les murs pastels prirent une teinte plus vive, les fenêtres à meneaux

disparurent derrière des stores chromés. L'éclairage indirect fit place à des lampes fluorescentes qui flamboyaient au plafond, et le parquet en bois fut recouvert sans pitié par du carrelage synthétique. A midi, la salle ressemblait par certains côtés à un W.-C. de taille gigantesque. Il n'y manquait, pensa Emily cyniquement, qu'une rangée de sièges chromés.

Elle se demanda si les poètes étaient à l'aise dans leurs caisses et, après déjeuner, elle grimpa l'escalier qui menait aux stocks entreposés au grenier. Mais elle n'y trouva pas trace des poètes. Elle ne vit que ce qui y avait toujours été, les reliques démodées qui s'étaient accumulées avec les années. Un soupçon vint à son esprit. Elle descendit précipitamment jusqu'au musée et chercha Mr. Brandon. « Où sont les poètes? » demanda-t-elle lorsqu'elle le découvrit supervisant la mise en place d'une des automobiles.

La culpabilité sur le visage de Mr. Brandon était aussi évidente que la tache de rouille sur le pare-chocs chromé devant lui. « Voyons, mademoiselle, vous ne croyez pas que vous vous montrez un peu trop intran... »

— « Où sont-ils? » répéta Emily.

— « Nous... nous les avons mis à la cave. » Son visage était presque de la même couleur que la carrosserie cramoisie de la voiture qu'il venait de faire poser.

— « Pourquoi? »

— « Enfin, mademoiselle, votre conduite est très répréhensible. Vous... »

— « Pourquoi les avez-vous mis à la cave? »

— « Malheureusement, nous avons dû modifier légèrement notre projet initial. » Mr. Brandon parut soudain absorbé par le dessin du carrelage synthétique à ses pieds. « Vu que le manque d'intérêt du public pour la poésie paraît permanent, et que la rénovation à laquelle nous procédons actuellement paraît devoir être plus onéreuse que nous avions pensé, nous... »

— « Vous allez les vendre à la ferraille! » Emily était blanche. Des larmes de rage roulèrent sur ses joues. « Je vous déteste, » cria-t-elle. « Je vous déteste, vous et les directeurs. Vous êtes des corbeaux. Quand vous voyez quelque chose de brillant vous le ramassez et vous le fourrez dans votre espèce de vieux nid de musée et vous jetez dehors toutes les belles choses pour lui faire de la place. Je vous déteste, je vous déteste, je vous déteste! »

— « S'il vous plaît, mademoiselle, tâchez d'être réaliste... » Mr. Brandon s'arrêta net en s'apercevant qu'il parlait dans le vide. Emily s'était éloignée d'un pas agité, et il aperçut sa silhouette vêtue d'une robe imprimée démodée entre deux rangées de voitures. Mr. Brandon haussa les épaules mais sans conviction. Il songeait au jour lointain où une fille maigre dont les yeux immenses paraissaient hantés, l'aborda avec un sourire timide dans la Salle des Appareils Electriques pour lui demander du travail. Il pensa combien il avait été avisé — quoique le

mot « avisé » ne lui paraissait plus très approprié à l'heure actuelle — en lui offrant le poste de Conservateur adjoint. C'était un titre creux dont personne d'autre ne voulait parce que le salaire qui lui était affecté était plus bas que celui du concierge. Et puis, en lui confiant la Salle des Poètes, il avait pu se consacrer lui-même à des tâches plus agréables. Il se souvint comment elle avait changé au cours des années qui avaient suivi, comment ses yeux avaient cessé d'avoir l'air hanté, son pas s'était allégé, son sourire avivé, spécialement le matin.

Furieux, Mr. Brandon haussa de nouveau les épaules, mais il lui semblait qu'elles étaient en plomb.

*
* *

Les poètes étaient entassés dans un coin sans gloire. La petite fenêtre de la cave laissait passer un jour avare qui éclairait faiblement leurs visages immobiles. En les voyant, Emily éclata en sanglots.

Il lui fallut un certain temps pour trouver et extraire Alfred de son trou. Elle le posa sur une chaise du vingtième siècle au rebut et s'assit en face de lui. Il semblait l'interroger de ses yeux d'androïde. « *Locksley Hall,* » dit-elle.

« *Compagnons, tant que le matin est encore jeune, laissez-moi ici un instant, Laissez-moi ici et, pour m'appeler, faites sonner du cor de chasse...* »

Quant il eut fini de réciter « *Locksley Hall* », Emily dit : « *Morte d'Arthur* ». Et après « *Morte d'Arthur* », elle demanda « *The Lotus Eaters* ». Mais elle ne l'écoutait qu'à moitié. Elle se demandait ce qu'elle allait faire.

Il avait déjà récité la moitié de « Maud » quand Emily se rendit compte de l'heure. Elle sursauta en s'apercevant qu'elle ne pouvait plus distinguer son visage. Elle regarda vers la fenêtre et ne vit que l'ombre du crépuscule. Effrayée, elle se leva et se fraya un chemin vers l'escalier. Elle trouva l'interrupteur à tâtons et grimpa jusqu'au rez-de-chaussée, laissant Alfred en tête à tête avec « Maud ». Le musée était dans le noir sauf une veilleuse dans le hall.

Emily s'arrêta à côté de la faible lumière. Apparemment personne ne l'avait vue descendre à la cave, et Mr. Brandon, pensant qu'elle était partie, avait laissé le musée aux soins du gardien et était rentré chez lui. Mais où était le gardien? Si elle voulait sortir, il faudrait le trouver et lui demander d'ouvrir la porte. Mais voulait-elle sortir?

Emily réfléchit à la question. Elle pensa aux poètes entassés ignominieusement à la cave et aux rutilants véhicules usurpant l'emplacement sacré qui leur revenait de droit. A cet instant crucial, son œil fut attiré par une petite panoplie en métal que la lumière venait de sortir de l'ombre.

C'était une petite exposition d'un équipement de pompiers de l'ancien temps. Elle comportait un extincteur chimique, une échelle et un crochet en miniature, un tuyau entoilé enroulé sur lui-même, et une hache...

C'était la lumière frappant la surface polie du tranchant de la hache qui avait attiré son attention.

A peine consciente de ses gestes, elle s'approcha de la panoplie. Elle saisit la hache et la soupesa. Elle constata qu'elle était facilement maniable. Son esprit s'embruma et ses pensées s'embrouillèrent. Portant toujours la hache, elle s'engagea dans le couloir qui menait à la Salle des Poètes. Elle trouva l'interrupteur et les nouvelles lampes fluorescentes s'embrasèrent comme de longues comètes et flamboyèrent violemment sur l'art du vingtième siècle.

Les voitures étaient rangés en cercle, pare-chocs contre pare-chocs. Elles semblaient participer à une course immobile. Juste devant Emily se trouvait une machine grise, lourdement chargée de chromes. Elle était d'un modèle plus ancien que ses compagnes aux couleurs voyantes, mais Emily pensa qu'elle ferait un bon début. Elle s'en approcha d'un pas ferme, souleva la hache et visa le pare-brise. Mais une sensation de quelque chose d'insolite freina son élan.

Elle laissa retomber la hache et regarda à l'intérieur de la voiture par la vitre ouverte. Elle examina les housses en imitation de léopard, le tableau de bord aux multiples cadrans, le volant... Subitement elle comprit ce qui était anormal.

Elle examina toutes les voitures tour à tour. C'était de plus en plus anormal. Les voitures différaient de taille, de couleur, de décoration chromée, de puissance, mais elles avaient un point commun. Elles étaient toutes vides.

Sans chauffeur, une voiture était aussi morte qu'un poète remisé dans une cave.

Emily sentit que son cœur battait à grands coups. La hache lui glissa des mains et tomba sans qu'elle y fasse attention. Elle se précipita de nouveau vers le hall d'entrée. Elle ouvrait la porte de la cave lorsqu'on la héla. Elle reconnut la voix du gardien de nuit et attendit impatiemment qu'il approche et la reconnaisse.

— « Mais c'est miss Meredith, » dit-il en la rejoignant. « Mr. Brandon ne m'avait pas signalé que quelqu'un devait faire des heures supplémentaires cette nuit. »

— « Il a dû oublier, » dit Emily tout étonnée de mentir si facilement. Puis une pensée lui traversa l'esprit. Pourquoi s'arrêter à un seul mensonge? Même en utilisant le monte-charge, sa tâche ne serait pas aisée. Elle continua : « Mr. Brandon m'a dit que vous m'aideriez si j'en avais besoin. Je crois que vous allez avoir pas mal de travail. »

Le gardien de nuit fit la grimace. Il songea à invoquer la clause appropriée des conventions collectives approuvées par son syndicat, la clause stipulant qu'un gardien de nuit ne devait jamais être chargé de tâches incompatibles avec la dignité de ses fonctions, c'est-à-dire effectuer quelque travail que ce soit. Mais l'expression sur le visage d'Emily lui donna à réfléchir. Elle avait un air de froide détermination qui ne paraissait pas très accessible aux conventions syndicales. Il soupira. « Bien, mademoiselle, » fit-il.

*
* *

— « Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez? » demanda Emily.

La consternation de Mr. Brandon était un spectacle phénoménal. Ses yeux sortaient de leurs orbites et sa bouche béait. Il parvint quand même à articuler le mot « Anachronisme. »

— « C'est à cause des costumes d'époque, » assura Emily. « Nous pourrons leur acheter des complets modernes quand le budget le permettra. »

Mr. Brandon jeta un coup d'œil sur le siège du conducteur de la Buick turquoise à côté de lui. Il essaya de s'imaginer Ben Jonson en complet veston pastel à la mode du vingt et unième siècle. A son grand étonnement, ses efforts furent couronnés de succès. Ses yeux regagnèrent leur place habituelle et la parole lui revint.

— « Peut-être n'est-ce pas une si mauvaise idée, après tout, mademoiselle, » dit-il. « Et je crois que le Conseil d'Administration sera content. Ce n'est pas de bon cœur que nous avons mis les poètes au rebut, vous savez, seulement nous ne voyions pas comment les employer utilement. Mais maintenant... »

Des oiseaux chantaient dans le cœur d'Emily. Après tout, pour une question de vie ou de mort, l'utilitaire pouvait se concilier avec la beauté.

Après le départ de Mr. Brandon, elle fit sa ronde. Robert Browning répondit par son habituel : « *Le matin touche à sept heures, le coteau s'emperle de rosée,* » à son bonjour. Sa voix lui parvint un peu étouffée depuis l'intérieur de sa Packard 1958. William Cowper, assis confortablement sur son nouveau siège bien rembourré, dit gaiement : « *Il y a plus de vingt ans que notre ciel s'est obscurci!* » Edward Fitzgerald paraissait foncer à tombeau ouvert dans sa Chrysler 1960, et Emily accueillit avec mépris son invariable citation de la Taverne de Khayyam. Elle garda Alfred, Lord Tennyson, pour la fin. Il semblait très à l'aise au volant de sa Ford 1965. Un témoin inattentif aurait pu penser qu'il était si préoccupé par la conduite qu'il n'accordait d'attention qu'à l'arrière chromé de la voiture qui le précédait. Mais Emily connaissait la vérité. Elle savait qu'en réalité il pensait à Camelot, à l'île de Shalott, et à Lancelot et Guinevere se promenant dans un paysage anglais printanier.

Bien qu'elle hésitât à interrompre sa rêverie, elle pensa qu'il ne lui en voudrait pas.

— « Bonjour, Lord Alfred, » dit-elle.

Le noble visage se tourna vers elle ; le regard androïde croisa le sien. Ses yeux paraissaient plus brillants que d'habitude, et sa voix, lorsqu'il se mit à parler, était forte et vibrante :

« *L'ancien ordre change et fait place aux temps nouveaux, Et, par des chemins détournés, les desseins de Dieu s'accomplissent...*

(*Traduit par Evelyne Georges.*)

Weerwolf

par MICHEL JANSEN

Cette nouvelle est la première à paraître dans « Fiction » *de Michel Jansen, mais vous connaissez déjà bien son auteur, puisque (nous pouvons livrer le secret) Michel Jansen n'est autre que notre collaborateur Jacques Van Herp, dont vous lisez régulièrement les articles. Mais, se déclarant « un peu maniaque », il désire réserver le pseudonyme de Michel Jansen aux œuvres de S. F. et de fantastique, et a également une autre signature : Alain Arvel, destinée à des romans historiques.*

Laissons l'auteur se présenter lui-même :

« Je me suis essayé très tôt à écrire et déjà des romans de S. F. Je les rédigeais aux cours de français et de commerce, abattant régulièrement mes quatre pages par leçon. J'y avais été amené par le cadeau, que me fit mon grand-père, de la revue « Science et Voyage », *du premier numéro jusqu'en* 1932. *Je me suis alors mis à rassembler tout ce qui pouvait se rattacher à la science-fiction. Cette première collection a été dispersée du fait de la guerre. C'est toujours pour moi une perte sévère : elle renfermait ces brochures, petits romans, introuvables actuellement et dont les auteurs n'étaient jamais à cours d'idées. Ils n'avaient pas de style, pas de psychologie, mais dans le domaine de l'imagination des faits, des inventions les plus étourdissantes, ils éclipsaient de loin la plus grande part des œuvres actuelles.*

» Depuis, j'ai reconstitué ma collection, et je recherche principalement les ouvrages datant d'avant 1914. *Il y a eu à cette époque un premier essai, en France et généralement en Europe, d'implanter la S. F. Mais la plupart n'ont pas été publiés en volume et sont dispersés dans de multiples revues, voire de journaux.*

» Au point de vue littéraire, j'ai déjà donné un roman : « Raiders de l'espace », *et un ouvrage, disons technique :* « Vers les espaces infinis ».

» J'ai en projet deux romans de S. F. : « Mer des pluies » *et* « La guerre de Pluton ». *Ainsi qu'une ou deux longues nouvelles.*

» Dans le domaine du fantastique, je prépare un recueil de contes : « Reflets dans le miroir ».

» J'ai également en manuscrit un roman historique : « Le linceul de pourpre », *qui narre la chute de Constantinople en* 1453.

» Enfin, avec J.-J. Bridenne, je remanie un « Panorama de la S. F. » *qui verra peut-être un jour son édition. »*

« Weerwolf » *est un curieux conte fantastique qui n'est pas sans rappeler l'atmosphère des histoires de Jean Ray. Il*

repose sur un détail authentique : le mode de tuer ici décrit figure parmi les traditions campinoises. (N'oublions pas que l'auteur est belge.)



Le chemin de sable gris s'assombrit. Les haies de ronces noircirent. Un dernier vol d'oiseaux aquatiques se hâta vers les roseaux des marais. Le soleil disparaissait sur la lande déjà embrumée. Le pavement de carreaux gris et rouges flotta indistinct dans la pénombre.

Sur les boiseries brunes et polies les cuivres accrochèrent des reflets rouges. Les mêmes reflets jouèrent sur la chaîne d'or supportant les griffes de tigre et les poils d'éléphant, sur le fourneau de porcelaine de la grosse pipe.

Mijnheer Blankaert alluma la lampe, régla la mèche, se rassit avec un soupir d'aise. Il faisait bon dans cette chambre chauffée d'un feu de charbon. Les murs s'ornaient d'images d'Epinal, les meubles de chêne ciré étaient nets de poussière. Sur un guéridon l'huile de Harlem et la prière de Kaiser Karel voisinaient avec la couverture bleue de l'almanach de Snoek.

Au travers des petites fenêtres, encadrées de toile à carreaux rouges et blancs, la nuit était presque totale. On ne devinait plus que les chrysanthèmes du jardin, les dahlias, les poiriers en espalier. Plus loin le sureau ombrageant le puits avait disparu avec les chaumières de torchis, les fosses à tourbe et leur eau grise et lourde de gel.

Le vent hurla un court instant sur la lande. Une huée s'achevant en de longs craquements...

L'inspecteur Deveille ne peut retenir un sursaut. Blankaert sourit :

— « Ne vous défendez pas et n'ayez pas honte de cette peur. Elle est générale ici... Il vous sera impossible de comprendre ces crimes tant que vous n'aurez pas d'abord compris ce pays, senti tout ce qu'il présente d'étrange, d'inexplicable... »

Pensivement il tira quelques bouffées, carrant dans le fauteuil son gros corps pansu et blond.

— « En quelle année vivons-nous?... Ne me répondez pas mil huit cent quatre-vingt-deux. C'est là ce que disent les calendriers. Mais la date réelle. »

Se levant il frappa du poing dans l'âtre le linteau portant gravé : 1637.

— « Voilà, nous vivons ici au XVIIe siècle... A moins que ce ne soit au Moyen Age... C'est cela, le Moyen Age... »

» C'est cela que vous devez comprendre, on vit ici hors du temps, trois siècle ou plus en arrière. C'est ce qui explique ces morts et le silence qui s'est fait... Cela et la vie qu'on mène dans la lande.

» Vous avez vu les chaumières du hameau. Elles sont pittoresques, n'est-ce pas? Mais y êtes-vous entré? Vous êtes-vous demandé comment

on y vit? On y vit misérablement de pain de seigle, de babeurre, d'un peu de saindoux et de bouillie de blé noir. Un hareng pour trois c'est un festin. Ils vivent pieds nus sur la terre battue, silencieux, repliés sur eux-mêmes, en toussant dans la cendre volante et l'âcre fumée de la tourbe. Ils sont résignés, ignorant leur misère, mais vivent dans la terreur de tout ce qui peut modifier le cours ordinaire des jours.

» Ils vivent surtout dans la terreur du Diable.

» Car ici le Diable n'est pas un mot. Il existe. Il vit dans le pays depuis des siècles. C'est un familier du paysage, et chacun est exposé à le rencontrer un jour sur sa route. Lande, étangs, roseaux, maisons, tout est son domaine. Aussi loin que porte le regard c'est le domaine du démon, le domaine des anciens dieux...

» Savez-vous le nom qu'ils donnent aux nuées d'orage? Ce sont les nuées-à-coups-de-marteau. Thor a cessé d'être un Dieu depuis quinze siècles, mais le souvenir de son marteau est demeuré vivace, le marteau qui écrasait les monstres et les géants rebelles.

» Quant au démon et à son empire il ne s'agit pas pour eux d'un autre monde, d'une autre réalité. Rien ici d'abstrait ou de rêvé, tout est lié à la terre, au concret. Si nous restons sceptiques, eux tremblent car ils ont vu, senti, touché.

» Chargez-vous les épaules d'un sac, allez vous poster de nuit à la croisée de deux sentiers forestiers qu'on vous dira. A minuit, si vous l'appelez, le Malin vous apparaîtra.

» Vous souriez. Je vous comprends. Mais si vous savez prêter l'oreille, on vous citera les noms, les dates, les faits. Vous entendrez la liste de tous ceux, hommes, femmes, adolescents, même des enfants, qui se sont vendus au diable. Quand l'heure est venue rien n'a pu les sauver. Et la nuit on les as vus passer sur la lande, enfermés dans un buisson de flammes.

» Cela vous paraît absurde... J'ai pensé comme vous. Puis j'ai vécu dans cet océan de sable, serré sous un ciel collé aux nuques et j'ai compris. La forêt et la lande sont pleines de mystères et de chemins qui ne mènent nulle part. Ce sont ces sentiers qui courent au travers des bruyères et des tourbières et que jamais personne n'a suivi jusqu'au bout.

» Regardez la nuit. Durant l'été des vapeurs blafardes traversées de feux follets désignent les fondrières des marécages. Bien entendu ce sont des âmes qui errent. Depuis septembre le marais est inondé, c'est une étendue d'eau vaste comme une mer où d'ordinaire glissent les nacelles des braconniers. Nul ne s'y risque encore. Ils hochent la tête d'un air entendu et vous racontent l'histoire de l'ondin, ou plutôt de la « chose » de l'étang du moulin.

» Vous-mêmes, si vous restez ici un automne, vous serez gagné par cette hantise, par le frémissement qui soudain arrête le cœur, par le vent qui cogne aux volets et vous fait croire alors aux choses qui se sont réveillées, qui chuchotent dans l'ombre et qui sans bruit tournent autour de la maison. La superstition c'est la partie la plus vivante, la plus humaine de tout ce qui vit ici. Voici des siècles certainement, si pas des

millénaires que les mêmes craintes s'éveillent le soir, que les mêmes présences s'évoquent aux veillées.

» Et qui peut dire connaître la puissance de la pensée humaine? Pour moi je la crois infinie. Nous modelons notre destin et notre avenir. A force de les évoquer, les rêves prennent corps, les êtres apparaissent... Que la sécheresse persiste et les Indiens Hopis se peignent le visage de lignes bleues, évoquent le serpent, et les nuages crèvent...

» Qui sait? On parla tant aux veillées, on craignit, la peur renforça l'obsession. Maintenant le weerwolf est sorti de la nuit et court dans la plaine... »

— « Parlez-moi donc de ce weerwolf. »

— « Mais je viens de tout vous dire !... Le reste vous le connaissez comme moi. Sept morts, tués au crépuscule. Et tous trouvés la nuque broyée, brisée d'un seul coup de mâchoire, réduite en pulpe... Une mâchoire qui briserait un jeune baliveau d'un seul coup de dent, et démesurée, une mâchoire de caïman... »

Il tira lentement sur sa pipe, regardant pensivement les cuivres et les gaufriers brillant aux murs et ajouta :

— « Trouvez cette mâchoire, vous tiendrez le weerwolf... Sept enfants tués et rien que des enfants, tous aux heures grises où les brumes se lèvent. Le reste, c'est cela... »

Sa main se tendit vers la nuit. Le village mort. Les visages crottés de peur, la porte close derrière laquelle on grelotte en écoutant frémir les roseaux. Et, quand un des siens est en route, la veillée de prières pour l'absent tandis que se consume la chandelle bénite qu'on n'allume que durant les orages.

L'inspecteur eut un geste d'impatience.

— « Tout cela, je le sais. J'ai moi-même vu comment ils se taisent quand on les interroge. Et les plus têtus sont ceux dont les enfants ont été tués... Le weerwolf, le weerwolf est toujours là pour tout expliquer, tout justifier. »

» Je veux savoir ce que *vous* en pensez, qui vous soupçonnez. Le curé se tait, l'instituteur croit au fou homicide. Mais il a également des rameaux de buis bénit croisés au-dessus de sa porte. »

— « Il est né dans ces marais. On a beau le frotter de sciences, il a été intoxiqué par cette vapeur de tourbe, les contes et les craintes centenaires. »

— « Soit, mais vous ! Vous avez voyagé, vous avez connu le monde, l'autre côté de la terre. Vous vous êtes purgé de cette peur si jamais vous l'avez connue... Que savez-vous? Que pensez-vous? »

Blankaert resta silencieux, il tirait de lentes bouffées, perdu dans la contemplation des colliers de fer, des gaufriers, des moules à hostie couvrant le mur.

Est-ce une bête? Un chien, un loup... un ours, que sais-je?...

— « Pas une chèvre, pas un lapin ne manque à l'appel. Ils auraient aussi bien attaqué un homme, une femme... Non, cela a une intelligence... diabolique... Que voulez-vous que je vous dise? »

— « La vérité ! »

Blankaert haussa les épaules et sourit.

— « Quelle vérité? Celle qui vous plaît, celle qui satisfera votre goût du raisonnable? »

— « La vérité tout court ! »

— « Soit. Vos rapports doivent indiquer que je fus un des premiers à découvrir le corps de Lode Maes, un pauvre gosse maigre qui n'avait pas onze ans... Quand la nuit est tombée, voyant qu'il ne rentrait pas, sa mère est devenue folle d'épouvante. Elle hurlait comme une pleureuse égyptienne, je ne sais si vous les avez vues, mais c'était la même chose. Elle était dans la neige, les poings brandis, réclamant son fils, nous insultant d'avoir peur. Finalement j'ai rassemblé quelques jeunes gens qui avaient passé par la ville et l'armée et tremblaient moins que les autres. Nous avons pris des lanternes, des bâtons, j'avais mon fusil de chasse, chargé à balles comme pour le sanglier. Le sacristain nous a dit que le petit Lode devait passer par le sentier du Malevijver. On ne le voit pas du village, il est masqué par un pli du terrain. Nous nous sommes regardés, et tous ont eu peur. Si c'était ce que nous pensions, jamais « la chose » n'avait tué aussi loin... Nous sommes partis, en ligne, nous faisant signe avec nos lanternes, soudain nous avons vu le gosse, couché dans son costume de velours... Nous avons regardé les traces. Quelque chose avait bondi sur lui de derrière un buisson, l'avait manqué. La chose l'avait mordu à l'épaule mais il s'était arraché, il avait quitté ses sabots pour fuir plus vite, courant pieds nus dans la neige, à folles enjambées... Mais cela avait été plus rapide et l'avait rejoint. Il était tombé à genoux... Puis la chose l'a mordu à la nuque comme elle les mord tous... »

— « La chose ou l'homme? »

— « Non, la chose... Voyez-vous, il avait légèrement neigé cet après-midi-là. Une nouvelle couche molle où tout se lisait : les pieds nus du gamin, la touffe de roseaux où il avait glissé, l'empreinte de ses mains et des genoux sur le sol, tout comme en un livre... Et il y avait les traces de la chose. Elles étaient floues, mais un vieux chasseur comme moi sait lire une piste. Je les ai laissé emporter l'enfant et je suis revenu sur mes pas, éclairant la neige... C'étaient des empreintes plus larges que ma main, presque rondes, armées de griffes... Je sais, j'aurais dû remonter jusqu'au bout, gagner l'étang, voir si elles sortaient de l'eau. Je n'ai pas osé. Je suis revenu le lendemain quand il faisait jour, mais il avait à nouveau neigé cette nuit-là... »



Blankaert s'assura de la fermeture des rideaux puis vint décrocher du mur un gaufrier et un collier de fer. Les pointes du collier se dévissaient, emplirent sa main de crocs aigus et déchirants. Il ouvrit le gaufrier : des alvéoles ronds s'y offraient où visser les pointes. Quand ce fut fini, il mania les poignées et ricana doucement. Le gaufrier était

maintenant une mâchoire de fer à la double rangée de dents, longues d'un pouce...

La porte geignit, une bouffée d'air froid glaça la pièce.

— « Je ne vous dérange pas?... »

L'inspecteur était là ; adossé à la nuit, nonchalant.

— « Vous aviez raison... Quand je tiendrai cette mâchoire je tiendrai le weerwolf... Vous étiez habile, je vous l'accorde, mais pas assez. Voyez-vous, vous n'êtes pas le seul à connaître ces vieux gaufriers : *waefels met Brabantsche knopen,* gaufres aux boutons de Brabant. Nous lisons de même les vieux livres et nous connaissons l'histoire du weerwolf qui fut brûlé en 1588. »

Par la porte restée ouverte deux hommes se glissèrent, s'avançant vers Blankaert. Celui-ci se tassait, brandissant toujours la gueule de fer. Lentement il recula derrière la table. Les deux agents l'acculaient dans un angle. Deveille avait saisi un moule à hostie, le déboîtait.

— « Et voici les empreintes de la bête... Tout était bien machiné... Mais l'allusion aux pleureuses égyptiennes était une faute. Cette petite touche vous livrait : insensible, n'éprouvant rien des peurs dont vous parliez, voyant tout du dehors... Finissons-en, emmenez-le.

Ce fut très rapide ; le gaufrier vola, brisant la lampe. Avec une agilité surprenante Blankaert sauta par-dessus la table, bondit dans la nuit.

La chasse commença. Par instants les nuages masquaient la lune, mais la neige fraîche conservait les empreintes du fuyard. Et sa trace restait visible à la clarté des lanternes. L'homme fuyait vers le marais, mais il devait plus être loin, par instants les poursuivants entendaient un halètement rauque. Soudain l'inspecteur et ses hommes s'arrêtèrent. Un pas que la neige n'étouffait pas ébranlait la nuit : une suite de chocs rapides et lourds. Ils se regardèrent... Le pas s'accéléra... Soudain ce furent des cris de terreur, puis un cri atroce, suivi d'un gargouillement écœurant.

Deveille se surprit, grelottant non de froid mais de cette peur dont avait parlé Blankaert. La peur de ce que l'on ne voit pas, qui reste caché dans l'ombre, qui n'a pas de nom, pas de visage... C'était tout proche, derrière la haie de sureaux, à moins de vingt mètres. Il tourna la tête, vit dans la clarté rougeâtre la même terreur sur le visage de ses hommes...

— « Allons voir... »

Pas un des hommes ne bougea... Le pas reprit, s'éloigna, soudain un grand craquement de glace brisée déchira la nuit, puis à nouveau ce fut le silence...

Blankaert fut trouvé couché dans la neige, la nuque broyée, brisée d'un coup de mâchoires gigantesques. Quant aux empreintes qui venaient de l'étang et y retournaient, elles étaient plus larges que la main, presque rondes et armées de griffes...



Le cobaye

(The expert touch)

par ALAN E. NOURSE

Alan E. Nourse est un des nouveaux auteurs de science-fiction récemment révélés en Amérique. Sa particularité est la science-fiction « médicale » — ce qui n'a rien d'étonnant si l'on sait qu'il est, de sa profession, médecin. Cette perspective lui a servi à construire toute une série de passionnantes nouvelles, basées sur une fondation médicale des temps futurs et les extraordinaires recherches qui s'y poursuivent, à l'occasion d'expériences effectuées sur des volontaires humains servant de cobayes. Cette toile de fond est également celle de son excellent roman « A man obsessed », *qui est disponible en anglais à partir de ce mois à notre Service Bibliographique Etranger. La nouvelle que nous publions est le plus récent épisode de cette série. Elle raconte l'histoire d'un sondage psychologique plus profond que toute pénétration antérieure de l'esprit humain, et des répercussions que cette situation engendre.*



Il était 8 heures du soir quand Gunderson entra en coup de vent dans le bureau, haletant, le visage écarlate, les pans de sa blouse blanche de laboratoire volant derrière lui.

— « Docteur, avez-vous une minute? »

Le Dr. Miles Palmer leva les yeux de sur son dictaphone avec un froncement de sourcils impatient et continua de dicter.

— « Doc, écoutez... »

Le dictaphone s'arrêta avec un déclic.

— « Je n'ai pas le temps maintenant. » Il foudroya Gunderson du regard et approcha de nouveau le micro de sa bouche.

— « Doc... » L'interne chargé de recherches respira profondément, puis lança : « Chris Taber vient de nous lâcher. »

Palmer s'interrompit au milieu d'une phrase et se tourna lentement pour faire face à Gunderson.

— « Il vient de *quoi* ? »

— « Jai dit : *Chris Taber vient de nous lâcher.* »

Palmer posa sur lui un regard lourd, puis :

— « Allons donc ! Il ne peut pas abandonner. Qu'est-ce que vous me chantez là? »

— « Il nous plaque... c'est tout. Il s'est réveillé cet après-midi, il a

regardé autour de lui et il a dit : « Où sont mes vêtements? Je m'en vais. » C'est tout. »

Des rides de contrariété se formèrent sur le visage de Palmer.

— « Ne soyez pas ridicule, Peter, » dit-il. « Ainsi il a eu une petite dépression réactionnelle... Quand il aura dormi il n'y paraîtra plus. Je lui parlerai demain matin. » Il reporta son attention sur le dictaphone.

— « Doc, vous ne comprenez pas. Il a dit cela sérieusement. Il veut nous quitter ce soir même, maintenant, à la minute... »

— « Eh bien, il ne peut pas nous quitter maintenant, » coupa Palmer. « Que nous resterait-il à faire de ce programme de recherches? Le flanquer au rebut? Il a signé un contrat avec nous, nous avons un demi-million de dollars d'équipement et deux années de dur travail investis dans ce Chris Taber... »

Gunderson étendit les mains en un geste d'impuissance et percha son grand corps nerveux sur le bord du bureau.

— « Ce contrat ne tient pas. Un homme ne peut légalement signer un contrat qui compromette sa propre vie... pas même avec le Centre Hoffman. Ces temps-là sont révolus. Vous le savez fort bien, docteur. »

Lentement, le Dr. Palmer se leva de son bureau et s'approcha de la grande fenêtre. A le voir, on n'eût pas dit un psychiatre. C'était un gros homme à la forte charpente. Quelque chose dans sa carrure faisait paraître maladroit chacun de ses mouvements. Sous une épaisse tignasse brune, son visage rond et lourd avait un air triste, aimable, mais légèrement stupide. Il avait appris de longue date à entretenir cette expression de physionomie. De la sorte, les gens craignaient moins de lui parler, de lui révéler leurs sentiments dans leurs propres termes.

Il regarda à travers l'obscurité les longs bâtiments abritant les salles du Centre Médical Hoffman. Les lumières des fenêtres clignotaient, jaunes, à travers la brume du crépuscule. Les salles étaient calmes, maintenant, mais ce calme était trompeur, car le Centre Hoffman ne connaissait jamais réellement le repos.

Prolonger la vie et étudier la nature de l'homme, tel avait été le rêve de Reuben Hoffman. Le Centre était le fruit de ce rêve, multiplié cent fois depuis quatre-vingts ans qu'il avait été fondé. Là était la source de la recherche médicale, là se concentrait l'étude, là s'élaborait le traitement et la guérison. Le Centre s'était développé et avait subi des changements au cours des années, mais l'idée sur laquelle il avait été établi demeurait : pour étudier la nature de l'homme, il fallait étudier l'homme...

Le psychiatre enfouit ses mains dans ses poches et se tourna brusquement vers Gunderson.

— « Qu'est-ce que Chris Taber sait au juste au sujet de ce programme d'études? »

Le jeune interne haussa les épaules d'un air triste.

— « Officiellement? Rien. Enfin, pratiquement rien. Il n'a pas reçu d'instruction psycho-physiologique et nous ne lui avons dit que ce que nous ne pouvions vraiment pas lui cacher. Mais il a appris très vite. »

Palmer eut un hochement de tête irrité.

— « Et maintenant, tout d'un coup, il décide d'abandonner. Pourquoi? »

— « Je l'ignore, mais je crois pouvoir le deviner. Je crois qu'il a trouvé quelque chose aujourd'hui. Je crois que cela lui a fait une peur terrible — qu'il a été secoué au point de ne plus vouloir en approcher. » Gunderson hésita, levant les yeux sur le psychiatre. « Docteur, il n'y a qu'une chose qu'il ait pu trouver. »

— « Je sais, » dit Palmer d'un ton sévère. « C'est précisément pourquoi nous ne pouvons pas nous permettre de le perdre maintenant. »

*
* *

Voyons... que possédons-nous sur Christopher Taber?

Un dossier médico-psychiatrique de vingt centimètres d'épaisseur.

Trois cent soixante-deux microbandes, enregistrées sur les deux faces, répertoriées et référencées.

Dix mille kilomètres d'enregistrements sur film de stimulations auditives et visuelles de l'écorce cérébrale, répertoriés et référencés.

Vingt-deux mille cartes perforées des centres d'accumulation des souvenirs, frontaux et pariétaux, avec références croisées et interconnexions complexes, étiquetées, intégrées et sensibilisées.

Deux longues années de labeur — intense, harassant, incroyablement difficile...

Mais que possédons-nous *en fait* sur Christopher Taber?

Age : vingt-huit ans. Taille : un mètre soixante-dix. Poids : quatre-vingts kilos. Quotient intellectuel : 131. Tension artérielle normale, bonne musculature, fonctions rénales excellentes, pas trace de maladie de foie passée. Léger souffle systolique apexien de degré 1, incontestablement fonctionnel.

Berkhardt lui avait parlé, là-bas, en Pennsylvanie, et l'avait envoyé au Centre Hoffman. « Intelligence développée. Rien ne l'attache ici pour l'instant. Paraît susceptible de répondre aux conditions exigées. »

Berkhardt avait vu juste. Bon matériel d'étude, du point de vue physique. Esprit rêveur, beaucoup d'idéalisme, mais joliment inefficace quand il s'agit d'accomplir quelque chose. Parfait, parfait...

Beau garçon, bien bâti, grands yeux au regard franc, un sourire aux lèvres en entrant dans le bureau. Mais une lueur au fond de ces yeux... de l'anxiété? Ah! il se met à parler. *Beaucoup* d'anxiété. De l'hostilité aussi, assez bien dissimulée, mais les bords à vif restent visibles. Déteste le monde et se déteste lui-même. Donnez-lui quelque chose de *bien* à faire, quelque chose d'utile à l'humanité, et il se sentira tellement mieux, délivré de ses cuisants remords...

Simple supposition, évidemment, mais attendons, car elle n'est pas sans fondement. Des déboires, une longue suite de déboires. Craint-il que ses échecs soient dus à de la lâcheté ? Sonder cette question-là... et *bing!* Des sentiments de culpabilité éparpillés partout.

Des questions sur le programme de recherches, ensuite. De quoi

s'agit-il? Qu'essayons-nous de faire? Quels seront les résultats de notre réussite éventuelle?

Ce sera la fin de l'aliénation mentale, Chris. Le premier coup efficace porté à la maladie de l'esprit, une arme pour la faire éclater et la détruire à jamais. Cela entraînera la mise à nu d'un cerveau humain, dans toute sa capacité, sa force et sa faiblesse. Cela nous permettra de voir pour la première fois ce dont un cerveau humain est réellement capable...

(Berkharts avait raison. C'est l'homme que nous cherchions. Nullement exceptionnel, n'importe quel homme sur un millier aurait pu convenir, mais Taber est *ici,* il trouve du plaisir à entendre ce que nous disons ! Si nous parvenons seulement...)

Il se porte volontaire. Yeux brillants... inspirés. Aveuglément, bien entendu, il n'a aucune notion réelle du travail qu'il accepte, mais nous pourrons arranger cela le moment venu.

C'est ainsi que le travail avait commencé. Deux années déjà. Et maintenant le but était en vue, si proche...

*
* *

Ils descendirent les deux étages jusqu'au laboratoire. Avec son sens particulier de l'humour, Gunderson l'appelait l'Enfer. Mais il n'y avait pas d'humour maintenant dans le visage maigre de l'interne que Palmer suivait dans l'escalier.

La peur.

Chris Taber avait peur. C'était ce sentiment qui venait de le faire abandonner. Rien d'autre. Disons une réaction d'angoisse aiguë. Disons un brusque remaniement des défenses du moi. Disons une formation réactionnelle régressive de nature nerveuse.

Disons tout ce qu'on voudra. Tout cela se résumait en un mot : la peur.

Ils poussèrent la porte battante et entrèrent dans le corridor. Alors un sentiment irrésistible de frustration et de défaite envahit le cerveau du psychiatre. Il le surprit désarmé ; il voulut serrer les poings, marteler le mur et hurler sa rage aveugle. Il semblait à Palmer qu'il luttait contre la peur depuis aussi longtemps qu'il pouvait se souvenir. Il avait été bloqué par la peur, contrecarré par la peur, menacé, condamné et insulté par la peur.

Il n'avait trouvé aucun moyen de la vaincre. Il l'avait combattue avec tous les moyens dont il disposait et, cependant, elle était là, toute puissante et inexorable. Il savait que le cerveau de l'homme était embourbé dans la peur, retenu et ligoté, impuissant à faire autre chose que trembler et se cacher en espérant que la fin de la peur viendrait.

Mais Miles Palmer était un obstiné. Il avait travaillé au milieu des cris des déments s'élevant des salles isolées des hôpitaux psychiatriques, et il avait travaillé avec des hommes supérieurement intelligents réduits au silence et à l'impuissance par la peur. Une conviction inébranlable

le faisait persévérer : celle que, *au plus profond de l'esprit de chaque homme, il y avait* quelque chose — *un Moi, une étincelle ténue d'individualité — la merveilleuse étincelle de l'humanité elle-même. Ce quelque chose restait caché, se défendant opiniâtrément contre la connaissance consciente derrière un bastion épais de mensonges, de rationalisations, de déformations, accumulés et enchevêtrés pour le protéger.*

Et la peur était son arme puissante. En venir à bout, trouver un moyen de percer ces défenses pour pénétrer au plus profond de son âme, permettrait à un homme de se comprendre enfin, complètement et définitivement. D'une manière ou d'une autre, quelqu'un devait trouver ce moyen. La voie devait être frayée, pour que d'autres puissent s'y engager. Alors, finalement, de l'étincelle ténue pourrait jaillir une flamme lumineuse.

Tel était le rêve de Miles Palmer : trouver un chemin. Chris Taber avait commencé à frayer la voie. Maintenant, en vue du but, il était refoulé.

Par la peur.

Ils déverrouillèrent la porte et entrèrent dans le laboratoire. C'était une petite pièce, semblable à une minuscule salle de projection, dont trois côtés étaient recouverts d'un large écran gris en matière plastique incurvé au sommet et à la base. Au centre de la pièce était un fauteuil. Derrière se trouvait le panneau de commandes, dont la construction avait demandé un soin inouï. Aucun psychiatre n'aurait pu faire ce travail sans l'aide d'autres spécialistes : les ingénieurs, les neuro-chirurgiens, les biophysiologistes, qui l'avaient conçu.

Palmer revit défiler devant lui les semaines passées en conférences, les débats interminables, les discussions, les jours passés à chercher simplement les mots pour exprimer ce qu'il avait l'intention de faire, quels instruments il lui faudrait...

Afin d'amener Chris Taber, lentement, pas à pas, à la vérité. Afin de le guider, de le conduire, d'extraire ses souvenirs, de le placer devant ceux-ci, de l'aider à biaiser, se défendre, se battre, s'enfuir... et, finalement, faire face à ce qui était enfoui là. Afin de l'aider à trouver la voie.

Deux siècles plus tôt, les psychanalystes avaient essayé et échoué. Ils avaient envoyé des hommes fouiller dans les compartiments de leur esprit, mais ils utilisaient un outil léger et superficiel. Ils n'avaient pu que gratter la surface. Pour explorer plus profond, de nouveaux moyens avaient dû être découverts, ainsi que de nouveaux instruments et de nouvelles techniques.

De tels instruments n'existaient pas au départ. Le neuro-chirurgien s'était écrié : « Miles, soyez raisonnable ! Je ne peux pas ouvrir le crâne d'un homme en partant d'une pure conjecture ! » Mais il avait fini par le faire. Les physiologistes avaient évoqué en grognant les barrières cérébro-sanguines et, la mine sombre, ils avaient regagné leurs laboratoires. Mais plus tard, s'étonnant presque eux-mêmes, ils étaient revenus avec des solutions. Les ingénieurs avaient dit : « Docteur, les paroles que vous prononcez ne signifient rien pour nous ! » Alors il leur avait

fourni patiemment des explications, avait tracé soigneusement des schémas qui signifiaient quelque chose pour des ingénieurs, et quand il avait eu fini, ils avaient griffonné machinalement de petits dessins sur leurs blocs-notes et dit d'un air malheureux : « Mais il n'existe pas d'instruments de ce genre. Ce n'est pas réalisable. »

Et ils étaient partis et s'étaient mis au travail et avaient réussi.

Palmer secoua la tête et se tourna vers Gunderson.

— « C'est bon, » dit-il. « Voyons les films de la série d'aujourd'hui. »

La lumière s'éteignit et l'écran s'alluma. Des images vacillèrent, tremblotèrent, puis se stabilisèrent.

— « Il continuait à ramer dans la même galère qu'au cours de cette dernière semaine, » grogna Gunderson. « Le conflit avec son père qui a cristallisé sa haine. » Il resta silencieux ; ils regardaient attentivement les images changeantes, les images captées et intégrées par l'intermédiaire d'un millier de minuscules récepteurs dans le cerveau de Taber et que des fils, des tubes électroniques et des amplificateurs traduisaient en fantômes vivants sur l'écran. « La plus grande partie de tout ceci n'est que du déchet. Invention pure et simple. Défenses d'un kilomètre d'épaisseur. Quelque chose au fond, cependant. Il lui a fallu des semaines pour arriver jusque-là... Oh ! oh ! regardez ! »

Le tremblement des images s'accentua et elles changèrent avec une surprenante rapidité. Derrière, les projecteurs bourdonnaient. Des éclairs confus, des formes, des *sentiments,* convergeant sur l'écran en une spirale serrée...

— « Voilà l'endroit où il a trouvé... encore une seconde... là, maintenant ! »

Palmer soupira longuement. Il scrutait l'écran, le cœur oppressé. Puis il grogna et ralluma.

— « Et c'est le moment qu'il choisit pour abandonner ! Il a jeté un profond regard là, Peter, à cet endroit précis ! Un bref regard, mais il a vu le bout du chemin. » Il étendit les mains et dit avec amertume : « Une impulsion de plus et il pouvait ouvrir la voie toute grande... »

— « Ou l'inverse, » dit Gunderson.

Palmer lui jeta un coup d'œil aigu.

— « Evidemment. »

— « Quelles seraient ses chances, Doc? »

— « Comment le saurais-je? Minces. Mais nous n'avons jamais approché plus près. Nous ne pouvons perdre cette chance. »

Le visage de Gunderson était marqué par la fatigue.

— « Doc, c'est facile à dire, mais nous sommes en train de la perdre en ce moment même. Chris ne veut pas aller jusqu'au bout. Et nous ne pouvons l'y forcer. »

— « Bien sûr, bien sûr. » Sa voix était distante. Il feuilletait une épaisse liasse du dossier de Chris Taber.

— « Nous ne pouvons pas utiliser de drogue spéciale non plus. Nous sommes tout juste encore dans la légalité maintenant, Doc. Vous le savez. »

— « Nous n'aurons pas besoin de drogue spéciale. »

Gunderson le regarda avec étonnement.

— « Vous pensez pouvoir faire quelque chose? »

— « *Faire* quelque chose? Vous ne vous imaginez pas que je vais rester là à me tordre les mains? Grands dieux oui, il y a quelque chose que je puis faire. » Il mit le dossier sous son bras. « Chris est un brave garçon. Tout ce qu'il faut, c'est lui faire sentir le fouet. Il continuera l'expérience avec nous. »

— « Les moyens persuasifs, hein? »

Pour la première fois, Palmer sourit.

— « Les moyens persuasifs. Mais sans rien brusquer. »

*
* *

— « J'ai dit que je laissais tomber ce sale boulot et je n'ai rien à ajouter ! » Chris Taber serrait les poings en jetant des regards farouches à Miles Palmer et son corps tremblait de colère. La porte derrière lui était restée ouverte ; il lui lança un coup de pied qui la fit se fermer avec fracas. « J'ai été suffisamment esquinté par vos tortionnaires, ça suffit comme ça ! J'ai laissé tomber — est-ce assez clair? »

Palmer regarda l'homme avec étonnement.

— « Mais, Chris... »

— « Il n'y a pas de « Mais, Chris ! » gronda Taber. « Vous, avec votre figure innocente et vos paroles mielleuses ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce que vos hommes ne pouvaient pas faire leur besogne cette fois-ci? C'était trop pour eux, hein? Il a fallu qu'ils appellent le patron. » Il abattit ses deux mains à plat sur le bureau et se pencha vers le psychiatre. « Eh bien, ne vous fatiguez pas cette fois, réducteur de têtes ! Epargnez votre salive, parce que ça ne prend plus. N'essayez pas non plus de me faire peur. Peut-être qu'il y a trente ans le Centre Hoffman pouvait acheter ses cobayes comme de la viande à l'étal et ne plus les lâcher une fois qu'ils l'avaient autorisé par écrit à disposer de leur vie, mais maintenant il y a des lois, ne l'oubliez pas ! Je connais la loi, et la loi dit qu'aucun Sujet d'Expérience appointé ne peut être forcé à continuer un travail qui ne lui plaît pas. » Il découvrit ses dents en une grimace mauvaise. « Eh bien, ce travail ne me plaît pas. Je m'en vais, et si vous essayez de m'en empêcher, je... »

— « Chris ! » Les yeux du Dr. Palmer étaient exorbités. « J'essaye de vous dire que vous êtes parfaitement libre de partir. »

Chris Taber le regarda, ébahi. Son corps tremblait encore.

— « Libre? »

— « Mais bien sûr. »

Une expression de confusion passa furtivement sur les traits de Taber.

— « Mais on m'a dit... »

— « La porte est derrière vous. Les ascenseurs sont au fond du couloir à droite. La rue est dix-sept étages plus bas. »

Lentement, Chris Taber se redressa. Il ouvrit et ferma les mains comme si, surpris de découvrir qu'il les avait encore, il eût voulu en éprouver la flexibilité. Puis il dit :

— « Eh bien... alors, je vais m'en aller. »

Il ébaucha un haussement d'épaules et se tourna vers la porte.

Au moment où sa main touchait le bouton, Palmer dit :

— « Chris. »

L'homme se retourna comme s'il avait été piqué par une aiguille.

« Votre chèque. » Palmer tira de sa poche un morceau de papier jaune et le posa sur le bureau. « Vous n'allez pas oublier cela. »

Chris Taber revint lentement jusqu'au bureau avec un regard chargé de méfiance. Il prit le chèque et ses joues s'empourprèrent.

— « Ah ! non, » dit-il doucement. « Vous ne m'achèterez pas ainsi ! » Il laissa retomber le papier comme si celui-ci eût été contaminé. « Gardez votre argent. Je ne reviendrais pour rien au monde. »

— « Personne ne vous demande de revenir, » dit Palmer à voix basse. « Cet argent est déjà à vous. Vous avez signé un contrat pour cent mille dollars. Le travail est aux neuf dixièmes terminé. Ces quatre-vingt-dix mille dollars vous reviennent. Vous les avez déjà gagnés. »

L'homme reprit le chèque. Ses doigts tremblaient violemment.

— « Ecoutez, docteur, je vous ai dit... »

— « Aucune condition n'est mise à l'encaissement de ce chèque, Chris. Aucune. »

Il y eut un long silence. Puis Taber dit :

— « Docteur, je ne peux pas accepter cet argent. »

L'air froissé, Palmer regarda fixement le mur sans rien dire.

Taber repoussa le chèque et étendit les mains.

« Ecoutez, ce n'est pas un grief personnel, docteur. Je veux dire que vous avez été chic avec moi tout du long et je sais que vous avez tout engagé dans cette entreprise, et je... enfin, je veux simplement vous dire que je n'ai rien contre vous. Je... mes paroles ont été au-delà de ma pensée tout à l'heure... vous avez été chic... »

Palmer tourna sur Taber un regard chargé d'amertume, sans proférer une parole.

Taber fit un geste en direction du chèque.

« Je... je ne veux pas de cet argent. Je veux simplement que vous compreniez pourquoi j'abandonne comme ça. Je ne savais pas à quoi je m'engageais. Je ne me représentais pas... » Il s'interrompit et se laissa tomber dans un fauteuil en riant nerveusement. « Evidemment, j'avais une vague idée de ce que vous tentiez de faire. J'étais intéressé par ces recherches. Je n'étais pas venu y participer comme un vagabond alléché par une forte somme d'argent. Vous le savez bien, doc. J'y ai participé parce que je pensais... enfin, je pensais que cela en valait la peine. Je pensais que c'était une grande entreprise, vous comprenez. »

Le Dr. Palmer continuait de le regarder avec attention, sans rien dire.

Avec un petit geste de défaite, Taber se leva et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta à mi-chemin.

« Je sais ce que vous pensez, » dit-il vivement. « Vous pensez que je me dégonfle, n'est-ce pas? Vous pensez que je suis un de ces lâches qui laissent tout tomber dès que les choses commencent à se corser. Je sais ce que vous pensez. Eh bien, docteur, rien n'est moins vrai ! Ce n'est pas le courage qui me manque. J'ai autant de cran que n'importe qui. Mais ça, c'était différent. Vous ne m'en aviez pas parlé. Je... j'ai collaboré avec vous. J'ai fait tout ce que vous m'avez demandé, n'est-ce pas? J'ai travaillé dur pour vous, n'est-ce pas? Mais hier j'ai commencé à voir où j'avais pénétré. J'ai avancé et j'ai reçu un coup comme je n'en avais encore jamais reçu. »

La voix de l'homme s'était enflée plaintivement. Il se leva et se tourna vers Palmer, le visage contorsionné.

« Pouvez-vous comprendre cela? *J'ai eu peur, docteur !* J'ai encore peur maintenant, tellement peur que je peux à peine tenir mes mains immobiles. J'ai trop peur pour retourner là-bas. Cela m'ennuie terriblement de vous laisser en plan comme ça, après tout ce travail, mais je suis effrayé... »

Ses yeux torturés l'imploraient, le suppliaient de faire un effort pour le comprendre...

Palmer ne bronchait pas.

Un silence de mort se fit dans la pièce.

Lentement, la couleur se retira du visage de Taber. Il frappa du poing sur le bureau.

« Nom de Dieu ! ne comprenez-vous pas ce que j'essaye de vous dire? *Je ne peux pas le faire !* Je le voudrais, mais *je ne peux pas.* Je viens de me rendre compte que je pouvais *mourir* là-dedans... je pourrais en sortir *vidé,* n'ayant plus de cerveau du tout. Je pourrais en sortir mort... » Ses yeux se plissèrent. « Vous savez cela. Vous le savez depuis toujours, n'est-ce pas? Mais vous ne me l'avez pas dit. Vous m'avez trompé sur toute la ligne. Vous m'avez menti, vous avez déformé la vérité et vous m'avez doré la pilule. Oh ! c'est que vous êtes habile à ces sortes de choses, n'est-ce pas? *Mais vous n'ignoriez rien depuis le début.* Pourquoi m'avoir choisi pour la hache? Pourquoi pas vous? Pourquoi pas Gunderson? Ou un autre de vos sbires? Pourquoi me choisir moi pour me creuser un trou dans la cervelle? Pourquoi n'avoir pas été franc avec moi et m'avoir dit dans quoi j'allais entrer, au lieu de me conduire par le bout du nez jusqu'à ce que j'y sois enfoncé au point de ne plus pouvoir remuer le petit doigt? »

Les mains de Palmer agrippèrent les bras du fauteuil. Il ne disait pas un mot, se contentant de regarder Chris Taber.

« Doc, pour l'amour du ciel, que voulez-vous que je vous dise? Pourquoi restez-vous là assis à me regarder? *Ne pouvez-vous entendre ce que j'essaye de vous dire?* Est-ce que cela ne signifie rien pour vous? Ne pouvez-vous voir que je *veux* le faire, mais que je *ne peux pas* ? » Le visage de Taber se contracta ; il regarda le psychiatre tandis que ses paroles se perdaient dans le silence mortel de la pièce. Et tout à coup, involontairement, il éclata en sanglots — en sanglots énormes et déchi-

rants qui lui secouaient les épaules et qu'il ne pouvait réprimer malgré tous ses efforts. Il s'effondra dans le fauteuil et enfouit son visage dans ses mains. « Oh ! docteur, j'ai essayé de le faire, j'ai *essayé*, de toutes mes forces. Mais c'est toujours et toujours la même histoire. Chaque fois que j'ai essayé de faire quelque chose tout a tourné mal d'une façon ou d'une autre. Tout ce que j'ai touché a été fichu. » Sa respiration était rauque et saccadée dans le silence de la pièce. « Ça allait être l'instant décisif, la grande chance, qui compenserait tout le reste, et maintenant c'est fichu aussi... » Il restait assis, le visage dans ses mains, s'isolant du silence. Puis il s'écria : « Docteur, j'ai besoin d'aide. Ne restez pas là sans rien faire, *aidez-moi !* Que voulez-vous que je fasse ? »

Pour la première fois, les traits du psychiatre s'adoucirent.

— « Je veux que vous reveniez, Chris. »

Il n'y eut pas de réponse. L'homme resta longtemps le visage caché. Puis, lentement, il se mit debout et gagna la porte d'un pas traînant.

La porte se referma derrière lui.

Le psychiatre resta immobile, les yeux clos. Lentement, ses mains crispées sur les bras du fauteuil desserrèrent leur étreinte. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Il attendait, n'osant remuer un muscle.

Il attendit vingt minutes qui lui semblèrent vingt années.

Puis Gunderson fit irruption dans la pièce, les yeux luisants de triomphe.

— « Doc, j'ai toujours souhaité avoir l'occasion de serrer la main d'un authentique génie ! Toute la journée nous l'avons eu là-bas, le priant, le suppliant, le menaçant... »

— « *Il est revenu ?* »

— « Il est revenu ! Il est monté ici prêt à vous égorger et, une demi-heure plus tard, il redescend comme un agneau allant à... »

— « *La ferme !* » La main de Palmer s'abattit sur le dessus du bureau, envoyant voler un presse-papiers sur le plancher. Puis, lentement, il desserra son poing. « Excusez-moi, Peter. Je ne savais pas si nous allions réussir. Je regrette ce mouvement d'humeur. » Il repoussa son fauteuil. On l'aurait cru subitement très vieux. « Mais il y a une chose que je veux que vous sachiez. Je crois que nous ferons bien de faire revenir cet homme de là vivant. »

*
* *

C'était la même chose que la douzaine de fois précédentes, et cependant cette fois il y avait une légère différence. Il avait passé plusieurs heures assis dans le fauteuil moelleux, sentant le léger chatouillement des électrodes dans son écorce cérébrale, piquant, explorant, stimulant doucement, ramenant des souvenirs, des époques, des lieux et des gens, depuis si longtemps enfouis là qu'il en avait oublié leur existence, traduisant et amplifiant les infimes impulsions, les projetant devant ses yeux sur l'immense écran qui grandissait et grandissait jusqu'à sembler l'engloutir, corps et âme. Il se rappela les longues et harassantes semaines qu'ils

avaient passées à lui essayer l'instrument, à le régler avec un soin minutieux, jusqu'à ce qu'il fût devenu une partie tellement intégrée à son corps qu'il n'y ait eu aucune étrangeté dans son apparence, aucune étrangeté dans cette salle emplie des ombres libérées de son esprit. Il avait passé des jours et des jours à s'enfoncer de plus en plus profondément dans les sombres allées de son esprit, sondant, cherchant toujours...

Mais maintenant c'était différent. Chaque barrière abattue avait déterminé une nouvelle vague de peur, de peur irrésistible et aveugle. La dernière fois, il avait entrevu la vérité derrière la barrière, un simple scintillement, la plus brève des lueurs, mais assez pour imprimer dans son esprit avec la force d'un marteau-pilon ce fait simple et élémentaire : *la vérité était là*. Et la peur l'avait fait reculer, anéanti.

— « Les défenses seront puissantes, » avait dit Palmer. « Mais vous pouvez trouver un moyen de dépouiller votre esprit de toute sa gangue de mensonges. Vous seul pouvez trouver le moyen de le faire. Nous pouvons vous aider, mais seulement vous aider. » Il y avait si longtemps qu'il avait dit cela. Et il avait ajouté : « C'est la voie menant à la santé mentale, Chris. *Vous pouvez nous montrer cette voie.* »

A cette époque il n'en avait rien cru. Son esprit avait rejeté l'idée comme risible; derrière les portes à demi closes, il s'en était moqué, l'avait tournée en ridicule. Une telle voie *n'existait pas,* lui avait dit son esprit. Il ne pouvait pas y en avoir. Allons-y, bien sûr, mais il est ridicule d'essayer...

Jusqu'à ce qu'il ait eu une vision instantanée de la vérité. Alors il avait reconnu qu'il existait une voie. Elle conduisait à travers la vallée de la folie, mais elle était là.

Maintenant il savait ce que la peur pouvait signifier.

Il revenait à l'endroit où il était déjà parvenu auparavant. La peur était là, la terreur, la répulsion et le dégoût. Pour toucher ce qui était intouchable, sonder les profondeurs qu'aucun homme n'avait jamais sondées, savoir que dépouiller son esprit des mensonges pouvait signifier la folie et la mort et puiser quelque part la résolution d'aller de l'avant et de les arracher, cela demandait un courage peu ordinaire. Mais tel était le tracé de la voie. La peur pouvait détruire, il le savait, et cette pensée lui était horrible. Il sentait sa force céder tandis qu'il s'enfonçait plus loin sur le chemin, et la peur qui le retenait, le refoulait, hurlant son terrible avertissement...

***

Extérieurement, dans la pièce autour de lui, ils observaient, attendaient et enregistraient. Eux aussi savaient que c'était différent cette fois-ci. Ils pouvaient le voir sur l'écran. Ils pouvaient le percevoir au silence tendu qui régnait là. Ils pouvaient le sentir à leurs doigts glacés, aux picotements de leur peau dans la nuque. Pour la première fois, ils savaient que Chris Taber plongeait tout droit jusqu'au centre. Aucun artifice maintenant. Pas de rire secret. Pas de sincérité feinte, pas de possibilité de jouer au plus fin cette fois-ci, ni de faire semblant de

coopérer... toutes les défenses elles-mêmes dépouillées sans pitié au cours des cinq premières minutes...

Gunderson entra dans la cabine insonorisée, derrière la pièce, et manœuvra fébrilement le bouton de l'appareil d'intercommunication.

— « Faites descendre Palmer en vitesse. Ça y est, nous touchons le fond... » Sa voix n'était guère plus qu'un murmure.

Ils attendirent sans cesser d'observer. Ils virent la courbe de tension artérielle s'élever brusquement, regardèrent le rythme du cœur s'accélérer sous l'effet de la peur. Ils attendaient, guettant les signes imminents de danger...

Soudain, il poussa un cri perçant et se tordit sur son siège. Il les supplia de le relâcher, mais ils n'en firent rien. Il se mit à haleter et, les dents serrées, les remercia de ne pas l'écouter, puis il plongea de nouveau. Sa peur était une chose palpable, vibrante, dans la pièce, une chose rude et brutale qui s'enflait et s'enflait...

Il était sous l'effet de la commotion quand ils l'emportèrent. Ils pompèrent du sang complet et du plasma dans ses veines flasques, lui administrèrent des stimulants cérébraux, le réchauffèrent, respirèrent pour lui...

Prièrent pour lui...

Des heures plus tard, Palmer fit un signe de tête las et dit :

— « Il va s'en remettre. Rappelez-moi dès qu'il aura repris ses sens. »

***

On l'appela à 3 heures du matin. Il se leva à regret du divan où il reposait, dans son bureau, abruti de sommeil ; puis il se souvint soudain et enfila le corridor en courant jusqu'à la salle d'isolement.

Chris Taber regardait fixement le plafond. Tout d'abord, Palmer ne put voir ses yeux. Il respirait faiblement, lentement. Palmer s'approcha du lit et toucha la main de l'homme.

— « Chris. Dieu merci. »

Chris Taber regardait toujours le plafond.

— « Comment vous sentez-vous? »

— « Je me sens très bien. »

— « Bon, bon. » Les yeux de Palmer se posèrent une seconde sur le récipient à transfusion sanguine, puis revinrent se fixer sur le visage de l'homme.

— « Vous avez réussi, n'est-ce pas? Vous avez trouvé la voie? »

— « Oui. J'ai trouvé la voie. »

Le psychiatre tendit une main impatiente vers le bouton de l'enregistreur et mit la bande en marche.

— « Dites-moi ce que vous pouvez maintenant, » demanda-t-il. « Ne faites pas d'efforts excessifs. Si vous éprouvez la moindre fatigue, dites-le et nous reprendrons cela demain. Dites-moi simplement comment vous avez fait, quel que soit le moyen qui vous semble le plus naturel... » Il s'interrompit, fronçant les sourcils.

Sur le lit, l'homme riait.

— « Qu'y a-t-il qui ne va pas, Chris? »

Taber cessa de rire et tourna la tête vers Palmer. Ses yeux se rivèrent dans ceux du psychiatre avec une lueur mauvaise.

— « Et vous, docteur, comment vous sentez-vous? »

Le froncement de sourcils s'accentua.

— « Je me sens bien, Chris, très bien. Maintenant... »

— « Oh ! » La voix était curieusement blanche. « Je pensais que vous auriez pu vous trouver un peu sale à l'intérieur. »

Palmer baissa les yeux.

— « Je sais, » dit-il doucement. « Ce fut dur. Mais vous vous en êtes tiré... »

— « Vous ne savez rien, » dit Taber. « Dur ! Ce fut horrible. C'est vingt années de torture que j'ai subies dans cette pièce. » Il s'appuya sur un coude. « Je savais ce que ce serait, là-dedans. Je ne voulais pas y entrer. Mais vous avez été très habile... j'y suis entré de toute manière. Il vous importait peu que je le fasse de mon plein gré ou non, n'est-ce pas, docteur? »

— « Chris, je ne vous ai pas forcé à revenir avec nous. »

— « *Vous mentez !* » Le visage de Taber était d'une pâleur extrême. « J'ai appris un certain nombre de choses pendant que j'étais là-dedans. Tout à coup, j'ai compris des choses que je n'avais pas comprises avant. J'ai appris des *tas* de choses. »

— « Chris, vous vous énervez. Evidemment, vous avez *cru* que vous vouliez abandonner, mais inconsciemment... »

— « *Ne me mentez pas davantage, docteur !* Je vous démasquerai chaque fois, maintenant. Vous m'avez fait entrer là. Oh ! c'était habile, assurément. Technique supérieure de persuasion. Tout a marché de la façon que vous aviez prévue, n'est-ce pas? Vous saviez que j'entrerais irrité et amer, aussi vous avez commencé par supprimer la base sur laquelle reposaient ces sentiments. Puis vous saviez que je me sentirais coupable d'abandonner, alors vous m'avez aidé. Vous m'avez aidé à me sentir *plus coupable* encore. Et alors vous êtes resté assis et c'est tout. Vous connaissiez la seule chose que je ne pouvais supporter : le silence ! Et vous saviez que lorsque je ne pourrais plus le supporter, je me mettrais à parler pour le couvrir... »

— « Chris, vous imaginez des choses... »

— « Vous mentez, docteur. J'avais besoin d'aide, terriblement besoin, mais vous n'avez pas voulu m'en donner. Un mot de vous eût été suffisant. Un seul petit mot de soutien au bon moment et j'aurais pu sortir de là étant encore un être humain. »

Palmer secoua la tête en signe d'impuissance.

— « Chris, c'est fini, maintenant. *L'épreuve est passée.* Vous avez trouvé ce qu'il faut que nous sachions. Vous avez trouvé une voie. Quelle importance maintenant? »

Taber le regarda farouchement sans répondre.

« C'est bon, mettons que je vous aie fait revenir. Il le fallait, sinon nous étions obligés de repartir de zéro avec quelqu'un d'autre et d'abandonner le fruit de deux années d'efforts... »

— « Docteur, j'aurais pu mourir. C'était avec *ma vie* que vous jouiez, avec *mon cerveau.* »

Des gouttes de sueur apparurent sur le front de Palmer. Soudain, il se sentit étourdi ; la pièce semblait tourner autour de lui.

— « C'est bon, c'est bon. *Je le sais.* Je le savais et je l'ai fait, je l'admets. J'ai pensé qu'il le fallait. Peut-être avais-je tort, mais nous avons tenté la chance et nous avons gagné, Chris ! »

— « Vous aviez tort, doc. *Vous n'aviez pas le droit de m'envoyer là.* »

Le visage de Palmer était d'une pâleur mortelle ; tout son corps tremblait.

— « Chris, vous avez trouvé la voie. *Comment avez-vous fait ?* »

L'homme garda le silence un moment. Puis il se laissa retomber sur l'oreiller avec un faible sourire.

— « Vous êtes un malin, docteur. »

Palmer le considéra avec étonnement.

« Trouvez-la vous-même ! »

(*Traduit par Roger Durand.*)



■ *Fin de l'émission " Faits-Divers ".*

Nous avions annoncé dans notre numéro de mai dernier que Pierre Véry, co-producteur avec Maurice Renault de l'émission hebdomadaire « Faits-Divers » à la R.T.F., revenant exclusivement à son métier de romancier et de cinéaste qui l'accapare, avait décidé d'interrompre son activité radiophonique. La série « Faits-Divers » va donc, de ce fait, cesser sur la Chaîne Parisienne après l'émission du 9 juillet prochain.

Le très abondant et très flatteur courrier qui, de tous les coins de France, parvenait chaque semaine aux producteurs de cette émission était le témoignage permanent de la grande faveur avec laquelle elle était accueillie par les auditeurs et ceux-ci, nous en sommes sûrs, n'apprendront pas sa fin sans un vif regret.

Maurice Renault avait proposé à M. Paul Gilson, Directeur des programmes de la R.T.F., une émission de remplacement qui tenait compte du vœux exprimé par les auditeurs que leur soit présentée chaque semaine une bonne histoire policière ou de « suspense ». Il est regrettable que — pour des raisons toutes personnelles — le directeur des programmes n'ait pas cru devoir retenir ce projet.

Eve au pays des merveilles

(All on a golden afternoon)

par ROBERT BLOCH

Après « J'embrasse ton ombre » *(n° 41), qui était une inoubliable histoire de terreur, voici un nouveau récit de Robert Bloch dans un style tout différent. C'est une des nouvelles qui nous a le plus enchantés depuis bien longtemps et, encore sous son charme, nous renonçons à vous la définir. Mentionnons simplement que les trois sujets que l'auteur connaît peut-être le mieux sont : Hollywood, la psychiatrie et les œuvres de Lewis Carroll. Mélangez comme il l'a fait ces trois ingrédients, et vous aurez cette histoire, qui est peut-être une des plus inqualifiables à avoir vu le jour dans ces pages depuis longtemps, mais qui se suffit parfaitement à elle-même. Ajoutons que nous avons profité de l'occasion qui nous était offerte par un récit roulant sur l'œuvre de Lewis Carroll (si populaire comme on le sait aux U. S. A.) pour consacrer dans ce numéro un article à cet auteur que nous nous devions de célébrer quelque jour.*



Le gardien en uniforme qui se tenait derrière la grille était fort poli mais nullement pressé d'ouvrir. Ni la Cadillac toute neuve ni le vieux bouc du Dr. Prager ne semblaient l'impressionner.

Ce ne fut que lorsque le Dr. Prager lui jeta sèchement : « Mais j'ai un rendez-vous et Mr. Dennis a dit que c'était urgent... » que l'homme en uniforme fit demi-tour et entra dans la petite cabine téléphonique, pour appeler la grande maison, là-haut, sur la colline.

Le Dr. Saül Prager essayait de dissimuler son impatience, mais son pied appuyait sur l'accélérateur et le tuyau d'échappement de sa voiture fumait à sa place...

On ne saura jamais dans quelle mesure il aurait pu polluer ainsi l'atmosphère de Bel-Air, car un instant plus tard le gardien sortit de la cabine, ouvrit la grille, porta l'index à sa casquette et sourit.

— « Excusez-moi de vous avoir fait attendre, Docteur. Vous pouvez monter. »

Le docteur fit un petit signe de tête très sec et démarra.

— « Je suis nouveau dans ce service, et il faut être prudent, vous comprenez, » expliqua le gardien, mais le Dr. Prager n'écoutait pas. Il fixait les yeux devant soi, sur le panorama de la colline. Malgré lui, il se sentait fortement impressionné.

Il avait des raisons de l'être — presque un demi-million de dollars de

raisons... Les efforts combinés d'une douzaine d'architectes, d'arboriculteurs et de jardiniers-paysagistes avaient créé le domaine connu sous le nom de « Jardin d'Eden ». Encore que ce nom fût une allusion flatteuse à la propriétaire, Eve Eden, on pouvait aussi le prendre au sens littéral — à condition d'admettre un Paradis terrestre pourvu de deux piscines, d'un garage pour huit voitures et d'un régiment de séraphins armés de tondeuses électriques, de cisailles et de tuyaux d'arrosage.

Ce n'était certes pas la première visite du Dr. Prager, mais il ne manquait jamais d'être touché par le spectacle du palais sur la colline. C'était bien la demeure qui convenait à Eve, la Première Femme, la Première, en tout cas, des Dix Premières Stars, d'après le Box Office.

Quand le docteur gara dans l'allée, la porte d'entrée était déjà ouverte et le majordome s'inclinait en souriant. C'était — le Dr. Prager le savait — un véritable majordome anglais, en parfait état de marche, bien complet, avec accent garanti et favoris authentiques. Eve Eden avait eu un mal fou à le dénicher ; après avoir prospecté en vain tous les bureaux de placement, elle l'avait trouvé à l'Office Central de la Figuration.

— « Bonjour, monsieur, » dit le majordome. « Mr. Dennis est dans la bibliothèque. Il attend Monsieur. »

Le Dr. Prager suivit le domestique à travers le hall. L'ameublement était d'un goût somptueux, ainsi que Mickey Dennis l'avait souvent remarqué : « N'avons-nous pas engagé les moins mauvais décorateurs de Beverly Hills? »

La bibliothèque même était un remarquable spécimen de décor longuement étudié. Encombrée des traditionnels fauteuils super-rembourrés, faits sur mesure par les plus éminents spécialistes du super-rembourrage, elle exhibait fièrement des boiseries de noyer, un parquet d'acajou ciré et trois cents mètres de rayons s'élevant jusqu'au plafond voûté. Le regard du Dr. Prager balaya les rayons, qui avaient grand besoin d'être époussetés. Il nota près d'un mètre de Thackeray relié en vert, deux mètres de Thomas Hardy en marron, complétés par un Dostoïevsky habillé de bleu pastel, trois mètres de Balzac, un mètre cinquante de Dickens, une jolie tranche de Shakespeare et un bon morceau de Molière. Les œuvres complètes, naturellement : les libraires tenaient à infliger à Eve Eden le traitement complet. Il y avait facilement deux mille volumes sur les rayons.

Au milieu de tous ces chefs-d'œuvre était assis Mickey Dennis, l'agent d'Eve Eden ; il feuilletait un exemplaire sale et corné de *Confidential.*

Comme le Dr. Prager hésitait sur le seuil, le petit homme se leva et lui fit signe d'entrer.

— « Hello, doc! Je vous attendais. »

— « Désolé, » murmura le docteur. « J'avais plusieurs rendez-vous que je ne pouvais pas décommander. »

— « Au diable les rendez-vous! Nous vous payons au mois, non? Eh bien, cette fois, mon cœur, vous allez gagner votre fric! »

Il approcha, secouant la tête.

— « Pour être enquiquinés, nous sommes enquiquinés, » marmonna-t-il. « Je n'ai pas encore osé appeler le studio. Si je l'avais fait, on verrait voler des perruques au-dessus de Beverly Hills. Il fallait que je vous voie d'abord. Et que vous *la* voyiez. »

Le Dr. Prager attendit. 50 % de ses obligations professionnelles consistaient à attendre. En attendant, il s'offrit le luxe de quelques hypothèses. Qu'est-ce que cela serait, cette fois-ci? Une dose excessive de somnifère? Un retour aux paradis artificiels? Une tentative pour vérifier le dicton qui prétend que l'absinthe rend le cœur plus tendre?

Il avait eu à s'occuper d'Eve Eden dans toutes ces conjonctures, et dans quelques autres, plus banales — comme le jour où elle avait voulu s'enfuir avec le chauffeur mexicain. En y repensant, cela n'avait pas été si banal. S'occuper d'Eve avait été difficile, s'occuper du chauffeur l'avait été plus encore, s'occuper de la femme et des sept enfants du chauffeur avait frisé le cauchemar. Pourtant, le docteur avait réussi à tout arranger. Il réussissait toujours à arranger les choses, et c'est pourquoi Eve Eden lui donnait des appointements grassouillets. En tant que médecin, le Dr. Prager était généralement l'ennemi de l'obésité ; mais en matière d'appointements il l'appréciait. Or, les siens étaient particulièrement gras, et c'est pourquoi il attendait de pied ferme le paquet que Mickey Dennis s'apprêtait à lui envoyer.

Le petit agent l'avait attrapé par le bras.

— « Doc, faut donner toute la gomme, et en vitesse ! Cette fois, c'est un assassinat ! »

Malgré lui, le Dr. Prager pâlit. Il leva la main et tira sur son bouc, pour se rassurer ; Dieu merci, il était toujours là, symbole de son autorité... Il réussit à dénouer ses cordes vocales et articula :

— « Vous voulez dire qu'elle a tué quelqu'un? »

— « Non ! » Mickey Dennis secoua la tête, l'air écœuré. « Ça serait moche, mais ça pourrait encore s'arranger. C'était une façon de parler. En fait, elle veut s'assassiner elle-même, doc. Assassiner sa carrière, jeter aux chiens un contrat de sept ans, tout neuf, non résiliable, sans options et avec un pourcentage sur les bénéfices bruts. Elle veut quitter le business... »

— « Quitter le cinéma? »

— « Vous avez pigé, doc. Elle veut planter là quatre cent mille dollars par an. »

Il y avait une angoisse sincère dans la voix de l'agent, l'angoisse d'un homme qui sait combien de décapotables on peut s'offrir avec 10 % de quatre cent mille dollars.

— « Il faut que vous la voyiez, » gémit-il. « Il faut que vous la fassiez changer d'avis, et vivement. »

Le Dr. Prager opina du chef.

— « Pourquoi veut-elle abandonner? » demanda-t-il.

Mickey Dennis leva les bras au ciel.

— « Est-ce que je sais? Elle ne veut pas donner de raisons. Elle m'a

balancé ça hier soir, comme ça, aussi sec. Elle m'a dit que c'était fini. Et quand je lui ai poliment demandé quelle foutue mouche la piquait, elle s'est fermée comme une huître. Je ne pouvais pas comprendre, disait-elle. » Le petit homme émit un son semblable à celui que fait un pantalon en craquant à l'endroit critique. « Fichtrement vrai, que je ne peux pas comprendre ! Mais je veux trouver la raison ! »

Le Dr. Prager consulta de nouveau son bouc, d'un doigt attentif.

— « Je ne l'ai pas vue depuis plus de deux mois, » dit-il enfin. « Comment s'est-elle comportée ces derniers temps — je veux dire : à part ça ? »

— « Comme une poupée bien sage, » déclara l'agent. « Une poupée vivante. A la regarder, on n'aurait jamais pu croire qu'elle avait dans le crâne autre chose que de la sciure. Elle a magnifiquement fini son dernier film, trois jours avant la date prévue. Pas fait une seule scène, pas piqué une seule crise. Pas le moindre suçon à la bouteille. Couchée tous les soirs de bonne heure — et seule. » Il fit encore le bruit du pantalon qui craque. « J'aurais dû me douter que c'était trop beau pour durer ! »

— « Pas d'ennuis financiers ? » s'enquit le Dr. Prager.

Mickey Dennis engloba d'un geste la bibliothèque et tout ce qu'il y avait au-delà.

— « Avec *ça ?* Entièrement payé... Plus : un terrain à Long Beach et deux puits de pétrole qui bavent comme Louella Parsons sur un scoop sensas !... Elle a plus de fric que Fort Knox (1) et presque autant que Bing Crosby. »

— « Et... quel âge a-t-elle, si je puis vous le demander ? »

— « Vous pouvez, et vous pouvez recevoir de drôles de réponses. Mais il se trouve que je sais. Elle a trente-trois ans. Je devine à quoi vous pensez, doc, mais ça ne peut pas être ça. Elle a encore une bonne douzaine d'années devant elle, et peut-être davantage. Regardez-la, bon Dieu ! »

— « C'est bien mon intention. Où est-elle ? »

— « En haut, dans sa chambre. Ne l'a pas quittée de toute la journée. Veut pas me voir. » Il hésita. « Sait pas que vous êtes ici. Lui ai dit que j'allais vous appeler, et ça a paru la bouleverser. »

— « Elle ne tient pas à me voir, hein ? »

— « Elle a dit que si ce bouc à longues oreilles approchait, fût-ce à un kilomètre de sa baraque, elle... » Il s'interrompit et se tortilla, mal à l'aise. « Bref, comme je vous l'ai dit, elle était bouleversée. »

— « Je vais prendre les choses en main, » dit fermement le docteur.

— « Vous ne voulez pas que je monte avec vous et que j'essaie de l'amadouer ? »

— « Ce ne sera pas nécessaire. »

Le Dr. Prager quitta la pièce d'un pas léger. Mickey Dennis revint

---

(1) Fort Knox : où sont entreposées les réserves de la Banque Fédérale des Etats-Unis.

à son fauteuil et reprit son magazine. Mais il ne le lut pas. Il attendait le bruit de l'explosion.

Quand celui-ci arriva, il frissonna et faillit grincer des dents mais il se souvint à temps du prix que lui coûterait un nouveau bridge. Puis, à sa grande surprise, les injures et les cris s'apaisèrent et il respira de soulagement.

Le doc était un bon psychiatre. Il allait la reprendre en main. Il avait déjà commencé. Dennis n'avait donc rien d'autre à faire que de se détendre.

*
* *

— « Détendez-vous, » dit le Dr. Prager. « Vous avez déchargé toute votre agressivité. A présent, vous pouvez vous allonger. Voilà, c'est parfait... »

Le spectacle d'Eve Eden étendue sur une causeuse était effectivement parfait. C'était même le sommet de la perfection, à en croire les plus éminentes autorités hollywoodiennes.

Les jambes d'Eve Eden étaient longues et blanches, et ses cheveux longs et blonds. Les unes et les autres étaient exposés de la manière la plus parfaite ; entre les deux, s'offrait toute une série d'agréments, sous un pyjama d'intérieur à demi transparent. Le visage illustré par des milliers de close-ups était celui d'une fillette impertinente qui aurait traversé toutes les phases de la délinquance juvénile.

En face de ce spectacle, le Dr. Prager ne réussissait à se cramponner à son objectivité professionnelle qu'en se cramponnant aussi à son bouc. Encore dut-il sacrifier quelques poils, et autant d'impulsions, avant de pouvoir reprendre la parole.

— « Maintenant, » dit-il, « racontez-moi tout. »

— « Et pourquoi donc? » La voix d'Eve Eden était aussi candide que son regard. « Je ne vous ai pas demandé de venir. Je ne suis dans aucun pétrin. »

— « Mr. Dennis m'a dit que vous songiez à abandonner le cinéma. »

— « Mr. Dennis est un fichu menteur. Je ne songe pas à abandonner le cinéma, je l'ai abandonné, un point, c'est tout. N'a-t-il pas convoqué mes avocats? N'a-t-il pas prévenu les studios? Je lui avais dit de le faire. »

— « Je n'en sais vraiment rien, » dit le Dr. Prager pour la calmer.

— « Alors, c'est lui qui est dans le pétrin, » annonça joyeusement Eve Eden. « Bien sûr, je sais pourquoi il vous a fait venir : il espère que vous allez me faire changer d'avis. Eh bien, c'est raté, doc. Ma décision est prise. »

— « Mais pourquoi? »

— « Ça ne vous regarde pas. »

Le Dr. Prager se pencha sur elle.

— « Mais si, ça me regarde, Wilma... »

— « Wilma? »

Le Dr. Prager hocha affirmativement la tête et poursuivit, d'une voix plus douce :

— « Wilma Kozmowski. La petite Wilma Kozmowski. Avez-vous oublié que je sais tout d'elle? La petite fille que sa mère a abandonnée. Qui s'est enfuie de la maison à l'âge de douze ans et qui a roulé sa bosse un peu partout. Qui a été serveuse à Pittsburgh, et entraîneuse, et danseuse de burlesques... Je sais tout, vous dis-je : Frank, Eddie, Nino, Sid et... tous les autres... » Il sourit. « Vous m'avez tout raconté vous-même, Wilma. Et vous m'avez raconté aussi tout ce qui est arrivé après que vous êtes devenue Eve Eden. Souvenez-vous : quand vous m'avez connu, vous n'étiez pas encore Eve Eden, pas complètement ; Wilma continuait à s'interposer, n'est-ce pas? C'était Wilma qui buvait, qui se droguait, qui avait des histoires avec les hommes, qui essayait de se tuer. Je vous ai aidée à combattre Wilma, n'est-ce pas, Eve? Je vous ai aidée à *devenir* Eve Eden, la vedette de cinéma. C'est pourquoi cela me regarde, que vous restiez celle que vous êtes. Belle, adorée, glorieuse, heureuse... »

— « Vous vous trompez, doc. Si vous voulez que je sois heureuse, oubliez Eve Eden. Oubliez aussi Wilma. A partir d'aujourd'hui, je vais être quelqu'un d'autre. Alors, je vous en prie, allez-vous-en... »

— « Quelqu'un d'autre? » Le Dr. Prager avait sauté sur ces mots. Un instant plus tard, il sauta pour de bon.

— « Qu'est-ce que c'est que ça? » dit-il en s'étranglant.

Le bouc frémissant, il fixait un petit être en fourrure blanche qui se déplaçait sur le tapis.

Souriante, Eve Eden se pencha et ramassa la petite chose.

— « Ce n'est qu'un lapin blanc, » expliqua-t-elle. « Il est mignon, n'est-ce pas? Je l'ai acheté l'autre jour. »

— « Mais... »

Les yeux du docteur lui sortaient de la tête. C'était bien un lapin blanc qu'Eve Eden berçait dans ses bras, mais pas un lapin blanc *ordinaire*. Car ce lapin-là portait une veste et un gilet à carreaux, et le Dr. Prager aurait presque juré qu'au bout de la chaîne d'argent qui barrait le gilet il y avait une montre dans le gousset...

— « Je l'ai acheté après le rêve, » reprit Eve Eden.

— « Le rêve? »

— « Autant tout vous dire, » soupira-t-elle. « Vous aimez tant les rêves, vous autres, psychiatres... »

— « Vous avez rêvé de lapins... » commença le Dr. Prager.

— « Je vous en prie, doc, laissez-moi faire à ma façon. Pour une fois, c'est *vous* qui vous détendez... Tout a commencé quand je suis tombée dans ce trou à lapins... »

*
* *

Dans son rêve, racontait Eve Eden, elle était une petite fille aux longues boucles dorées. Elle était assise au bord d'une rivière quand elle

avait vu ce lapin blanc courir près d'elle. Il portait un gilet et un haut col glacé ; il tira une montre de sa poche et murmura :

— « Oh ! mon Dieu, mon Dieu, je vais être en retard... »

Elle s'élança derrière lui dans le pré et quand il disparut dans le terrier elle le suivit.

— « Oh ! non ! » murmura le Dr. Prager. « Vous n'allez pas me sortir *Alice !* »

— « Quelle Alice? » demanda Eve Eden.

— « *Alice au pays des merveilles.* »

— « Vous voulez dire le dessin animé de Disney? »

Le Dr. Prager acquiesça.

— « Vous l'avez vu? » demanda-t-il.

— « Non, je ne perds pas mon temps à voir des dessins animés. »

— « Mais vous savez de quoi je parle, n'est-ce pas? »

— « Eh bien... » Elle hésita, puis, du fond de sa culture professionnelle, surgit une réponse : « N'y a-t-il pas eu un autre film, il y a longtemps, au début des années trente? Mais si, c'est Paramount qui l'a tourné, avec Oakie, Gallagher, Horton, Ruggles, Ned Sparks, Fields et Gary Cooper. Et, voyons, qui donc jouait la poule? Charlotte Henry? »

Le Dr. Prager sourit. A présent, il entrevoyait un brin de lumière.

— « C'est donc celui-là que vous avez vu? »

Mais Eve Eden secoua la tête.

— « Jamais vu celui-là non plus. Pouvais pas me permettre le ciné quand j'étais gosse, souvenez-vous... »

— « Alors, comment connaissez-vous la distribution? »

— « Facile. Une fille qui avait travaillé avec Alison Skipworth me l'avait énumérée. Elle était dedans aussi. Et aussi Edna Mae Oliver. J'ai bonne mémoire, doc, vous le savez... »

— « Oui. » Le Dr. Prager respira doucement. « Vous devez donc vous rappeler aussi que vous avez lu le livre... »

— « C'était un livre? »

— « Oh ! ne me dites pas que vous n'avez jamais lu « *Alice au pays des merveilles* », de Lewis Carroll... C'est un classique. »

— « Je ne lis pas, doc. Vous savez ça aussi. »

— « Mais vous avez dû le lire étant enfant. Ou quelqu'un vous l'a raconté. »

Les boucles blondes s'agitèrent.

— « Non. Je m'en souviendrais. Je me souviens de tout ce que je lis, et c'est pourquoi je sais toujours mes rôles. Je suis la meilleure lectrice à vue de toute la corporation. Mais non seulement je n'ai jamais lu « *Alice au pays des merveilles* », mais encore j'ignorais que l'histoire existât autrement qu'en scénario. »

Le Dr. Prager tira sur son bouc avec irritation.

— « Bon. Vous *avez* une mémoire extraordinaire, je le sais. Revenons donc un peu en arrière. Repensons très attentivement à votre première

enfance. Quelqu'un a dû vous prendre sur ses genoux et vous raconter des histoires. »

Les yeux de l'étoile brillèrent.

— « Mais bien sûr ! » s'écria-t-elle. « Tante Emma me racontait toujours des histoires ! »

Le Dr. Prager sourit.

— « Parfait. Et pouvez-vous vous rappeler la première histoire qu'elle vous a racontée? La toute première? »

Eve Eden ferma les yeux et se concentra de toutes ses forces. Quand elle parla, sa voix semblait venir de très loin.

— « Oui, » murmura-t-elle. « Je me souviens, à présent. Je n'avais que quatre ans. Tante Emma m'a prise sur ses genoux et m'a raconté ma première histoire. C'était celle du pochard qui entre dans un bar et qui ne peut pas trouver les toilettes, alors le barman lui dit de monter et... »

— « Non, » interrompit le docteur. « Non ! Non ! Ne vous a-t-elle jamais raconté de contes de fées? »

— « Tante Emma? » Eve Eden éclata de rire. « Des contes de fées? Vous voulez rire ! Mais des histoires, ça, elle en savait des millions ! Connaissez-vous celle du jeune couple qui... »

— « Inutile, » coupa le psychiatre en se laissant aller contre le dossier de son siège. « Vous êtes sûre que vous n'avez jamais lu ni vu *Alice au pays des merveilles?* »

— « Je vous l'ai déjà dit, non? Maintenant, voulez-vous entendre mon rêve ou non? »

— « Naturellement, je le veux. J'y tiens même beaucoup, » répondit le Dr. Prager, et c'était la stricte vérité.

Il tira son carnet et décapuchonna son stylo. Il était intimement persuadé qu'elle avait entendu ou lu *Alice,* et il s'intéressait aux raisons du barrage mental qui l'empêchait de s'en souvenir. Il s'intéressait aussi aux symboles qu'il trouverait peut-être dans son récit. La séance promettait d'être plutôt agréable.

— « Donc, vous êtes descendue dans le terrier? » dit-il pour la lancer.

— « Dans un tunnel, » rectifia Eve. « Je tombais, tombais, tout doucement. »

Le Dr. Prager nota : *tunnel — fixation prénatale?* Et il ajouta : *rêve de chute.* Eve poursuivit :

— « Je tombais dans une espèce de puits dont les parois étaient couvertes de placards et de rayons chargés de livres. Il y avait aussi des cartes et des tableaux, accrochés. »

Connaissance sexuelle interdite, nota le Dr. Prager.

— « Tout en tombant, je tendis la main et pris sur une étagère un pot qui portait l'inscription « Marmelade d'oranges ».

Marmelade — maman? écrivit le Dr. Prager.

Eve ajouta quelque chose au sujet de « Est-ce que les chats mangent les chauve-souris? » et « Est-ce que les chauve-souris mangent les chats? » mais le Dr. Prager ne l'entendit pas ; il était trop occupé à écrire. C'était fou, en y pensant, ce qu'il y avait de symboles freudiens

dans « *Alice au pays des merveilles* ». Extraordinaire aussi, la précision avec laquelle le subconscient d'Eve les évoquait...

Elle lui racontait à présent comment elle avait atterri dans un long couloir avec des portes des deux côtés, et comment le lapin avait disparu en grommelant : « Par mes oreilles et mes moustaches, comme il se fait tard. » Comment elle s'était approchée de la table à trois pieds en verre massif sur laquelle était posée la petite clef dorée — et le Dr. Prager écrivit : *symbole phallique.* Puis elle lui raconta comment elle avait regardé un jardin à travers la porte de cinquante centimètres, et souhaité franchir cette porte en se repliant comme un télescope. Alors, le Dr. Prager nota : *jalousie du phallus.*

— « A ce moment-là, » continua-t-elle, « j'ai aperçu sur la table cette bouteille dont l'étiquette disait « BOIS-MOI ». Alors, j'ai bu, et savez-vous ce qui est arrivé? Je me suis repliée comme un télescope. Je suis devenue de plus en plus petite et si je n'avais pas cessé de boire, j'aurais disparu! Alors, naturellement, je ne pouvais plus atteindre la clef, mais j'ai vu sous la table la boîte en verre portant l'inscription « MANGE-MOI », et j'ai mangé, et je suis immédiatement redevenue grande. »

Elle s'interrompit.

— « Je sais que ça a l'air idiot, doc, mais c'était vraiment très intéressant. »

— « En effet, » dit le Dr. Prager. « Continuez. Racontez-moi tout ce dont vous vous souvenez. »

— « Le Lapin est revenu en marmonnant quelque chose au sujet d'une Duchesse. Et il a fait tomber une paire de gants et un éventail. »

Fétichisme, nota le psychiatre.

— « Ensuite, c'est devenu complètement fou, » dit Eve avec un petit rire. Elle raconta sa crise de larmes, et comment ses larmes avaient formé une mare. Comment, en tenant l'éventail, elle avait de nouveau rapetissé, et s'était mise à nager dans la mare.

Phantasme agressif, décida le Dr. Prager.

Elle décrivit sa rencontre avec la souris et les autres animaux, la course à la Caucus et le curieux poème au sujet du roquet, Fury, qui se terminait par : « Je serai le juge et le jury... Je jugerai la cause et vous condamnerai à mort. »

Super ego, écrivit le Dr. Prager, et il demanda :

— « De quoi avez-vous peur, Eve? »

— « De rien, » répondit-elle. « Et je n'avais pas peur non plus dans le rêve. Il me plaisait. Mais je ne vous ai encore rien dit. »

— « Continuez. »

Elle raconta son voyage jusqu'à la maison du lapin pour lui rapporter ses gants et son éventail, et comment elle avait trouvé dans la chambre la bouteille sans étiquette. Suivit l'épisode de sa croissance, et le moment où elle s'était trouvée coincée dans la maison. (*Claustrophobie,* nota scrupuleusement le docteur.) Ce fut enfin sa fuite parmi les animaux qui lui lançaient de petits cailloux tandis qu'elle courait vers la forêt.

C'était *Alice*, mot pour mot, image pour image. *Imago paternelle* pour la chenille qui — le Dr. Prager raisonnait sagement — pouvait fort bien le représenter lui-même, en tant que psychiatre, avec son aspect sévère et ses réponses énigmatiques. Le poème « Père Guillaume » qui suivit sembla venir à l'appui de cette hypothèse.

Vint l'épisode de la dégustation du morceau de champignon, au cours duquel elle grandissait et rapetissait. Cela représentait-il son attrait pour les stupéfiants? Peut-être. Puis il y eut le moment où un pigeon la prenait pour un serpent, à cause de son long cou serpentin. Une vipère était un serpent, et n'appelle-t-on pas les intoxiqués des « vipers »? (1). Le Dr. Prager commençait à comprendre. Tout cela était symbolique. Elle était en train de lui raconter sa propre vie. Elle s'était enfuie, elle avait trouvé la clef du succès, elle se sentait parfois « toute petite » et insignifiante et s'efforçait par tous les moyens de devenir « grande » et importante. Jusqu'à à ce qu'elle puisse entrer dans le jardin — son Jardin d'Eden — et devienne une vedette, et le consulte, lui, Prager, et prenne des drogues. Tout s'expliquait, à présent.

Il la comprenait, tandis qu'elle lui racontait sa visite chez la Duchesse (*Imago maternelle*), avec son cruel : « Qu'on lui coupe la tête ! » Et, avant même qu'elle eût parlé du bébé changé en cochon, il nota : *phantasme de réjection.*

Il écouta ensuite le récit de son entrevue avec le Chat de Chester, s'émerveillant de l'exactitude avec laquelle Eve rapportait les dialogues.

— « Mais je ne veux pas aller chez des fous, » dis-je et le chat fou me répondit : « Oh ! vous ne pouvez faire autrement. Nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Vous êtes folle. » Et je lui dis : « Comment savez-vous que je suis folle? » Et le chat dit : « Vous devez l'être — sinon vous ne seriez pas ici. » Et je me sentais vraiment folle quand le chat a commencé à disparaître. Croyez-le ou non, doc, mais il ne restait plus qu'un grand sourire. »

— « Je le crois, » affirma le Dr. Prager.

Depuis qu'elle parlait des fous, il flairait une autre piste. Comme il s'y attendait, vint l'histoire du Thé. Avec le Lièvre de Mars et le Chapelier Fou, bien entendu, le Chapelier *Fou*... Assis devant leur maison (*asile d'aliénés,* sans aucun doute), avec le Loir entre eux, le Loir endormi — *endormi* comme la raison des fous... C'était cela : Eve avait peur de devenir folle ! Le Dr. Prager en était si fermement persuadé que lorsqu'elle récita : « Pourquoi un corbeau ressemble-t-il à un bureau? » il écrivit : *Pourquoi un délirant ressemble-t-il à un test de Rorschach?* » — phrase qu'il dut biffer (2).

Suivirent le traitement sadique infligé au pauvre Loir, puis une nouvelle fantaisie de droguée, symbolisée par des champignons, qui

(1) « Vipère » s'écrit en anglais « viper », mot qui a longtemps servi à désigner les fumeurs de marihuana, dans l'argot des musiciens de jazz, puis est passé dans le langage courant et s'applique aujourd'hui à tous les toxicomanes. Voir à ce sujet *La rage de vivre,* de Mezz Mezzrow.

(2) Jeu de mots intraduisible sur *raven,* corbeau, et *raving,* délirant.

ramena Eve dans un merveilleux jardin. Le Dr. Prager entendit l'histoire du peuple en cartes à jouer (les soldats de *trèfle,* les courtisans de *carreau* et les enfants de *cœur* étaient des symboles vraiment fascinants !).

Et quand Eve déclara :

— « Mais c'est tout juste un paquet de cartes à jouer. Je n'ai pas à en avoir peur, » le Dr. Prager écrivit triomphalement : *fantaisie paranoïaque : les autres n'existent pas.*

— « Maintenant, » continua-t-elle, « il faut que je vous parle de la partie de croquet. » Et elle lui raconta la partie de croquet, et il noircit encore deux pages entières de son carnet.

Il fut transporté d'aise par le récit que lui fit Alice-Eve de sa conversation avec l'affreuse Duchesse, qui, entre autres choses, lui avait conseillé : « Prenez soin des sens et les sons prendront soin d'eux-mêmes » et aussi : « Soyez ce que vous voudriez avoir l'air d'être — ou, si vous préférez, plus brièvement : ne croyez jamais que vous êtes autrement que ce que vous avez été ne puisse leur paraître autrement. »

Eve Eden débita la phrase, apparemment mot pour mot.

— « Sur le moment, » admit-elle, « cela ne semblait avoir aucun sens, mais c'est clair, à présent, n'est-ce pas? »

Le Dr. Prager refusa de se prononcer. Ce n'était que trop clair, en effet. D'une clarté terrifiante. Cette pauvre enfant luttait désespérément pour garder son identité. Tout le prouvait. Elle était perdue sur une mer d'illusions, peuplée d'images tourmentées et de Tortues à Tête de Veau — très significatives, les Tortues à Tête de Veau...

L'histoire de la Tortue, du Griffon et du Quadrille des Homards prenait à présent un sens affreux. Tous les mots et les phrases déformés symbolisaient un dérangement mental qui s'aggravait. Eve apprenait à l'école « à tournoyer et à se contorsionner » ; l'arithmétique enseignait « l'ambition, la distraction, l'enlaidification et la dérision ». C'était l'indice évident d'un complexe d'infériorité. Dans la logique pervertie d'Alice, « noircir » devenait « blanchir » ; elle révélait ainsi, inconsciemment, qu'elle n'était plus capable de faire la différence entre le noir et le blanc. Autrement dit, elle perdait tout contact avec le réel. Elle était soumise à une épreuve terrible. On lui faisait un procès...

Bien sûr, c'était un procès ! Eve racontait à présent le procès du Valet de Cœur qui avait volé les tartes. (*N'avait-elle pas été un peu « tarte » autrefois ?*) Alice-Eve voyait tous les animaux du jury (*nouvelle fantaisie paranoïaque : les gens sont des animaux*) ; elle continuait à grandir (*idée de grandeur*) et, alors, arrivait le lapin blanc, qui lisait la lettre anonyme.

Ce fut comme le lapin lui-même que le Dr. Prager pointa les oreilles pour écouter cette lettre :

Mon idée était que vous aviez été
(Avant qu'elle eût cette colère)
Le véritable obstacle à notre liberté,
Entre lui, nous-mêmes et l'affaire.
Ne lui laissez pas savoir qu'elle les préférait,

Cela doit rester pour toujours entre nous
Inconnu des autres, un profond secret
Entre moi et vous.

Un secret, évidemment, décida le Dr. Prager. Eve Eden avait depuis longtemps la hantise de la folie. C'était la racine de tout son comportement pervers et il n'avait jamais fouillé assez profondément pour la découvrir. Mais le rêve, venu de son subconscient, lui fournissait la solution.

— « Je lui ai dit que je ne voyais pas un atome de sens commun dans tout cela, » poursuivit Eve. Et la Reine avait hurlé : « Qu'on lui coupe la tête ! » Mais j'ai répliqué : « Qui se soucie de vos ordres? Vous n'êtes qu'un paquet de cartes. » Alors, ils se sont tous levés et se sont envolés vers moi, mais je les ai repoussés et je me suis réveillée, en train de me battre avec mes couvertures. »

Elle se redressa.

— « Vous avez pris un sacré tas de notes, doc. Me ferez-vous l'honneur de me dire ce que vous en pensez? »

Le Dr. Prager hésita. La question était délicate. Certes, le rêve indiquait qu'elle était parfaitement consciente de son problème, au niveau liminaire. Un simple exposé des faits pouvait provoquer un choc, et un choc sans danger. En fait, un choc pouvait être juste ce qu'il fallait pour la remettre dans le droit chemin et annuler l'effet du *trauma* initial, quel qu'il eût été.

— « Bon, » fit le docteur. « Voici comment j'interprète tout cela. »

Il lui donna, en langage clair, son explication du rêve. Il ne mâcha pas ses mots, mais, une ou deux fois, il mâcha son bouc.

— « Et voilà, » conclut-il. « C'est l'histoire symbolique de votre vie, la dramatisation du conflit provoqué par votre état mental, que vous avez toujours essayé de cacher. Mais le subconscient y voit clair, ma chère amie. Il sait toujours, et s'efforce de mettre en garde. Rien d'étonnant à ce que vous ayez eu ce rêve, juste en ce moment. Ce n'est pas un hasard. Freud dit... »

Eve éclata de rire.

— « Freud dit? Qu'est-ce qu'il en sait? Et, tout bien pesé, doc, qu'en savez-vous vous-même? Voyez-vous, j'ai oublié de vous dire quelque chose, en commençant : je n'ai pas *eu* ce rêve... » Elle le regarda en face et cessa de rire. « Je l'ai *acheté*... pour dix mille dollars. »

Le Dr. Prager piétinait. Son stylo cessa de fonctionner et son bouc de répondre aux sollicitations impérieuses de sa main. Il écouta Eve Eden jusqu'au bout et agita désespérément les bras, comme un oiseau prêt à prendre son vol. Il avait effectivement envie de s'envoler, mais il ne pouvait abandonner cette belle oiselle dans son nid. Surtout dans un nid si douillettement rembourré de dollars. Mais pourquoi diable tout ça était-il si compliqué?

— « Répétez-moi ça, » lui demanda-t-il enfin. « Juste l'essentiel. Je ne saisis pas bien. »

— « C'est pourtant simple. Comme je vous l'ai déjà dit, je me sentais nerveuse, agitée, à la recherche de quelque chose de nouveau, d'amusant, d'excitant. Et c'est à ce moment-là que j'ai rencontré Wally Redmond et qu'il m'a parlé du Pr. Laroc... »

— « Le charlatan... » murmura le Dr. Prager.

— « J'ignore sa nationalité, » dit Eve. « C'est juste un vieux petit bonhomme qui vend des rêves. »

— « Attendez une minute... »

— « Je sais, ça paraît cinglé. C'est ce que je me suis dit quand Wally m'en a parlé. Il avait rencontré le professeur à une partie et ils avaient bavardé. Très vite, Wally avait vidé son sac et raconté au professeur la triste histoire de sa vie, et combien il était dégoûté de tout, y compris sa sixième femme, et son envie de fiche le camp et de s'amuser à tout prix.

» Là-dessus, le Pr. Laroc lui a demandé s'il avait jamais pris des drogues, et Wally lui a dit que non, qu'il avait le cœur faible. Et le professeur lui a demandé s'il avait essayé la psychanalyse, et Wally lui a dit que oui, bien sûr, qu'il avait été chez le Dr. Weissnichttwer, mais que ça n'avait rien donné... »

— « Votre ami s'est trompé de psychiatre, » lança véhémentement le Dr. Prager. « Il aurait dû consulter un Freudien. Comment espérer le moindre résultat d'un disciple de Jung ? »

— « Détendez-vous, doc, ça n'a aucune importance. L'important, c'est que le Pr. Laroc a vendu à Wally un rêve. Un rêve effrayant, à l'entendre : il était cambrioleur, quelque part en Angleterre, et il s'introduisait dans un grand domaine dirigé par un nain à tête de babouin. Mais ça lui a beaucoup plu. Après ce rêve, il s'est senti tout détendu ; il avait l'impression d'être un autre. Du coup, il en a acheté un second : l'histoire d'un gars qui était prêteur sur gages, il y a très longtemps, dans un vrai pays perdu. Et ce gars se tapait des tas de filles qui... »

— « *Jurgen,* » murmura le Dr. Prager. « Et, si je ne me trompe, l'autre rêve vient de *Lukundoo.* Un conte intitulé *Le grouin,* si je ne m'abuse. »

— « Ne nous éloignons pas du sujet, doc. Quoi qu'il en soit, Wally était fou de ces rêves. Il m'a dit que le professeur en avait des quantités d'autres à vendre. Ils étaient chers, mais ils valaient leur prix. Parce que, dans ces rêves, on devenait quelqu'un d'autre ; on *était* le type dont on rêvait. Et ça, bien sûr, sans gueule de bois et sans histoires avec les flics. Wally m'a dit que si jamais il avait essayé de faire avec de vraies femmes le quart de ce qu'il faisait en rêve, on le ficherait en tôle, même à Hollywood. Il a l'intention de quitter le business et d'acheter d'autres rêves. Il veut rêver tout le temps. Je crois même que le professeur lui a dit qu'en y mettant le prix il pourrait *rester* dans un rêve pour toujours, sans plus en sortir. »

— « Quelle idiotie ! »

— « C'est ce que je lui ai dit. Je vous comprends, doc, je pensais

comme vous avant de rencontrer le Pr. Laroc. Mais après, j'ai changé d'avis. »

— « Vous connaissez cet... individu? »

— « Ce n'est pas un individu, Doc. C'est un très brave type, vraiment chic. Il vous plairait beaucoup. Il m'a plu dès que Wally me l'a présenté. Nous avons eu une longue conversation. Je crois bien que je lui en ai dit encore plus qu'à vous. Je lui ai raconté tous mes embêtements. Et il m'a dit que ce qui clochait en moi, c'était que je n'avais jamais eu d'enfance véritable. Que quelque part au fond de moi, il y avait une petite fille qui essayait de vivre sa vie, avec beaucoup d'imagination. Et qu'il me vendrait un rêve pour arranger ça. Et je le comprenais, bien que ça parût cinglé. Il semblait vraiment comprendre à mon sujet des choses que je ne comprenais pas moi-même.

» Alors, je me suis dit : « Allons-y, rien à perdre, et j'ai acheté le rêve. » Elle sourit. « Et maintenant que je sais comment c'est, je vais en acheter d'autres. Tous ceux qu'il pourra me vendre. Parce qu'il avait raison, vous savez. Je ne veux plus de cinéma, plus d'alcool, plus de sexe, plus de drogues, ni de jeu, ni rien de ce genre. Je ne veux plus être Eve Eden. Je veux être une petite fille, une petite fille comme celle du rêve, qui a des tas d'aventures et à qui il n'arrive jamais aucun mal. Voilà pourquoi je me suis décidée. J'arrête tout en plein succès et je pars pour le pays des rêves. »

Le Dr. Prager garda le silence un long moment. Il regardait fixement le sourire d'Eve Eden. Ce n'était pas *son* sourire. Il avait l'impression que ce sourire appartenait à quelqu'un d'autre. C'était un sourire trop détendu, trop innocent, trop séraphique pour Eve. C'était, pensa-t-il, le sourire d'une enfant de dix ans sur le visage d'une femme de trente-trois ans qui avait beaucoup vécu.

Et, après avoir pensé *hébéphrénie, schizophrénie, début de catatonie,* il demanda :

— « Vous me dites que vous avez connu le Pr. Laroc par Wally Redmond. Savez-vous où le toucher? »

— « Non, c'est lui qui me touche. » Elle eut un petit rire. « Et ça me fait de l'effet, doc. »

Elle était sérieusement atteinte, pensa-t-il. Mais il se devait d'insister.

— « Quand vous avez acheté ce rêve, comme vous dites, qu'est-il arrivé? »

— « Mais rien. Wally m'a amené le professeur ici, dans cette chambre. Puis il est parti, le professeur m'a parlé, je lui ai fait un chèque et il m'a donné le rêve. »

— « Vous dites toujours « donné » le rêve. Qu'entendez-vous par là? » Brusquement, il eut un soupçon. « Vous a-t-il dit de vous allonger, comme je le fais moi-même? »

— « Oui, en effet. »

— « Et vous a-t-il parlé? »

— « Bien sûr. Comment avez-vous deviné? »

— « Vous a-t-il parlé jusqu'à ce que vous vous endormiez? »

— « Je... je crois. En tout cas, je me suis endormie, et quand je me suis réveillée, il était parti. »

— « Ah ! ah ! »

— « Qu'est-ce que ça veut dire? »

— « Ça veut dire que vous avez été hypnotisée, ma chère. Hypnotisée par un charlatan qui vous a vendu dix mille dollars quelques minutes d'un bla-bla-bla soigneusement préparé. »

— « Mais c'est faux ! »

Le sourire enfantin d'Eve Eden devint une moue enfantine.

— « C'était *réel*. Ce rêve, veux-je dire. C'est *arrivé*. »

— « Arrivé? »

— « Mais oui ! Le rêve est *arrivé*. Ce n'était pas comme dans les rêves ordinaires. Je pouvais voir, entendre, sentir et même goûter. Seulement, ce n'était pas *moi*, c'était cette petite fille, Alice. *J'étais* Alice. Voilà pourquoi ces rêves valent leur prix, comprenez-vous? C'est aussi l'avis de Wally. L'endroit où se passe le rêve existe, vous y *allez* et vous *êtes* quelqu'un d'autre. »

— « Hypnotisme... »

Eve Eden posa le lapin par terre.

— « Bon. Je vais vous donner une preuve. » Elle se dirigea vers son lit — un lit assez grand, à en croire la chronique scandaleuse, pour accueillir six personnes. « Je ne voulais pas vous montrer ça, mais autant le faire. »

Elle fouilla sous son oreiller et en tira un petit objet brillant.

— « Je l'ai trouvé dans le creux de ma main en me réveillant. Regardez... »

Le Dr. Prager regarda. C'était une petite bouteille avec une petite étiquette blanche. Il la secoua et vit qu'elle était à moitié remplie d'un liquide incolore et transparent. Il déchiffra l'étiquette, dont l'inscription disait simplement « BOIS-MOI ».

— « Une preuve? » fit-il, méditatif. « Et vous l'avez trouvé dans votre main en vous réveillant? »

— « Evidemment. Elle vient du rêve. »

Le Dr. Prager sourit.

— « Vous étiez hypnotisée. Et, avant de prendre son vol — et *vol* est bien le mot qui convient, si l'on songe qu'il avait en poche votre chèque de 10.000 dollars — le professeur vous a simplement glissé cette bouteille dans la main. Voilà comment j'interprète votre preuve. » Il mit la petite bouteille dans sa poche. « Avec votre permission, je vais l'emporter. Et je vais vous demander de bien vouloir suivre mes instructions dans les vingt-quatre heures à venir. Ne faites, avant mon retour, aucune déclaration sur votre projet d'abandonner le cinéma. Je crois que je vais pouvoir éclaircir cette affaire de façon à vous donner satisfaction. »

— « Mais je suis satisfaite, doc. Et il n'y a rien à éclaircir. Je ne veux pas... »

— « Je vous en prie. » Le Dr. Prager se caressa la barbe avec autorité. « Je vous demande seulement de patienter pendant vingt-quatre

heures. Je reviendrai demain à cette heure-ci. En attendant, essayez d'oublier tout ça et ne dites rien à personne. »

— « Hé, une minute, doc... »

Mais le Dr. Prager était déjà parti.

Ève fronça les sourcils, puis se laissa retomber sur la causeuse. Le lapin blanc apparut, sautillant, et elle le reprit dans ses bras. Elle caressa doucement ses longues oreilles jusqu'à ce qu'il s'endorme. Bientôt, elle s'endormit à son tour et le sourire enfantin revint sur son visage.

*
* *

Il n'y avait pas de sourire, enfantin ni adulte, sur le visage du Dr. Prager quand, le lendemain, il se présenta de nouveau devant la grille.

Son expression était grave tandis qu'il roulait vers l'entrée, acceptait le salut du majordome et entrait dans la bibliothèque, où l'attendait Mickey Dennis.

— « Quoi de neuf? » demanda le petit agent en jetant son magazine.

— « J'ai fait une enquête, » répondit le Dr. Prager. « Et j'ai de mauvais renseignements. »

— « Racontez, doc. J'ai essayé de lui tirer quelque chose hier après votre départ, mais elle n'a pas voulu l'ouvrir. Et aujourd'hui... »

— « Je sais, » soupira le Dr. Prager. « Étant donné les circonstances, elle ne pouvait pas vous parler. Apparemment, elle comprend la vérité, mais ne veut pas l'admettre. J'ai de bonnes raisons de croire qu'elle est sérieusement atteinte. »

Mickey Dennis se vrilla le front du bout de l'index.

— « Vous voulez dire qu'elle est en train de perdre la boule? »

— « En principe, je désapprouve ce genre d'expression. Mais dans ce cas particulier, seul le temps du verbe est faux. Il serait plus exact de dire qu'elle *a perdu* la boule. »

— « Et moi qui la croyais O. K. ! A part cette idée d'abandonner le business, elle semblait heureuse. Plus heureuse que je ne l'ai jamais vue. »

— « Euphorie, » diagnostiqua le Dr. Prager. « Manifestation cycloïdale. »

— « Vous m'en direz tant... »

— « C'est ce que je fais. »

— « Déballez-moi votre paquet, » supplia Dennis. « De quoi s'agit-il? »

— « Je ne peux rien vous dire de plus avant de lui avoir parlé. J'ai besoin d'éléments supplémentaires. J'espérais en obtenir de ce Wally Redmond, mais impossible de mettre la main dessus. Ni chez lui ni à son studio on ne sait où il est passé. »

— « Parti en bordée, » suggéra l'agent. « Avec lui, c'est le plus probable. Qu'est-ce que vous vouliez lui demander? »

— « Des renseignements sur le Pr. Laroc, » répondit le

Dr. Prager. « C'est un personnage plutôt insaisissable. Il ne figure sur aucun annuaire professionnel, ni de cette ville ni des environs. Pas la moindre trace dans les fichiers de la police. Je crains bien que ma première théorie ne soit fausse et que le Pr. Laroc lui-même ne soit qu'une pure invention sortie de l'imagination d'Eve Eden. »

— « Peut-être pourrais-je vous aider, doc... »

— « Voulez-vous dire que vous avez vu cet individu quand il est venu ici avec Wally Redmond l'autre soir? »

Mickey Dennis secoua la tête.

— « Non... Je n'étais pas là. Mais j'y suis depuis le début de cet après-midi. Et il y a juste une demi-heure, un drôle de corps nommé le Pr. Laroc s'est amené devant la porte. Il est avec Eve dans sa chambre, à présent. »

Le Dr. Prager ouvrit la bouche et déglutit de stupeur. Puis il fit demi-tour et se précipita vers l'escalier.

L'agent revint à son fauteuil super-rembourré et à son magazine corné.

Il fallait attendre encore. Mais, cette fois, il espérait bien qu'il n'y aurait pas d'explosion.

*
* *

Il n'y en eut pas, en effet, quand le Dr. Prager ouvrit la porte de la chambre à coucher.

Eve Eden était paisiblement assise sur la causeuse et le vieux monsieur occupait un fauteuil.

Comme le docteur entrait, le vieux monsieur se leva et lui tendit la main en souriant. Le Dr. Prager crut sage d'ignorer ce geste.

— « Professeur Laroc? » murmura-t-il.

— « C'est exact. »

Le sourire se composait du rictus de deux lèvres minces, retroussant des joues blanches et ridées, et d'un regard, aimable et bleu, derrière des lunettes à monture d'acier, à l'ancienne mode. Quoi qu'il pût être d'autre, le Pr. Laroc correspondait à la définition de Mickey Dennis : un drôle de corps. On lui donnait environ soixante-cinq ans, et ses vêtements paraissaient avoir le même âge, comme si on les lui avait confectionnés d'avance, au moment de sa naissance.

Eve Eden se leva.

— « Je suis heureuse que vous vous rencontriez, » déclara-t-elle. « J'ai demandé au professeur de venir cet après-midi, pour tout éclaircir. »

Le Dr. Prager tira sur son bouc.

— « Je suis enchanté que vous l'ayez fait, » dit-il. « Et je suis sûr que tout peut être réglé rapidement, maintenant que je suis là. »

— « J'ai dit au professeur que vous pensiez que je perdais les pédales, et il m'a dit que vous nagiez complètement. »

— « Vous déformez légèrement mes propos, » intervint le Pr. Laroc. « J'ai simplement remarqué que la compréhension des faits tels qu'ils sont suffirait à modifier votre opinion, docteur. »

— « Je crois être en possession des faits, » fit sèchement le Dr. Prager. « Et ils sont aussi secs qu'éloquents. »

— « Je vous en prie, continuez. »

— « C'est bien mon intention. » Le Dr. Prager se tourna pour faire face à Ève Eden et s'adressa directement à elle : « En premier lieu, je dois vous dire que votre ami ici présent utilise un faux nom. Je n'ai pas pu découvrir le moindre soupçon de preuve de l'existence d'une personne s'appelant le Pr. Laroc. »

— « Je l'admets, » murmura le vieux monsieur.

— « Deuxièmement, » poursuivit le docteur, « je n'ai pu découvrir non plus où se cache votre ami Wally Redmond. Sa femme ne sait pas où il est, son producteur non plus. Mickey Dennis le croit parti en bordée. J'ai mon idée personnelle là-dessus. Un fait est certain : il semble qu'il ait complètement disparu. »

— « Admis. »

— « Troisièmement et dernièrement, je suis persuadé que l'homme qui se fait appeler le Pr. Laroc vous a hypnotisée, qu'après vous avoir plongée dans une transe profonde il vous a lu l'histoire d' « *Alice au pays des merveilles* », et qu'il vous a suggéré que vous en étiez l'héroïne. Après quoi, il a fourré sous votre oreiller la petite bouteille étiquetée « BOIS-MOI », puis s'en est allé. »

— « Admis en partie, » acquiesça le professeur. « Il est exact que j'ai placé Miss Eden dans un état réceptif à l'aide de ce que vous choisissez d'appeler l'hypnotisme. Exact également que je lui ai suggéré d'entrer dans le monde d'*Alice*, en tant qu'Alice. Mais c'est tout. Je n'ai pas eu à lui lire quoi que ce fût, ni à m'abaisser à cette duperie : cacher la bouteille sous son oreiller, comme vous dites. Et j'ai été aussi estomaqué que vous, croyez-moi, en apprenant qu'elle avait ramené un souvenir aussi intéressant de sa petite expérience. »

— « Préparez-vous à être de nouveau estomaqué, » annonça le Dr. Prager d'un ton menaçant.

Il tira de sa poche la petite bouteille et aussi une feuille de papier.

— « Qu'est-ce que c'est, doc? » demanda Ève Eden.

— « Un certificat de Haddon et Haddon, chimistes assermentés. Je leur ai apporté cet intéressant souvenir, comme l'appelle votre ami, aux fins d'analyse. » Il lui tendit le rapport. « Voilà, lisez vous-même. Au cas où vos connaissances en chimie ne seraient pas très développées, je peux vous dire que H_2O est la formule de l'eau. » Il sourit. « Car cette bouteille ne contient rien d'autre que sept centilitres d'eau... »

Le Dr. Prager se tourna et regarda fixement le professeur.

— « Qu'avez-vous à dire, à présent? » demanda-t-il.

Le Pr. Laroc sourit.

— « Pas grand-chose. Je ne suis pas surpris que vous n'ayez trouvé mon nom sur aucune liste de professions, légales ou illégales. Il y a un certain nombre d'années que j'ai choisi de changer de côté — Miss Eden le sait déjà. Laroc n'est pas non plus mon vrai nom. Une seconde de

réflexion vous permettra de constater qu'à deux lettres près Laroc est visiblement l'anagramme de *Carroll...* »

— « N'essayez pas de me faire croire... »

— « Que je suis Lewis Carroll — ou plutôt Charles Lutwidge Dodgson? Certes non. Mais j'ai eu l'honneur de faire comme lui mes études à Oxford et de partager avec lui certaines... connaissances... »

— « Mais Lewis Carroll est mort en 1898 ! » objecta le Dr. Prager.

— « Ah ! vous avez pris soin de vérifier la date ! » sourit le vieil homme. « Je vois que vous n'êtes pas aussi sceptique que vous le prétendez. »

Sentant qu'il perdait du terrain, le Dr. Prager se souvint que l'attaque est la meilleure défense.

— « Où est Wally Redmond? » riposta-t-il.

— « Avec la duchesse de Towers, je suppose, » répondit le professeur. « Il a définitivement choisi l'autre côté, et j'ai choisi pour lui *Peter Ibbetson*. Voyez-vous, je suis forcé de m'en tenir aux livres directement inspirés des rêves de l'auteur, et le champ est très restreint. Il me reste encore à vendre le *Smirt* de Cabell et le *Livre de la jungle* de Kipling, mais je ne pense pas pouvoir jamais me défaire d'aucun Lovecraft, ils sont trop terrifiants. » Il jeta un regard à Eve. « Heureusement, comme je vous l'ai dit, je vous ai mis de côté quelque chose de très spécial. Et je suis heureux que vous ayez décidé de franchir le pas. Mon cœur est allé vers vous dès l'instant où je vous ai vue. J'ai senti la petite fille cachée derrière le vernis de la vedette, comme j'ai senti le petit garçon chez Mr. Redmond. Tant de gens d'Hollywood ne sont, comme vous, que des enfants frustrés ! Vous fabriquez des rêves pour les autres, mais vous n'en avez aucun à vous. Je suis heureux de pouvoir exercer ma modeste philanthropie... »

— « A dix mille dollars la séance ! » explosa le Dr. Prager.

— « Là, Là ! » gourmanda le Pr. Laroc. « Ceci ressemble fort à de la jalousie professionnelle, monsieur ! Et permettez-moi de vous rappeler qu'il en coûte cinquante mille dollars pour passer définitivement de l'autre côté. Non que j'aie besoin d'argent, mais parce que ces gros honoraires contribuent à renforcer mon autorité. Ils facilitent le transfert nécessaire entre mes clients et moi, pour employer votre propre vocabulaire. Leur effet est purement psychologique. »

Le Dr. Prager en avait entendu assez. Le moment était venu, pensa-t-il, de mettre le holà. Eve elle-même, si troublée qu'elle fût, devrait comprendre l'absurdité totale des ébouriffantes prétentions du charlatan. Il fit face au vieil homme avec un sourire désarmant.

— « Essayons d'y voir clair, » commença-t-il doucement. « Dois-je comprendre que vous vendez vraiment des rêves? »

— « Disons plutôt que je vends des expériences. Et les expériences sont tout aussi réelles que tout ce que vous connaissez. »

— « Ne jouons pas sur les mots, » reprit le Dr. Prager, contrarié. « Vous hypnotisez vos sujets. Pendant leur sommeil, vous leur suggérez d'entrer dans un monde de rêve. Et alors... »

— « Jouons un peu sur les mots, si vous le voulez bien, » dit le Pr. Laroc. « Vous êtes psychiatre ; en tant que tel, dites-moi, je vous prie, ce qu'est exactement un rêve? »

— « Mais c'est très simple. Selon Freud, le phénomène du rêve peut être décrit comme... »

— « Je ne vous ai pas demandé une description, docteur. Ni l'opinion de Freud. Je vous ai demandé une définition précise de l'état de rêve, comme vous l'appelez. Je veux connaître l'étiologie et l'épistémologie des rêves. Et pendant que vous y êtes, que diriez-vous d'une définition de « l'état d'hypnose », du « sommeil » et de la « suggestion »? Quand vous m'aurez défini scientifiquement ces phénomènes, comme vous les appelez, peut-être pourrez-vous aller plus loin et m'expliquer la nature de la « réalité » et le sens exact du mot « imagination »?

— « Mais ces termes ne sont qu'une façon de parler, » protesta le Dr. Prager. « Je serai franc avec vous. Peut-être sommes-nous incapables de définir le rêve avec précision. Mais nous pouvons l'observer. C'est comme l'électricité : personne ne sait ce que c'est, mais c'est une force mesurable, dirigeable et contrôlable, soumise à certaines lois naturelles. »

— « Parfait, » dit le Pr. Laroc. « C'est exactement ce que j'aurais dit moi-même. Les rêves sont en effet analogues à la force électrique ; le cerveau envoie des charges électriques et toute vie — matière, énergie — est du domaine de l'électricité. Mais seules les manifestations physiques de l'électricité ont été étudiées et utilisées ; ses manifestations psychiques ne l'ont pas été. Tout au moins jusqu'au jour où Dodgson a découvert certains principes fondamentaux des mathématiques, dont il m'a fait part. Je les ai développés et leur ai trouvé une application pratique. Le rêve, mon cher docteur, est simplement un continuum chargé d'électricité, doté d'une réalité propre, au-delà de notre propre continuum espace-temps. Le rêve individuel est faible. Mais couchez-le sur le papier, partagez-le avec d'autres et vous verrez son potentiel s'accroître considérablement. En se combinant, les charges d'électricité tendent à créer un plan *permanent*, un continuum de rêve, si vous le voulez bien. »

— « Je ne le veux pas, » répliqua le Dr. Prager.

— « Parce que vous n'êtes pas réceptif, » rétorqua le professeur avec suffisance. « Votre charge électrique est négative. Celle de Dodgson — Lewis Carroll — était positive. De même que celles de Lovecraft, d'Edgar Poe, d'Edward Lucas White et d'une poignée d'autres. Leurs rêves vivent, et d'autres personnes chargées d'électricité positive peuvent vivre dans leurs rêves, à condition de posséder la méthode d'introduction appropriée. Cela n'a rien de magique, ni de surnaturel, à moins de considérer les mathématiques comme de la magie. Dodgson l'a fait. Il était professeur de mathématiques, ne l'oubliez pas. Et moi aussi. Je suis parti de ses principes et je les ai développés, en créant une méthodologie pratique. Actuellement, je puis à volonté pénétrer dans le monde du rêve et y faire entrer d'autres personnes. Cela n'a rien à voir avec l'hypnotisme, tel que vous l'entendez. Quelques mots d'une formule non euclidienne sont suffisants pour... »

— « C'en est assez, » interrompit le Dr. Prager. « Encore que je répugne à employer ce mot, c'est de la folie pure. »

Le professeur haussa les épaules.

— « Appelez cela comme vous voudrez, » dit-il. « Vous autres, psychiatres, vous êtes très forts pour coller des étiquettes. Mais miss Eden ici présente possède assez de preuves tirées de sa propre expérience. N'est-ce pas, miss Eden? »

Eve Eden approuva d'un signe de tête puis rompit son silence.

— « Je vous crois. Même si le toubib nous prend pour des cinglés. Et je suis prête à vous lâcher les cinquante sacs pour un voyage définitif. »

Le Dr. Prager empoigna son bouc. Il se serait aussi bien raccroché à un brin de paille.

— « Vous ne pouvez pas faire ça! » s'écria-t-il. « Cela n'a aucun sens! »

— « Peut-être dans votre sens à vous, » répartit Eve Eden. « Mais c'est là justement tout le problème. Vous semblez incapable de concevoir qu'il puisse y avoir d'autres sens que le vôtre. Ce rêve fou que j'ai eu, que Lewis Carroll, selon vous, avait eu avant moi et avait écrit, ce rêve a un sens pour qui l'a vraiment *vécu*. Beaucoup plus de sens qu'Hollywood ou n'importe quoi. Plus de sens qu'une gosse nommée Wilma Kozmowski, grandissant pour vivre dans un palais d'un demi-million de dollars et essayant de se tuer parce qu'elle ne peut pas être l'enfant qu'elle n'a jamais été quand elle était petite. Le professeur, lui, comprend ça. Il sait que tout le monde a le droit de rêver. Et moi, pour la première fois de ma vie, je sais ce que c'est que d'être heureuse. »

— « C'est vrai, » commenta le professeur. « J'ai reconnu en elle une âme sœur. J'ai deviné l'enfant cachée derrière la femme, l'enfant au front pur sans nuage, comme dit Lewis Carroll. Elle méritait ce rêve. »

— « Et n'essayez pas de m'empêcher d'y retourner, » intervint Eve. « Vous ne le pourriez pas. Vous ne me ramènerez jamais dans votre monde. Ce qui vous pousse à le faire, c'est le désir de continuer à me soutirer des honoraires. C'est ce qui pousse aussi Dennis, avec ses sales dix pour cent, et le studio, avec ses gros bénéfices. Jamais personne ne m'a aimée pour moi-même, avant que je rencontre le Pr. Laroc. Lui seul m'a donné une chose qui méritait d'être reçue : le rêve. Alors, inutile d'essayer de me convaincre, doc. Je ne serai jamais plus Eve, ni Wilma. Je vais être Alice. »

Le Dr. Prager eut un regard noir, puis un sourire. A quoi bon se fatiguer à discuter? C'était tellement inutile! Que la pauvre gosse signe son chèque de cinquante mille dollars, on pourrait toujours le bloquer, comme on pourrait arrêter ce charlatan, s'il tentait vraiment de l'hypnotiser. Il y avait des lois, et des policiers. Vraiment, pensa le Dr. Prager, je me suis conduit comme un enfant, en prenant part à cette discussion ridicule! Seul, son orgueil professionnel était en jeu. Penser que ce vieux schnock pouvait avoir plus d'influence que lui sur Eve! Que disait-il, en ce moment, avec son sourire écœurant?

— « Je suis navré que vous ne souscriviez pas à mes théories, docteur. Mais je vous suis reconnaissant de ne pas les avoir mises à l'épreuve d'un test. »

— « Un test? Qu'est-ce à dire? »

Le Pr. Laroc montra la petite bouteille étiquetée « BOIS-MOI ».

— « Je suis heureux que vous vous soyez contenté de faire analyser le contenu de cette fiole, sans essayer de le boire. »

— « Mais ce n'est que de l'eau... »

— « Peut-être. Mais vous oubliez que l'eau peut avoir des propriétés différentes dans d'autres mondes. Et que cette eau vient du monde d'*Alice*... »

— « C'est vous qui l'avez apportée ici, » aboya le Dr. Prager. « Ne le niez pas. »

— « Je le nie absolument. Miss Eden connaît la vérité. »

— « Vraiment? » Brusquement, le Dr. Prager trouva la solution. « Miss Eden croit, et le professeur prétend, que cette eau a été, d'une façon ou d'une autre, apportée du monde de rêve d' « *Alice au pays des merveilles* ». S'il en est ainsi, la boire me fera grandir ou rapetisser, n'est-ce pas? »

— « Oui, » murmura Eve.

— « Attendez... » commença le professeur, mais le Dr. Prager secoua impatiemment la tête.

— « Laissez-moi finir, » dit-il. « Donc, si je bois cette eau et qu'il ne m'arrive rien, la preuve sera faite que ce monde de rêve est une pure invention? »

— « Oui, mais... »

— « Pas de mais. Je vous pose une question précise. Oui ou non, mon raisonnement est-il juste? »

— « Oui... oui. Je suppose... Oui. »

— « Parfait. »

D'un geste théâtral, le Dr. Prager déboucha la petite bouteille et en porta le goulot à ses lèvres.

— « Regardez bien, » dit-il.

Le Pr. Laroc s'avança.

— « Arrêtez ! » cria-t-il. « Je vous en prie, ne... »

Il se rua vers la bouteille, mais c'était trop tard.

Le Dr. Prager avait bu les sept centilitres de liquide incolore.

*
* *

Mickey Dennis attendit et attendit encore, jusqu'à n'en plus pouvoir. D'en haut, il ne lui était parvenu aucun bruit insolite, et cela rendait son attente encore plus intolérable.

Finalement, n'y tenant plus, il s'arracha de son fauteuil pour aller voir ce qui se passait.

En traversant le hall, il entendit parler dans la chambre à coucher. Il reconnut la voix du Pr. Laroc, disant :

— « Là, là ! Je sais que c'est un drôle de choc. Peut-être feriez-vous mieux de ne pas attendre davantage. Voulez-vous partir maintenant ? »

Pour Mickey, cela ne signifiait pas grand-chose. Pas plus que la réponse d'Ève, d'ailleurs :

— « Oui, mais ne faut-il pas d'abord que je m'endorme ? »

— « Non, » répondit le professeur. « Comme je l'avais expliqué au docteur, c'est une question de formules. Si je les énonce, nous pourrons partir ensemble. Et... vous pourrez emporter votre carnet de chèques. »

Ève sembla rire bêtement.

— « Vous voulez partir aussi ? » demanda-t-elle.

— « Oui. J'ai toujours aimé ce rêve, ma chère. C'est la suite du premier, comme vous le verrez. Si vous le voulez bien, mettez-vous avec moi en face du miroir... »

Le professeur marmonna ensuite quelque chose que Mickey Dennis ne réussit pas à comprendre, bien qu'il eût l'oreille collée à la porte. Mais la pression de son épaule fit s'ouvrir le battant.

La chambre était vide.

Absolument vide.

Pourtant, il aurait juré avoir entendu des voix une seconde plus tôt. Qu'avait dit le professeur ? Quelque chose comme « mettez-vous en face du miroir... »

Mickey regarda le miroir, le grand miroir placé au-dessus de la cheminée.

Pendant un instant, il eut l'idée folle qu'il apercevait dans le miroir le reflet d'Ève et du Professeur, nimbés d'une lumière brillante qui arrivait de tous côtés. Ève ressemblait à une fillette aux longues boucles blondes. Mais c'était évidemment une hallucination.

Puis, en grande tenue, le lapin sortit de derrière le lit et sautilla sur le plancher, et Mickey n'y comprit rien. Il ne comprenait rien à rien. Jamais il ne saurait où étaient allés Ève et le professeur, car il n'avait jamais lu *De l'autre côté du miroir*.

Et jamais non plus il ne comprendrait où était passé le toubib...

Le lapin sautilla autour d'un tas d'habits sur le plancher. Mickey crut reconnaître le veston, le pantalon, la chemise et la cravate du toubib, mais il n'en fut pas plus avancé.

Il se baissa et ramassa une petite bouteille posée à côté des vêtements. Il lut l'étiquette, qui disait « BOIS-MOI ».

Il avait grand besoin de boire un coup, mais la bouteille était vide. Peut-être cela valait-il mieux, après tout.

(Traduit par Jacqueline et Michel Perrin.)

(Les citations de Lewis Carroll sont empruntées à la traduction d'André Bay, dans l'édition du Club des Libraires de France.)



LEWIS CARROLL, L'EXPLORATEUR,

OU LES VOIES DE L'IMAGINAIRE

par GÉRARD KLEIN

Ce fut pour une large part la faute de Christophe Colomb. N'essayez pas de croire qu'il avait des circonstances atténuantes ou qu'un hasard malheureux la poussa dans cette direction désastreuse. Non. Ce fut bien sa façon de penser qui fut fautive. Ce fut bien Colomb qui déclencha l'effondrement du premier monde imaginaire. Honnie soit sa mémoire pour le meurtre des chimères.

Deux mille cinq cents ans plus tôt, le réel vivait de plain-pied avec l'imaginaire. L'inconnu commençait au-delà de la ligne des collines. Des êtres de feu dansaient juste en deçà de la grande rivière et à deux jours de marche, vers le nord, s'étendait le pays blanc des licornes. On pouvait y croire, somme toute. Personne n'avait été y voir. L'homme peuplait un immense damier où tout était possible. L'étrangeté était habituelle. Pourquoi la distance n'aurait-elle pas renforcé la différence et finalement sécrété le surnaturel ?

Du reste, les meilleurs témoignages concordaient. L'océanographe bien connu, Ulysse, nous a transmis par la plume de son biographe, Homère, bon nombre d'observations du plus haut intérêt scientifique. Il existait alors assez d'îles dans la Méditerranée pour abriter quelques dieux, quelques sirènes et quelques monstres. La surpopulation n'était pas telle qu'on dut les nier pour s'installer à leur place. On pouvait faire bon voisinage avec les gorgones et, le cas échéant, conclure de fructueux traités commerciaux avec le Minotaure. La volonté d'émerveillement faisait déjà place à la volonté d'effroi. Dans les premiers temps, l'homme en savait trop peu sur son habitat pour savoir s'y accrocher et pour ne pas ménager ses voisins, mêmes imaginaires; une bonne façon de ne pas se faire d'illusion est de prévoir le pire. Mais le pire cesse rapidement de l'être, à moins qu'il ne se réfugie perpétuellement dans l'inconnu. Heureusement pour la curiosité et l'effroi, la Terre était, en ce temps, illimitée. Et sa connaissance était assez brumeuse pour que le fantastique put cohabiter avec le réel à la faveur de l'imagination.

Vinrent les Romains. Ils n'aimaient pas le fantastique. Ils étaient trop superstitieux pour y prendre goût. Ils voulaient bien croire aux fantômes, mais non à d'autres êtres capables de leur ravir l'empire du monde. Ils avaient surtout la manie de dresser des cartes et de découper la Terre en districts. Il n'y eut plus bientôt de place nulle part sur les bords de leur mer tiède pour le moindre petit être inquiétant né d'une cervelle égyptienne ou crétoise.

Mais la Terre était vaste encore. Le fantastique se réfugia dans le nord. Des populations nouvelles et mythiques surgirent. Des légions de nains sortirent des grandes forêts, où il restait assez de brouillard pour abriter une population inquiétante et croissante.

Puis ce furent les grandes années. Tandis que les forêts tombaient et que s'évanouissaient les nixes, les regards se portaient vers l'ouest et l'océan, et vers l'est et les terres tout aussi indéfinies de l'orient. On racontait d'étranges choses. Tout était probable. La Terre, plate, s'étendait au-delà de tout ce que l'esprit pouvait rêver. Et sous d'innombrables et variées constellations, des cités de verre s'élevaient, peuplées d'hommes bigarrés dont l'œil unique brillait d'un éclat fixe et insoutenable; dans ce pays lointain, très au-delà des montagnes d'émeraude dont parle Hérodote et que cite Pline en se référant à une tradition presque oubliée des Egyptiens eux-mêmes, poussait l'arbre de vie; en cet autre les plantes portaient en guise de fruit des gemmes. Tous les souhaits du corps et de l'esprit se trouvaient réalisés en quelque endroit lointain. Ce devait être une étrange et excitante sensation que de percevoir la Terre vaste à l'infini autour de soi, et le mouvement de ces peuples lointains et différents, et la houle anonyme de vaisseaux inconnus trans-

mise après des siècles de voyage aux rivages aquitains par un océan plan, ainsi que nous arrive la lumière portée par les flots et l'écume du temps; et les maléfices de ces êtres plus puissants que l'homme et l'avisant de ne point pénétrer en leur domaine, et dont on pouvait tout juste brûler les émissaires humains; et l'immense rectitude de ces routes imaginaires conduisant, en une progression sans borne, à un ailleurs toujours reculé. Les Romains avaient éprouvé le besoin du monde fermé, enclos, protégé. Mais jamais, ils n'avaient pu éliminer la vague angoisse de l'inattendu qui peut surgir aux frontières. Et voilà que les murailles explosaient. Il était temps de tout craindre et de tout espérer. Il suffisait de se déplacer un peu pour découvrir les pays impensables.

Vint Colomb, qui se déplaça. Lorsqu'il toucha l'autre rive océane, des palais de cristal s'effondrèrent en silence. Lorsqu'il revint, les légendes sur le bout de la Terre devinrent de simples souvenirs. La Terre était ronde, c'était une chose entendue. Elle était limitée, on pouvait l'explorer, la parcourir pas à pas, éliminant les moindres traces, les derniers relents de cette longue cohabitation de l'homme et des êtres nés de son esprit. On ne pouvait plus croire au fantastique. Un monde limité n'engendre qu'une capacité limitée d'étonnement. Pendant plusieurs siècles, la Terre fut le paradis des géographes et des naturalistes. Les écrivains ne s'occupèrent plus que d'eux-mêmes. C'était une façon de perdre confiance en la richesse du possible. On sait le triste état de choses qui en résulta. Seuls les mathématiciens faisaient encore preuve, avec un courage inchangé par des événements qu'ils ignoraient, d'un reste de fantaisie.

Il n'était guère qu'un esprit aventureux qui pût tirer l'humanité de ce pot au noir. A l'explosion intellectuelle qu'avait entraînée la découverte d'immenses continents, succèdait lentement l'industrieuse monotonie des pays sans illusions. Colomb et ses successeurs avaient démontré qu'il n'y avait nulle part sur la Terre de place pour le fantastique. Du moins l'avaient-ils fait croire. Quelques tentatives timides avaient bien eu pour objet de réintroduire des êtres étrangers au monde humain au sein de celui-ci. Mais les ficelles des « Märchen » allemands, du conte de fées français, puis du roman noir anglais étaient trop apparentes; les véritables rêveurs n'ont pas l'humour de se dire : tout cela n'est rien, je vais me réveiller dans un instant.

Que pouvait-on donc introduire dans un monde supposé entièrement connu? Rien, sinon quelques variations dans le détail. L'esprit piétinait, aussi sûrement emprisonné à l'extérieur d'une sphère qu'il l'eût été à l'intérieur d'une situation était sans issue. On avait dérobé à la planète l'une de ses dimensions nécessaires, celle de l'infinité des possibles.

⁂

Alors Lewis Carroll découvrit un puits, dans lequel il fit choir successivement un lapin blanc et une charmante petite fille répondant au nom d'Alice. Un puits est une issue, une façon d'échapper à la rotondité absurdement fermée de la Terre. Tout au bout du puits, Carroll inventa un univers entier. Son trait de génie fut de ne plus chercher à introduire le merveilleux sur notre planète rétrécie, mais d'imaginer un univers à part, d'explorer un espace latéral, de reconquérir ainsi les infinies possibilités d'une Terre plate et illimitée et d'y gagner, sans doute, une plus grande liberté servie par la plus grande rigueur d'un esprit capable de systématique illogisme.

Le Pays des Merveilles et l'Autre Côté du Miroir sont des contrées à la fois géométriques et ingénues qui s'articulent avec notre univers grâce à l'étonnement d'Alice, ce personnage de notre monde capable encore d'accepter l'inhabituel, parce que trop jeune pour être déjà totalement accoutumé à l'ordinaire. Fantaisie logique et ingénuité président à l'essentiel du monde de Carroll. Et en cela, sans doute, ce monde donne-t-il une image assez exacte de l'esprit de Carroll lui-même. Les mathématiciens ont l'habitude de mondes étranges, d'espaces abstraits et de situations différentes. Ils ont forcé peu à peu les savants à reconnaître l'étrangeté multiple et

fondamentale de toute chose. Or Carroll était un mathématicien, et à la façon des mathématiciens légendaires il demeura toute sa vie quelque chose comme un enfant, c'est-à-dire un normal inadapté.

Il n'appartenait, à vrai dire, tout à fait, ni à l'Angleterre du XIXe siècle ni au monde d'Alice, quoiqu'il ait été modelé par l'une et qu'il ait créé l'autre. L'étonnement d'Alice dans un monde que nous qualifions d'étrange a pour origine le sien dans celui que nous appelons normal. Et le Pays des Merveilles nous enchante parce que nous y découvrons en filigrane l'étrangeté de l'ordinaire. Un mot retourné, un sens figuré pris littéralement, le temps confondu avec l'espace, des mots hachés et mélangés, voilà que nous basculons d'ici à ailleurs, sans cesser d'être jamais tout à fait ici, mais en nous trouvant suffisamment ailleurs pour admettre n'importe quoi.

Car cet univers d'Alice était au total trop proche du nôtre, si aisé d'accès que nul avant Carroll n'avait fait mieux que l'entrevoir. Les paradis imaginaires antérieurs, ou l'enfer le mieux établi et presque contemporain de M. Poe, prenaient toujours le lourd soin de se légitimer. Il suffisait pourtant de se laisser couler, glisser en ce puits qui mène Alice plus loin que de l'autre côté de la Terre, en ce monde qui s'étend sur l'autre face sans tain des miroirs du sommeil.

Peut-être l'existence même de notre explorateur joua-t-elle son rôle dans cette découverte des châteaux de cartes, des maisons de poupées et des champs en damier où folâtrent de compagnie Twedledee et Twedledum, le chat de Chester, Humpty Dumpty sur son mur et le cavalier blanc qui s'obstine à tomber sur la tête tous les cinq pas — joli monde que Sir John Tenniel s'employa à fixer pour la postérité en gravures surprenantes. On a écrit des centaines de pages sur Carroll. On a disséqué les moindres détails de son existence, tantôt avec un épais sérieux qui eut fait fuir le Jabberwock en personne, tantôt avec une fantaisie un peu forcée dont Carroll n'a pas donné l'exemple. Carroll lui-même, dit-on, ne voulut jamais rien lire qui le concernât. Sans doute fit-il bien. Mais il me plaît de penser que sa terne existence fut précisément la contrepartie nécessaire de son exploration ingénue, et que sa préférence pour les petites filles et son inimitié marquée et désormais célèbre pour les jeunes garçons turbulents furent seulement le témoignage de son goût pour une rêverie un peu secrète et de son aversion pour la violence de l'action.

Car Carroll a composé sa vie autour d'un labyrinthe. Ou plutôt, il semble qu'il se soit réfugié, à la façon de tout écrivain, peut-être, au centre de ce labyrinthe que forment ses deux livres. Et c'est là qu'il faut le chercher.

C'est un labyrinthe tout à fait intellectuel, très largement abstrait, construit à la façon d'un damier. Mais de ce jeu-là, les règles ne sont pas tout à fait assurées. Elles ressemblent un peu à ce que seraient les règles d'une partie d'échecs énoncées par un enfant pour qui elles ne seraient qu'un langage lointain et hermétique, à peine retenu et magiquement discontinu dans son incompréhensibilité. Ou encore aux développements d'un mathématicien qui se jouerait perpétuellement des tours en réintroduisant à chaque ligne de nouveaux postulats. C'est le saut à la corde de l'intellect.

C'est pourquoi le monde fantastique, dans son acception la plus large, a tant gagné au contact du Pays des Merveilles . Les monstres antiques étaient somme toute bien terre à terre. Il suffisait de quelques bonnes cartes et de quelques voyageurs sceptiques pour les faire rentrer dans l'ombre. Tandis que les meilleures carabines s'évertueront en vain à abattre le Snark et le Jabberwock, monstres aussi immortels que les plaines de papier qu'ils hantent.

Tout le monde fantastique moderne dépend de cette évolution vers l'abstraction, de cette découverte des étrangetés de l'esprit auxquelles on fait mieux que croire puisqu'on finit par vivre avec elles. Ce monde fantastique abstrait, résultat d'une longue évolution qui conduisit de l'Odyssée au Wonderland, a si bien pénétré notre manière de penser et excité notre curiosité qu'il a fini par modeler certaines de nos attitudes scientifiques. Charles Fort ne réclamait-il pas que

tous les possibles fussent envisagés et ne commence-t-on pas à lui donner timidement raison au moins sur ce point ?

Lewis Carroll apporta un étonnement nécessaire, mais ce pouvoir de surprise s'applique aisément au réel. Les fantaisies du mathématicien Carroll, ses effondrements du temps et de l'espace, de la logique et de la causalité, sont assez proches de certaines conceptions modernes du monde physique pour que d'authentiques poètes aillent désormais chercher dans le domaine scientifique un cadre, un dépaysement, une étrangeté qu'ils attendaient hier de leur seule imagination. Ainsi le rêve se retrempe-t-il dans un réel d'où surgiront de nouveaux rêves.

Encore ne suffit-il pas de parler de logique onirique à propos de Carroll ou de domaine interdit des rêves pour résoudre le moindre problème. Que Carroll ait peut-être cherché dans les rêves d'un après-midi moite une logique intelligemment décousue est fort possible, mais il l'a sans doute fait à la façon des géomètres qui cherchent les contours d'une figure dans l'étincellement anarchique qui sautille sous leurs paupières closes.

Ce monde de Carroll témoigne en réalité d'une volonté constante d'exprimer le possible dans le domaine de l'abstrait. Des éléments du monde réel y sont placés, mais individualisés, isolés de tout contexte normal de façon à faire redécouvrir leur originalité.

Ceci est sans doute propre à tous les mondes irréels; il s'agit pour leurs inventeurs de pousser le parfait ou l'horrible hors de leurs limites normales, de les détacher du contexte habituel et dissolvant dont ils sont affligés dans le monde quotidien, de les faire vibrer un peu comme un musicien fait résonner un accord seul et pur prélevé en un monde de bruits. Et dans ce passage à l'abstraction, l'œuvre de Carroll apporte un immense progrès. Les légendes n'avaient qu'un aspect assez anecdotique; elles n'extrayaient l'imagination du réel que par un bref détail. Avec Carroll, l'étrange se fait méthode.

⁂

Mais cette fantaisie carrollienne n'est pas qu'une évasion. Il apparait plutôt qu'elle est une expression. Les traits que Carroll tire du réel et qu'il transporte en son pays abstrait ont le mérite de la pureté. Sans doute ont-ils aussi la qualité d'une certaine signification humaine. Il n'est pas d'histoires fantastiques qui ne reposent au fond sur une base symbolique. Au travers des symboles, l'étonnement de Carroll devant l'étrangeté d'un monde inventé devient la traduction aisément perceptible de l'effarement d'un enfant en face du monde humain, en face de la solitude qu'il recèle ; solitude de l'impuissance à atteindre autrui, et solitude de l'indifférence.

On a beaucoup parlé d'Alice à propos de Carroll. On s'est inquiété du soin que Carroll, ou plutôt le révérend Charles Lutwidge Dodgson, mettait à composer les histoires qu'il destinait à son amie de dix ans. Mais peut-être a-t-on négligé cet aspect fondamental de presque toutes les œuvres fantastiques et qui n'est du reste pas le seul de l'œuvre carrollienne, qu'est la solitude. Peut-être ces deux livres constituaient-ils le seul langage anthentique que put employer Lewis Carroll pour communiquer avec les seuls êtres qu'il put intéresser; car il n'est pas d'autre remède à la solitude que le partage d'un rêve. Tout monde fantastique est une tentative d'organiser un univers où la solitude n'existe pas, soit qu'elle n'y ait pas sa place en tant que sentiment, soit qu'elle soit vaincue par certaines ressources de l'esprit et du cœur; mais en tant que facteur déterminant ou en tant qu'absence, la solitude est là. Le monde de Carroll n'échappe pas à cette règle.

Les deux livres de Carroll, « *Alice au pays des merveilles* » et « *De l'autre côté du miroir* », peuvent se révéler comme des labyrinthes dont l'aboutissement, au-delà d'une sorte de voyage au bout des rêves, est la fin de la solitude. La solitude d'Alice est la plus complète. Encore qu'elle soit entourée d'une perpétuelle sarabande d'êtres étranges, nulle réelle relation qui demeure ne s'établit entre elle et eux. Elle ne comprend pas ce qu'ils disent ou le saisit trop tard. Les oiseaux piaillent et s'envolent lorsqu'elle évoque sa chatte Dinah. Humpty Dumpty parle par énigmes. La Reine

menace de faire tomber les têtes. Il s'agit toujours d'un langage ou d'une attitude hautaine ou dédaigneuse, aux mailles tissées d'incompréhension.

Mais cette solitude d'Alice n'est pas la seule. Celle de son invisible et perpétuel partenaire est bien plus grande encore; car ce foisonnement d'êtres qui entourent Alice n'en recèle en vérité qu'un seul qui se transforme, tel Protée, dans l'espoir d'échapper aux attentions malveillantes, tandis que le rêve se poursuit à une cadence accélérée. Et tous ces êtres, ou cet être aux multiples facettes, ne peuvent rien dire de sensé. Le chat de Chester se confine dans un sourire énigmatique. Le Chapelier est fou avec esprit. Le Lapin Blanc tremble pour sa tête. Il n'est pas jusqu'aux balbutiements, jusqu'aux énigmes incessament posées à Alice par les différents personnages, aux phrases prononcées à l'envers, aux mots forgés de toute pièce, qui expriment cette incapacité à l'expression, cette impossibilité de la compréhension, et qui expliquent la réelle tristesse, la cruauté de ce monde en proie à l'inadaptation.

Il arrive que la solitude d'Alice, ou cette solitude des êtres qui l'environnent, ressemble étrangement aux barrières que s'opposent les humains dans le monde réel. Humpty Dumpty, enclos dans sa forme d'œuf, satisfait et grincheux, est solitaire par construction, convenablement fermé, impossible à atteindre; il en va de même pour le chat de Chester, qui n'est qu'un immuable sourire sardonique, et pour la colère crispée de la Reine de cœur. Le Chapelier ou le Lapin, par contre, aimeraient bien parler à Alice, dire vraiment quelque chose. Mais leur aliénation, leur différence le leur interdit, et peut-être est-ce d'une dérision de désespoir que découle la fantaisie démentielle de la scène du thé. Peut-être le Chapelier est-il à ce titre l'archétype de l'intellectuel et — pourquoi pas ? — de Carroll lui-même. Tout se passe comme si Carroll s'incarnait successivement en son personnage d'Alice et en ceux de ses sympathiques hôtes, incapables de s'évader de leur labyrinthe mental, comme s'il transcrivait ainsi dans son pays imaginaire son isolement dans le monde réel, isolement d'enfant, solitude au bout de laquelle il n'est d'autre espoir que l'enfance.

Car il semble bien, dans les faits, que Carroll, à la façon des enfants, se soit heurté à la société des hommes, mais qu'il se soit également senti prisonnier dans le labyrinthe des objets. Il est surprenant de voir combien la solitude dans « *Alice au pays des merveilles* » ou dans « *De l'autre côté du miroir* » dégénère en effroi devant le monde physique. Les plus élémentaires réalités font défaut, le temps se confond avec l'espace. Des pièges s'ouvrent dans toutes les directions. Le rêve se termine en cauchemar selon un processus d'accélération qui accroît l'étrangeté du monde imaginaire et l'aliénation de l'héroïne par rapport à ce monde. Il est intéressant de noter à cet égard qu'« *Alice au pays des merveilles* » débute sur une chute et se termine sur une chute. Dans ce tourbillon, l'univers entier devient étranger et hostile. Le temps pas plus que l'espace n'est épargné. « *Soyez assez bon pour arrêter une minute, pour que je puisse souffler* », dit Alice au Roi blanc. Et celui-ci répond : « *Je suis assez bon, mais je ne suis pas assez fort. Arrêter une minute est presque aussi difficile qu'arrêter un Bandersnacht.* » N'est-ce pas là une version de l'écoulement du temps beaucoup moins plate que le « *O temps, suspends ton vol* » de certain poète? Le temps n'est du reste pas seul en cause. Tous les grands monstres composites imaginés par Carroll, le Snark, le Jabberwock, le Bandersnacht, finissent par grincer hostilement des dents à l'image de l'univers entier.

Et cependant, rien de tout cela n'est profondément important. Le jeune homme « à la vorpaline épée » de la chanson du Jabberwock finit par avoir raison des pires monstres. Lewis Carroll a exprimé bien des choses profondes sur la solitude ou sur les rapports des hommes et des objets, ou des cerveaux et des idées, mais sa finale découverte a peut-être été d'ôter tout poids à ce labyrinthe qui ne tient ensemble que par quelque architectural équilibre. Nulle frayeur réelle ne nous guette; on ne cherche pas à nous faire toucher du doigt la réalité des « slictueux toves ».

Et cependant nous vivons, le temps qu'il faut, dans l'univers d'Alice. C'est qu'il ne repose en définitive sur rien, quoiqu'il exprime beaucoup. Il n'a pas besoin de s'excuser perpétuellement d'exister, à la façon de beaucoup d'univers fantastiques. Son sens est purement esthétique à la manière du labyrinthe du Minotaure. Sa beauté est abstraite, comme celle d'une géométrie. Il vient tout juste s'y glisser la fantaisie et la poésie d'une discontinuité de la logique.

Sans doute est-ce à cause de cette heureuse attitude que les livres de Carroll n'ont pas vieilli là où les contes de fées et les romans gothiques se couvraient de rides. Et c'est parce qu'il n'a pas de sens intelligible, à l'instar des pays réels, que le pays imaginaire de Carroll s'est mis à exister comme les vrais, au-delà de ses habitants et au-delà de son créateur.

De par sa présence même, le monde de Carroll est devenu un monde commun à bien des esprits. Son influence est malaisée à mesurer. Mais certains n'ont pas hésité à le prolonger. Lewis Padgett lui a emprunté les éléments de son étonnante nouvelle « *Tout smouales étaient les borogoves* », où il exprime l'idée que dans la première strophe du « Jabberwocky » se cache la clé de portes béant sur d'autres dimensions, que seuls les enfants peuvent atteindre. Fredric Brown s'est servi de l'étrange atmosphère de Carroll dans son roman policier « *Drôle de sabbat* », aux frontières de l'étrange. D'autres imaginèrent que Lewis Carroll était une sorte de mutant qui laissa à d'autres mutants un message sous la forme de ses livres. Pourquoi auraient-ils entièrement tort ? Pour d'innombrables auteurs et lecteurs, surtout anglo-saxons, le monde d'Alice est demeuré le meilleur symbole de l'évasion hors de ce monde. (Une nouvelle publiée dans le présent numéro de « *Fiction* » en donne une illustration sur le mode mineur).

Il est difficile de savoir si Carroll a connu un succès semblable en France. Il est à craindre que non. L'esprit français désamorce en un rien de temps la plus explosive des imaginations. Il a suffi d'un siècle au temps des contes de fées pour transformer les inquiétantes légendes allemandes en histoires proprettes, incolores et inodores. A vrai dire, mis à part les surréalistes, on ignore plutôt Carroll en France. Mais les voies de l'imaginaire sont plus complexes que celles de la seule influence. Et celle de Carroll adopte les formes les plus diffuses. Il a renouvelé nos sources d'émerveillement. A force de jongler avec les paradoxes, il nous en a sans doute fait découvrir dans le réel, qui nous échappaient. Grace à lui nous savons que le monde fantastique n'est plus limité, ni subordonné au réel. Une bonne partie de la science-fiction, de par son caractère intellectuel et abstrait, découle directement du Pays des Merveilles, et la fantaisie des mondes parallèles qui présidait à « *L'univers en folie* » de Fredric Brown ou à « *Chaîne autour du soleil* » de Clifford D. Simak, est sœur de celle de « *L'autre côté du miroir* ». Et d'autres voyageurs exploreront à leur tour les domaines à nouveau indéfinis de l'imagination.

⁂

De nos jours, nous avons forgé un nouveau support spatial à notre goût du merveilleux, nous avons imaginé une nouvelle géographie du fantastique. Nous ne pouvons guère par une nuit claire lever les yeux vers la multiplicité des étoiles sans songer à la variété de ces mondes existants et à venir qui nous attendent là-bas et que nous atteindrons peut-être, à moins que, parvenus les premiers au terme d'une longue quête, ils ne nous découvrent d'abord. Il nous est difficile de penser désormais que l'espace n'est pas grouillant de vie, sillonné de myriades d'astronefs, scintillant de millions de villes parfaites et ouvertes sur le vide comme des yeux béants et miroitants. Tout cela, nous pouvons le repousser dans le temps, mais nous ne pouvons plus le rejeter dans le néant. Car cela existe déjà, et avec une telle précision que déjà l'imaginaire recule devant les aciers froids des réalisations, que déjà la découverte s'efface devant les précisions glacées des détails techniques. Peut-être nos regards tournés vers les étoiles cessent-ils déjà de luire et de s'émerveiller. Nous avons trop rêvé à ce qui

nous attendait. Nous connaissons déjà ou croyons connaître les sables mornes de Mars et les silencieux marais de Vénus.

Et pourtant, une seconde avant de conquérir avec la tranquillité assurée des esprits, puis de nos machines, ces espaces, nous retrouvons quelque chose de l'émerveillement de Carroll. Et chaque fois que nous parvenons de nouveau à concevoir combien ces étoiles sont distantes et étrangères, nous percevons ingénument cet étonnement. Peut-être serait-il bon que nous l'éprouvions à propos de notre propre demeure, la Terre. Les sciences nous offrent de permanents sujets d'effarement. Les mondes des cristaux et ceux des atomes, l'agitation perpétuelle et mathématique des électrons, nous sont aussi étrangers que les plus lointaines brumes épandues dans le vide.

Sans doute, les distances presque physiquement perceptibles de l'espace peuvent aider notre esprit trop enclin à l'habitude à obtenir ce dépaysement. Carroll fut un maître en la matière. D'autres lui succédèrent, qui créèrent des mondes entièrement étrangers au nôtre ou qui introduisirent, comme Lovecraft, des facteurs d'étrangeté logique dans notre monde. Il est même saisissant de constater combien ce sentiment de l'étrange est exalté par un écrivain comme Catherine Moore, dans un cadre qui est celui de l'espace et de nos planètes, mais aussi celui de Carroll et de ses monstres et de sa logique, et sans doute enfin celui des thèmes chers aux mythologies anciennes. Des dessinateurs comme Virgil Finlay, malheureusement presque inconnu en France, ont pris la succession de Sir John Tenniel dans la délicate entreprise de visualiser le fantastique. De nouveaux Christophe Colomb peuvent venir. Nous savons maintenant que tout ce qu'ils découvriront de banal ou d'étrange ne sera qu'un aliment illimité pour notre imagination.

Peut-être y a-t-il là la marque d'une évolution qui conduit toute une partie de la littérature ou des arts vers des régions plus abstraites où le réalisme ne joue plus qu'un faible rôle, ou l'imitation et la transcription du réel disparaissent devant la volonté délibérée d'organiser des thèmes, des personnages ou des idées à la façon des notes de musique d'une symphonie ou des théorèmes d'une démonstration. Une telle littérature qui est plus ancienne que Carroll, mais à laquelle il a ouvert nombre de portes sous couleur d'inoffensives fantaisies pour enfants, exprimerait notre condition dans un cadre débarrassé des variations de l'accidentel et aussi pur que la lumière des étoiles. C'est ainsi, je crois, que les surréalistes entendaient Carroll. Ils croyaient à la réalité du monde carrollien et, d'une certaine façon, ils avaient raison. De même y a-t-il quelque chose de commun entre l'espace propre à Jacques Sternberg ou à Samuel Beckett et celui de Carroll. De même l'éblouissante logique de Jorge Luis Borges prend-elle peut-être sa source dans les syllogismes du révérend Dodgson. Il me semble qu'il y a là une même volonté de pousser à bout toutes les démonstrations, pour elles-mêmes, en dehors de toute fin.

Mais il n'est pas que le domaine littéraire qui soit lentement transformé par ce désir forcené et salutaire de définitive aliénation. Il m'est difficile de regarder certains des dessins apparemment enfantins de Paul Klee sans songer à l'univers, conçu pour des enfants, de Lewis Carroll. « La jeune fille perdue dans le vaste monde » de Klee est peut-être Alice. Et ces formes éparses et flottantes derrière elle pourraient bien être les contours du Wonderland. Enfin la musique étrange et atonale de Bartok, sinon ses vives variations, ou les tentatives de Schönberg, ne se marieraient-elles pas avec les paroles merveilleusement effarantes de « *La chasse au Snark* » ?

Carroll n'essayait pas d'étonner. Il s'inquiétait peu d'être célèbre. Il tentait plutôt de surprendre. Il a réussi. Souhaitons qu'il ne cesse jamais de le faire, qu'il ne devienne jamais un classique au sens ambigu et dangereux où on l'entend dans les littératures. Mais voici que d'autres le suivent et tâchent à leur tour de nous surprendre. Ne nous révoltons pas. Essayons plutôt de vouloir être perpétuellement surpris. La saveur du réel est au prix de l'émerveillement dû à l'imaginaire.

PRÉFACE A « FAHRENHEIT 451 »
DE RAY BRADBURY

par ALEXANDRE KAZANTZEV

(Texte français de Jacques Bergier)

Note : *Alexandre Kazantzev est un auteur de science-fiction russe. Il a écrit en particulier :* « Le cercle des vents », « Le rêve polaire », « L'île en feu ». *Ce dernier ouvrage donne un exemple, rare dans la littérature russe, de science-fiction moderne rappelant des Américains tels que A. E. Van Vogt.*

Il nous a paru intéressant de reproduire ici cette préface, dont la valeur de curiosité au moins n'échappera à personne.

J. B.

Les journaux du siècle dernier annonçaient l'apparition un peu partout sur les mers d'un monstre qui semait la terreur. Ce monstre n'était autre qu'un sous-marin géant... Le lecteur aura compris que je résume l'immortel *« 20 000 lieues sous les mers »* de Jules Verne. Si ce livre est immortel, c'est non seulement parce que Jules Verne a décrit un sous-marin plus perfectionné que ceux de son époque ou même de la nôtre. C'est surtout parce que le capitaine Nemo symbolise tous les opprimés en route pour la liberté. Voici donc une des directions de la science-fiction : un avenir meilleur. C'est le tunnel que les héros de Kellermann percent sous l'Atlantique, c'est l'utilisation de la chaleur terrestre, c'est le pain extrait de l'air (dont rêva aussi ce savant très sérieux que fut Timiriazeff), c'est aussi la fusée à réaction de Ziolkovsky, dont tant de chercheurs sérieux s'occupent de nos jours. Il existe cependant une autre direction de la science-fiction. La machine à explorer le temps de Wells, par exemple, tient en quelque sorte un télescope qui voit l'avenir. Pour l'auteur, ce livre est une protestation ardente, un cri disant en substance : « Cela ne peut plus durer ainsi, car voilà à quoi nous arriverons. » Wells ne cherche pas à prêcher. Mais il incite le lecteur à se diriger vers un avenir qui éviterait l'image affreuse que le « télescope du temps » a reproduite.

Ces temps derniers, on avait pu craindre que la grande tradition de Wells soit morte. Les kiosques à journaux et les librairies américaines étaient inondées de science-fiction bon marché, qui décrivait des gangsters de l'espace se pourchassant en fusées. Mais voici un autre livre, un livre qui a surpris tout le monde, « *Fahrenheit 451* ». 451 degrés Fahrenheit. Que signifie ce chiffre ? L'épigraphe du livre nous répond : 451° F, c'est la température à laquelle le papier s'enflamme et se consume. Pourquoi le papier ? Tournez la page, pour entrer dans un monde effrayant du XXIe siècle. Un monde où la technique s'est développée de façon prodigieuse, où les incendies n'éclatent plus, mais où cependant les pompiers ont fort à faire. C'est un pompier moyen du XXIe siècle que vous présente Bradbury. Montag, le héros du livre, dirige une lance à incendie pleine d'essence. Il projette devant lui le feu, et ce qu'il brûle, c'est des livres. Dès qu'un possesseur de livres a été dénoncé par un appel téléphonique, les pompiers se précipitent. Et les livres, quels qu'ils soient — qu'il s'agisse de la Bible ou de Shakespeare, peu importe : des livres à faire penser, à faire rêver — sont brûlés par des hommes casqués, portant le signe symbolique « 451° ». Et avec les livres brûle la maison du coupable, celui qui a commis l'inexpiable péché de posséder des livres.

Quels sont donc ceux qui commettent ces crimes ? Des mutations dégénérées de l'espèce humaine ? Pas du tout. Ce sont des Américains ordinaires, des hommes semblables à ceux d'aujourd'hui. Je ne vous détaillerai pas le sujet du livre pour ne pas gâcher votre plaisir. Sachez seulement que Bradbury n'invente ni des Mar-

tiens ni des Sélénites. Si Wells avait inventé le « télescope du temps », Bradbury a inventé la « loupe de la conscience », et à travers cette loupe il voit le monde où il vit. Les autodafés des livres ne sont pas un mythe. Non seulement au moyen âge, non seulement au temps d'Hitler, le possédé du démon, mais de notre temps, en Amérique même, des livres de Marx, Heine, Gorki, Marc Twain ont brûlé. Comment le monde de Bradbury en est-il arrivé là ? Le capitaine des pompiers et son livre vous répondent : « On accélère le rythme. On diminue le volume des livres. Coupez. Résumez. Digérez. Faites une émission de radio de quinze minutes sur un classique. Faites mieux encore : une colonne de texte qu'on peut lire en deux minutes. Et puis dix lignes... »

N'est-ce pas la vie même ? Et, jetant son regard vers l'avenir, Bradbury poursuit : « On simplifie les langues. On simplifie l'orthographe. La vie est brève. Il faut le temps de se distraire. A quoi bon apprendre s'il suffit de presser des boutons et de visser des écrous ? » En effet, pourquoi lire, pourquoi apprendre, si les livres sont pleins de menaces contre la sûreté de l'Etat ? La chasse aux sorcières, aux Etats-Unis, est un phénomène de nos jours. Comme le sont la suspicion, la provocation, la dénonciation.

Que voit-on d'autre à travers la « loupe de la conscience » de Bradbury ? On voit des maisons dont les murs sont des téléviseurs. On voit des gens écrasés sous le poids de la radio et de la télévision. Et l'on voit la menace de la guerre. Ce n'est pas un paysage de l'avenir que nous décrit ce récit, c'est le paysage d'aujourd'hui. C'est le paysage que veulent imposer au peuple américain, un peuple pacifique et aimant la culture, des criminels qui veulent développer la production de guerre. De la poussière blanche au lieu de villes... Le héros du récit de Bradbury se souvient que son peuple a gagné deux guerres atomiques et que la richesse de ses concitoyens a été gagnée au prix de la destruction et de la ruine de nombreux autres humains.

Mais, pendant que se développe l'action du récit, une autre guerre s'approche. Une guerre qui ne durera que trois secondes, mais qui réduira en poussière les villes, les machines et les hommes des Etats-Unis.

Cette partie-là du récit résonne comme un avertissement. Qui étouffe la culture en périra. Il n'y a pas de désespoir dans la voix de cet homme en colère qu'est Bradbury. Il ne croit pas à la fin totale de tout ce que l'homme libre et progressiste tient près de son cœur. Si l'on brûle les livres, des hommes se trouveront qui les auront appris par cœur. Ils se cacheront dans les forêts. Leur bibliothèque sera leur mémoire. Et ces hommes, en qui repose l'espoir d'un peuple, porteront le flambeau de la culture opprimée lorsque la civilisation des machines se sera effondrée sous les bombes qu'elle aura elle-même provoquées. C'est cette foi passionnée dans un avenir meilleur qui fait tout l'humanisme de ce beau livre américain. Il n'est pas exempt de défauts, et le lecteur s'en apercevra. Mais il est rare dans sa vérité et son courage.

Ray Bradbury croit à une jeunesse meilleure. Autre que les fous du volant qui déshonorent la jeunesse de son récit — et la véritable jeunesse américaine également. Clarisse, cette image poétique qui reste dans la mémoire du lecteur, même lorsqu'elle a quitté les pages, en est un exemple. Que ce soient les vieux savants, qui ont appris par cœur Shakespeare et Dante, Clarisse ou les pompiers qui se révoltent au dernier moment, une multitude d'hommes et de femmes, l'auteur en est profondément convaincu, se révolteront et vaincront dans la lutte historique de l'humanité pour la liberté et la culture.

Il est bon que le lecteur soviétique fasse connaissance avec la « loupe de la conscience » de cet Américain honnête.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Les éditions Plon viennent de publier, en deux volumes, un remarquable ouvrage de M. René Poirier, « *L'épopée des grands travaux* ». Ce livre nous mène de la Tour de Babel à la ville atomique d'Oakridge, en passant par les canaux de Suez et de Panama, la Tour Eiffel, le métro de Londres et celui de Paris. C'est un ouvrage remarquablement sérieux, très documenté. Il se lit pourtant comme un roman, et plus particulièrement comme un roman de science-fiction. C'est que l'aventure épique des grands travaux ressemble beaucoup aux romans de science-fiction. Rien *n'y* manque, pas même la prémonition de l'avenir. M. René Poirier raconte l'histoire d'un prophète moderne, un évangéliste américain nommé John Hendricks, mort en 1903 et qui, un jour, prêchant à l'emplacement de la future cité d'Oakridge la décrivit dans tous les détails. Il annonça même qu'on y fabriquerait une bombe qui mettrait fin à la plus grande guerre qu'il y ait jamais eue...

Par ailleurs, Dunod nous donne ce mois-ci « *Les grands problèmes de l'astronomie* » par J. Gauzit (collection « Les Heures Scientifiques », dirigée par Roger Simonet). Après les envolées fantastiques de Fred Hoyle, cet ouvrage vient à point. Il apporte une base sérieuse à notre connaissance de l'astronomie. C'est une seconde édition d'un livre qui a déjà eu énormément de succès. M. Junior Gauzit, qui est astronome à l'Observatoire de Lyon, y énumère des merveilles bien réelles. Etoiles naines blanches, dont la densité moyenne dépasse dix mille fois celle de l'eau, et qui pourtant sont formées d'éléments ordinaires ; étoiles pulsantes qui se gonflent et se contractent périodiquement à la manière d'un cœur ; réactions nucléaires se produisant spontanément à l'intérieur du soleil et des étoiles et y transformant peu à peu l'hydrogène en hélium; ou encore dilatation de l'univers qui entraîne les nébuleuses à des vitesses fantastiques... Le choix des problèmes examinés nous paraît tendre vers un double but : d'abord, faire mieux connaître les questions dont se sont occupés les astronomes au cours des récentes années ou celles qui retiennent aujourd'hui leur attention; enfin, et surtout, nous donner une vue d'ensemble faisant saisir quelle place occupent notre terre et notre soleil dans le vaste univers, la nature des étoiles et leur variété, la lente évolution de tous ces astres que nous croirions volontiers éternels...

Jacques BERGIER.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

« *Fondation* » (Foundation) d'Isaac Asimov (Rayon Fantastique-Gallimard).

Un roman fascinant !

En l'an 12 000 de l'ère galactique, c'est-à-dire 50 ou 60 000 de la nôtre, il n'y a dans l'univers qu'un unique empire, qui compte un quintillion d'habitants, et dont la capitale, Trantor, en abrite quarante milliards. Mais comme toute puissance trop étendue, cet Empire est un colosse aux pieds d'argile. Un psycho-historien, Hari Seldon, et son équipe établissent scientifiquement le moment de sa chute probable, ce qui leur vaut d'être exilés dans une planète lointaine, appelée Fondation, où, envoyés soi-disant comme rédacteurs d'une Encyclopédie galactique, ils tenteront en fait de sauver la galaxie d'une barbarie de 30 000 ans. Bien que mort depuis des années, Seldon « reviendra », véritable prophète synthétique, parmi ses disciples et leurs descendants chaque fois qu'une crise menacera Fondation. C'est l'histoire de ces « retours » et la façon dont Fondation fait face à ces crises que nous conte Asimov dans cet ouvrage qui se classe sans le moindre doute parmi les plus grands chefs-d'œuvre du genre. Ses héros sont des hommes, mais

certains, par leur diplomatie, leur habileté, leur prévoyance, etc. se révéleront de véritables surhommes et mèneront à bonne fin la tâche entreprise par Seldon. Chose curieuse, on retrouve, à l'échelle galactique évidemment, une évolution des choses en tous points semblable à celle qu'a connue notre Terre — stades religieux, aristocratique, marchand, de la grande bourgeoisie. Tout cela est admirablement conté, sans la moindre longueur, sans un mot inutile. On est fier d'être homme, car ce roman vous insuffle un esprit d'optimisme et de grandeur comme il est rarement donné d'en ressentir.

« *Planète interdite* » (Forbidden planet) de W. J. Stuart (Rayon Fantastique-Hachette). Ce roman, qui se situe au-dessus de la moyenne mais qui ne fera pas date dans l'histoire de l'A.S., a été adapté au cinéma (1). Je n'ai pas vu le film, mais il y avait là effectivement une riche matière cinématographique en même temps que d'intéressantes possibilités de réalisation. C'est l'histoire d'une expédition inter-galactique (on n'y calcule qu'en milliards de km et en centaines de milliers de parsecs) envoyée sur une planète inconnue, Altaïr 4, pour tenter de retrouver les traces d'un astronef disparu vingt ans plus tôt. En fait de survivants, les explorateurs n'en retrouvent qu'un seul, le professeur Morbius, qui leur déconseille d'« adaltaïrer » et qui, une fois mis en présence du fait accompli, révèle de fort mauvaise grâce que tous ses compagnons ont péri, déchirés, déchiquetés, par une Force mystérieuse, inhumaine. Bien entendu, les astronautes n'auront rien de plus pressé que de chercher à élucider le mystère. Ils y arriveront, non sans y laisser quelques plumes. Le récit (sous forme de narration par trois des principaux explorateurs) souffre de quelques longueurs, et l'histoire d'amour qui vient s'y greffer ne semble y avoir été mise que pour des raisons commercialo-cinématographiques. Mais il ne cesse jamais d'être intéressant, et la fin l'est prodigieusement. Pour tous les amateurs du genre.

« *La porte vers l'infini* » (titre anglais non indiqué) (2), de Leigh Brackett (Fleuve Noir). Un « space-opera » qui prend par moments des allures d'épopée, qui fait penser à quelque vieille légende scandinave ou au Ring, parfois aussi (du fait de la présence des hommes des mers, des hommes ailés et des hommes-serpents) à des pages de la Bible. Un aventurier, Matthew Carse, circulant sur Mars, retrouve l'épée de Rhiannon, héros légendaire, puni par ses pairs pour avoir pactisé avec le Serpent. Mais, ayant pénétré dans la tombe de Rhiannon-le-Maudit, Carse se retrouve soudain dans la plus haute antiquité de Mars, l'esprit de Rhiannon réincarné en lui. L'auteur nous conte comment Carse, par ses actions d'éclat, parviendra à assurer la rédemption du Maudit et trouvera l'amour d'une princesse qui, elle aussi, semblait pactiser avec le Malin.

Roman d'aventures, certes, mais extrêmement attachant, dégageant une extraordinaire atmosphère irréelle, fantastique. « Space-opera » ? Oui, en un sens. Mais que cela n'effraie pas les sophistiqués, ceux qui ont en horreur cette branche du genre. Même eux trouveront intéressant ce récit grâce aux réminiscences signalées plus haut. Moi, en tout cas, j'y ai pris un plaisir extrême.

« *Création cosmique* », de F. Richard-Bessière (Fleuve Noir). Nous retrouvons dans ce roman les héros habituels de l'auteur : Sydney, le journaliste, Margaret, sa douce fiancée (pas tellement douce que ça, d'ailleurs) ; le professeur et Gloria Brent. Bref, toute cette équipe au grand complet se trouve transportée, après un « rétrécissement » approprié, sur une minuscule planète où règne une fière race d'amazones, cependant que les mâles sont des esclaves, punis d'exil et de mort à la moindre velléité de résistance. Vous pouvez imaginer la suite du récit, où l'Anticipation Scientifique se mêle à l'Aventure (avec un grand A). Agréable, si l'on n'est pas amateur exclusif d'Asimov, de Van Vogt, de Sturgeon, etc.

« *On se bat sur la lune* », d'Emile Anton (Succès Anticipation-Mame).

(1) Voir compte rendu du film dans le présent numéro de « *Fiction* ».

(2) Il s'agit en fait de « *The Sword of Rhiannon* », un des meilleurs ouvrages de son auteur.

Les deux auteurs qui signent « Emile Anton » et qui écrivent avec le même bonheur des romans-tout-court, des « policiers » et des ouvrages pour enfants, nous offrent aujourd'hui, après *Les robots du mont maudit*, un second ouvrage d'anticipation, un « space-opera » dans lequel nous voyons un groupe d'hommes déterminés, savants et astronautes, délivrer la Terre de la menace qui vient de la Lune, occupée par une race inconnue, mais qui cherche à écraser notre planète au moyen de météores « dirigés » et de séismes atmosphériques. Quelles raisons ont ces Luniens d'agir ainsi ? Après avoir pris conseil d'un « sage » qui assure avoir été en communication avec les Luniens, Pierre Lorrain s'en va porter la bonne parole à ceux-ci, mais est reçu de façon fort peu amicale. La lutte s'engage, mais avant que les deux adversaires n'aient été réduits en cendres, les hommes apprennent que la guerre larvée qu'on leur faisait était due à l'inquiétude ressentie par les habitants du satellite devant nos expériences atomiques et thermonucléaires.

Le roman semble surtout s'adresser à la jeunesse, mais les grandes personnes y prendront aussi un plaisir certain, car il est bien écrit, et très vivant.

Igor B. MASLOWSKI.

●

HORS SERIE

Lorsque j'ai commencé à couper les hautes pages du roman de Michel Butor, « *L'emploi du temps* », (Editions de Minuit), j'ai cru que j'allais y recontrer l'ennui. C'était avec une certaine satisfaction, car je ne suis pas ennemi de l'ennui. Peser l'ennui et le faire percevoir dans toute sa matière brumeuse est une chose difficile. Et il y a souvent plus de qualités dans un livre sciemment ennuyeux que dans une trame d'action échevelée.

Mais, sous cet angle, j'ai été déçu. Pour peu qu'on sache le prendre, ce roman se lit presque d'une traite. Et malgré ce que je disais plus haut, c'est somme toute une qualité. Il en a d'autres. Il n'y a pas d'histoire, à proprement parler. Bien entendu, il y en a une, mais, à mon sens, la façon dont elle se déroule importe peu ou pas du tout. Il y a seulement les yeux d'un jeune homme qui débarque dans une ville anglaise, égaré dans la moiteur pluvieuse des rues encore inconnues et donc indécises, et nous sommes derrière ces yeux, et nous voyons ce qu'ils voient. Et ils s'accomodent peu à peu à la lumière anglaise, ils perçoivent les habitants qui n'étaient d'abord que des ombres, ils découvrent des fenêtres et des portes, là où les murs nus se fondaient dans la grisaille, ils discernent des demeures là où ils n'avaient remarqué que les entrées sombres de terriers ou de grottes.

De cette découverte dans le temps et dans l'espace, naît une profonde impression d'étrangeté, de différence, et c'est à ce titre, il me semble, que bon nombre de lecteurs de « *Fiction* » devraient être intéressés par ce roman. Ce jeune homme est arrivé neuf dans cette ville ; il lui est parfaitement étranger, il la regarde avec les yeux de l'habitant de Bételgeuse, avec le même désarroi, mais avec infiniment plus de souplesse et d'étonnement authentique que nous n'en trouvons sous la plume de la plupart des écrivains de science-fiction ; et il essaie de la comprendre, sans croire vraiment au possible succès de son entreprise.

Mais voilà qu'au lieu de la comprendre, il est compris par elle. Tandis qu'il vit en elle, et s'épuise vainement à la pénétrer (on ne peut pénétrer vraiment une ville anglaise), il est lentement absorbé, assimilé par cette ville, il perd sa dureté hésitante d'étranger, sa volonté de résistance ; la terne mollesse de la ville croît en lui, tandis qu'il apprend à la connaître de l'intérieur au lieu de la dominer de l'extérieur, de toute la hauteur de son intelligence et de ses plans comme, en humain qu'il est, il l'avait confusément rêvé.

Tandis que ce processus s'accomplit, il tâche pourtant de garder sa liberté. Et pour ce faire, il essaie de résister au temps, de garder le souvenir de ce qu'il était et de ce qu'il est. Il y a en lui la double volonté contradictoire de connaître intimement et de n'être pas transformé par sa connaissance. Il tente sans cesse de se remé-

morer ce qu'il pensait un mois plus tôt, trois mois plus tôt, semant sur sa route d'infimes traces changeantes, un livre lu, un vitrail entrevu, une conversation distraitement entendue. Il scrute son « emploi du temps ».

Et c'est pourquoi il se (et nous) raconte son histoire. Un livre est une façon d'échapper au temps. C'est plutôt, encore, une façon d'enfermer un certain volume de temps dans un certain volume de papier. C'est une façon de stabiliser le temps, à mesure qu'il se fait plus fluide, de le geler tandis qu'il confond des mois pâteux.

A la longue, cependant, le temps, la ville et le ciel gris se confondent et s'approprient, dans cette confusion, même les mémoires résistantes. Il n'y a plus d'autre issue alors que le départ — retrouver, ailleurs, un autre temps et une autre ville et un autre ciel, et être à nouveau l'étranger avant de se laisser à nouveau lentement dissoudre, car le temps de la finale dissolution n'est pas encore venu. C'est un fait caractéristique que le livre de M. Butor s'ouvre et se termine dans un compartiment de train. Le train échappe au temps et à l'espace. Il ne s'y passe rien que des souvenirs ou des espoirs, et ils s'effacent en dansant dans la monotonie des chocs. C'est un moment de répit ou un entracte, c'est-à-dire un instant pendant lequel se préparent les actes.

Michel Butor prépare du reste un autre roman qui se déroulera tout entier dans un compartiment de chemin de fer. Il y a là sans le moindre doute une riche région qui lui permettra de pousser plus loin encore son exploration de l'écoulement humain, du tragique né de l'absence de tout destin.

Il y a enfin dans le roman de M. Butor, une extrême précision dans le détail, notamment spatial, une volonté de définir une réalité bien objective à partir de laquelle puisse s'exercer la subjectivité de la découverte. Peut-être y-a-t-il une sorte de garantie contre les entraînements de l'imagination. Peut-être M. Butor entend-il s'appuyer sur un cadastre, sur la matérialité des noms, pour échapper à l'improvisé. Ou peut-être cela relève-t-il d'un besoin de certitude, à la limite d'un léger manque de confiance en soi-même de sa part. Mais ce ne serait plus, désormais, qu'une mauvaise raison.

Gérard KLEIN.

LA CRITIQUE DES REVUES

Les revues françaises sont intéressantes ce mois-ci. Signalons en particulier dans « *Etudes* » un remarquable article de M. J. Pecqueur : « *Aventure et technique : la science-fiction* ». « *Etudes* », on le sait, est une revue, comme le dit sa première page, « fondée au milieu du XIXe siècle par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus ». Son point de vue est donc essentiellement religieux. Cependant tout amateur de science-fiction peut faire sienne la conclusion de M. Pecqueur : « *La science-fiction est une littérature passionnante mais qui exige de l'attention et de l'esprit critique.* » Le travail de M. Pecqueur est certainement un des plus impartiaux et des plus bienveillants, le plus pénétrant aussi, qui ait été fait à propos de la science-fiction. Il est difficile de s'empêcher de le comparer avec les insanités qui ont été écrites sur ce sujet dans la « *Nouvelle critique* ».

« *Science et avenir* » a fait au mois de mai un numéro d'anticipation, « *Les portes de l'an 2.000* », rédigé par MM. Gérard Lefèvre, Pierre de Latil, Albert Ducrocq et l'auteur de la présente note. C'est une tentative nouvelle en matière de vulgarisation scientifique : essayer de vulgariser les toutes dernières découvertes de la science : au-delà de l'atome, de la relativité, des gènes et des chromosomes.

Jacques BERGIER.

Documentation bibliographique

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

BRACKETT (Leigh). — La porte vers l'infini. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

RICHARD-BESSIERE (F.). — Planète de mort. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

STATTEN (Vargo). — Transmission Z. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

STUART (W. J.). — Planète interdite. Coll. « Rayon Fantastique ». *Hachette* ...... **225 fr.**

EPOUVANTE

BECKER (Benoit). — La tour de Frankenstein. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

BECKER (Benoit). — Le pas de Frankenstein. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

STEINER (Kurt). — Les dents froides. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

SCIENTIFIQUES et DOCUMENTAIRES

BON (Dr Henri). — Le miracle devant la science. Coll. « Les Etoiles ». *Edit. du Centurion.* **900 fr.**

WENZL (A.). — L'immortalité. Sa signification métaphysique et anthropologique. Coll. « Bibliothèque Scientifique ». *Payot* .... **800 fr.**



Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et de l'Union Française nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine de la S. F. et du fantastique.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barême suivant :

		Tunisie et Maroc
Pour 1 roman	70 fr.	90 fr.
Pour 2 romans	85 fr.	105 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.	140 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.	170 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

(Livres en langue anglaise)

AVIS IMPORTANTS

1° Seuls sont disponibles les titres dont la liste suit. Cette dernière annule automatiquement chaque mois toute liste des numéros précédents. Les ouvrages qui n'y sont pas mentionnés sont épuisés jusqu'à nouvel ordre. Vous ne pouvez donc commander de titres actuellement supprimés de cette liste; il nous serait impossible de vous les procurer.

2° Vous avez intérêt à commander rapidement les nouveaux titres du mois. Devant le grand nombre des commandes, il arrive en effet que les titres les plus demandés soient presque aussitôt épuisés, et de longs délais sont souvent nécessaires avant qu'ils soient disponibles de nouveau.

3° Nos prix s'entendent frais d'envoi et de recommandation compris; paiement à la commande seulement (voir bon, page 141).

4° Les livres disponibles sont fournis dans un délai minimum de dix jours après réception de la commande.

5° Nous fournissons sur demande une Liste Complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves.

6° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes en l'indiquant sur feuille séparée et en ajoutant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

94 THE CURRENTS OF SPACE **(39).** Isaac Asimov. **220 F**

106 JACK OF EAGLES **(41).** James Blish. **230 F**

85 THE SWORD OF RHIANNON **(38).** Leigh Brackett. **725 F**

39 TWILIGHT OF REASON **(31).** Jonathan Burke. **190 F**

18 EARTHLIGHT **(29).** Arthur C. Clarke. **310 F**

62 PRELUDE TO SPACE **(34).** Arthur C. Clarke. **310 F**

80 CONTRABAND ROCKET **(37).** Lee Correy. **310 F** (Couplé avec le 79.)

44 HERO'S WALK **(32).** Robert Crane. **310 F**

82 EXILES IN TIME **(37).** Jon J. Deegan. **190 F**

35 BEYOND EDEN **(31).** David Duncan. **310 F**

75 DARK DOMINION **(36).** David Duncan. **310 F**

115 THE 21th CENTURY SUB **(42).** Frank Herbert. **310 F**

123 SNOW FURY **(43).** Richard Holden. **310 F**

12 THE SECRET MASTERS **(29).** Gerald Kersh. **310 F**

121 HELL'S PAVEMENT **(43).** Damon Knight. **310 F**

79 FORGOTTEN PLANET **(37).** Murray Leinster. **310 F** (Couplé avec le 80.)

10 VOYAGE TO VENUS **(29).** C. S. Lewis. **220 F**

30 THAT HIDEOUS STRENGTH **(30).** C. S. Lewis. **230 F**

127 THREE THOUSAND YEARS **(43).** Thomas MacCalvert. **310 F** (Couplé avec le 126.)

8 PLANET OF THE DREAMERS **(28).** John D. MacDonald. **220 F**

31 WORLD OUT OF MIND **(30).** J. T. MacIntosh. **220 F**

61 SPACEWAYS **(34).** Charles Eric Maine. **230 F**

77 THE BRIGHT PHOENIX **(36).** Harold Mead. **310 F**

93 THE BIG BALL OF WAX **(39).** Stephen Mead. **310 F**

5 BRING THE JUBILEE **(28).** Ward Moore. **310 F**

45 SEARCH THE SKY **(32).** Pohl et Kornbluth. **310 F**

65 GLADIATOR-AT-LAW **(35).** Pohl et Kornbluth. **310 F**

119 SLAVE SHIP **(43).** Frederik Pohl. **310 F**

17 UNDYING FIRE **(29).** Fletcher Pratt. **310 F**

76 NERVES **(36).** Lester del Rey. **310 F**

126 THE GREEN QUEEN **(43).** Margaret Saint-Clair. **310 F** (Couplé avec le 127.)

23 THE METAL EATER **(29).** R. Sheldon. **190 F**

6 RIDERS TO THE STARS **(28).** Curt Siodmak. **310 F**

52 FORBIDDEN PLANET **(33).** W. J. Stuart. **310 F**

74 WORLD AT BAY **(36).** E. C. Tubb. **190 F**

33 THE TIME MASTERS **(30).** Wilson Tucker. **220 F**

99 THE CITY IN THE SEA **(40).** Wilson Tucker. **230 F**

98 THE WEAPON SHOPS OF ISHER **(40).** A. E. Van Vogt. **230 F**

118 THE PAWNS OF NULL-A **(43).** A. E. Van Vogt. **310 F**

89 TO LIVE FOREVER **(38).** Jack Vance. **310 F**

86 THE SPACE FRONTIERS **(38).** Roger Lee Vernon. **220 F**

14 MESSIAH **(29).** Gore Vidal. **310 F**

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 **(34).** R. Wilson. **310 F**

43 RE-BIRTH **(32).** John Wyndham. **310 F**

53 OUT OF THE DEEPS **(33).** John Wyndham. **310 F**

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I, ROBOT (30). Isaac Asimov. 655 F
54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33). N. Bond. 310 F
41 FAR AND AWAY (32). Anthony Boucher. 310 F
4 EXPEDITION TO EARTH (28). Arthur C. Clarke. 310 F
69 REACH FOR TOMORROW (35). Arthur C. Clarke. 310 F
120 TALES FROM THE WHITE HART (43). Arthur C. Clarke. 310 F
3 ASSIGNMENT IN ETERNITY (28). Robert Heinlein. 220 F
11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29). Robert Heinlein. 220 F
87 THE GREEN HILLS OF EARTH (34). Robert Heinlein. 230 F
66 THE EXPLORERS (36). C. M. Kornbluth. 310 F
40 AHEAD OF TIME (32). Henry Kuttner. 310 F
51 NO BOUNDARIES (33). Kuttner et Moore. 310 F
15 ANOTHER KIND (29). Chad Oliver. 310 F
67 ALTERNATING CURRENTS (35). Frederik Pohl. 310 F
70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35). Robert Sheckley. 310 F
59 CITIZEN IN SPACE (34). Robert Sheckley. 310 F
21 CAVIAR (29). Theodore Sturgeon. 310 F
105 E PLURIBUS UNICORN (41). Theodore Sturgeon. 310 F
60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34). William Tenn. 310 F
88 THE HUMAN ANGLE (38). William Tenn. 310 F
1 DESTINATION UNIVERSE (28). A. E. Van Vogt. 220 F
95 AWAY AND BEYOND (39). A. E. Van Vogt. 220 F
96 THE SEEDS OF TIME (39). John Wyndham. 930 F
114 TALES OF GOOSEFLESH AND LAUGHTER (42). John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

49 ADVENTURES IN TIME AND SPACE (33). 800 F
125 OMNIBUS OF SCIENCE-FICTION (43). 310 F
38 POSSIBLE WORLDS OF S. F. (31). 725 F
68 STAR S. F. STORIES n° 1 (35). 310 F
42 STAR S. F. STORIES n° 2 (32). 310 F
34 STAR S. F. STORIES n° 3 (30). 310 F
48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F
50 THE BEST S. F. STORIES (1st serie) (33). 655 F
91 THE BEST S. F. STORIES (2nd serie) (39). 725 F
113 THE BEST S. F. STORIES (3rd serie) (42). 725 F
122 THE BEST S. F. STORIES (4th serie) (43). 725 F
37 THE YEAR'S BEST S. F. NOVELS (31). 725 F
16 TO MORROW THE STARS (29). 220 F

FANTASTIQUE

47 THE OCTOBER COUNTRY (33). Ray Bradbury. 420 F
9 DARK GATEWAY (28). Jonathan Burke. 230 F
117 THE SHRINKING MAN (42). Richard Matheson. 310 F
128 SEVEN FOOTPRINTS TO SATAN (43). Abraham Merritt. 310 F
73 OUT OF THIS WORLD (36). 220 F
124 THE SECOND GHOST BOOK ANTHOLOGY (43). 270 F

DOCUMENTAIRES

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29). H. Spencer Jones. 310 F
97 THE UNKNOWN, IS IT NEARER ? (39). Dingwall et Langdon-Davies. 310 F

HUMOUR

57 ADDAMS AND EVIL (34). Chas Addams. 1 550 F
71 MAD READER (35). 310 F
81 MAD STRIKES BACK (37). 310 F
90 INSIDE MAD (38). 310 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31). J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

129. THE STARS, MY DESTINATION. Alfred Bester. (Signet.) 310 F.

Evénement à sensation, voici le nouveau roman de Bester. Il est aussi fascinant, aussi déconcertant que « L'homme démoli », *et l'action y a peut-être une place plus importante encore. Partant d'un des concepts les plus classiques de toute la science-fiction, avec un inégalable brio, l'auteur en tire toutes les conséquences, n'hésitant pas à pousser sa démonstration jusqu'à l'absurde. Son personnage central, véritable force de la nature, restera une des créations les plus hallucinantes du genre !*

130. THE CHAOS FIGHTERS. Robert Moore Williams. (Ace.) 220 F.

Un roman dans la lignée des grands ouvrages de l'époque van vogtienne. Que cache cet énigmatique panonceau : « For sale : homo sapiens »*? Après bien des mésaventures, sera-t-il possible à l'agent du gouvernement chargé de l'enquête de comprendre et de dévoiler les agissements incompréhensibles de sectes mystérieuses ? Le lecteur friand de ce genre d'ouvrages trouvera ici son compte d'imbroglios savants et machiavéliques, et de dépaysement tant intellectuel que panoramique.*

131. A WAY HOME. Theodore Sturgeon. (Pyramid.) **310 F.**

Il n'y a certainement plus un « aficionado » en France pour ignorer l'œuvre extraordinaire de Sturgeon. La présente anthologie ne fera que renforcer le clan des admirateurs de cet écrivain, car vous y découvrirez un Sturgeon totalement inconnu du public français. (Déjà disponibles du même auteur : « Caviar », *n°* 21; « E pluribus unicorn », *n°* 105.)

132. THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES. 5th serie (Grayson & Grayson.) 800 F.

Provisoirement dernière sélection du genre, ce volume montre un net tournant dans la littérature de science-fiction, car, pour la première fois dans cette série d'anthologies, on trouve à son sommaire nettement plus de noms nouveaux que de signatures connues. Il faut d'ailleurs reconnaître que la qualité des récits présentés est loin d'en souffrir. (Déjà disponibles : « The best S. F. stories, 1st serie », *n°* 50; « 2nd serie », *n°* 91; « 3rd serie », *n°* 113; « 4th serie », *n°* 122.)

133. THE LAST PLANET. Andre Norton.
134. A MAN OBSESSED. Alan E. Nourse. (Ace double novels.) **310 F.**

Ce double volume est d'un choix judicieux, puisqu'il réunit un space-opera de la meilleure cuvée et une déroutante étude de S. F. psychologique, basée sur les données de la psychiatrie moderne (et écrite d'ailleurs par un jeune psychiatre dont le nom n'est pas inconnu des lecteurs français). Ce livre combine donc harmonieusement deux des grandes tendances de la science-fiction moderne, et il doit plaire à tous.

135. NEW TALES OF SPACE AND TIME. Anthologie. (Pocket.) **220 F.**

Une anthologie groupant les meilleurs auteurs du genre : Bradbury, Van Vogt, Asimov, Cartmill, etc., vous offre l'assurance d'une incontestable qualité. Si l'on ajoute que la majorité des contes composant ce volume sont parfaitement inédits, il apparait clairement que c'est un des plus intéressants recueils que nous vous ayions jamais offerts.

136. THE SPACE-BORN. E. C. Tubb.
137. THE MAN WHO JAPED. Philip K. Dick. (Ace double novels.) **310 F.**

Tubb, avec Clarke et Russell, est parmi les rares auteurs anglais dont les œuvres voient le jour en Amérique. Ici, il nous conte par le menu quelques-uns des épisodes saillants du premier voyage interstellaire. Un récit sans concession qui rappelle irrésistiblement le Heinlein de « Universe ». *Dick (dont nous vous avons déjà présenté* « The world Jones made » *et* « Solar lottery ») *est une des plus brillantes révélations de ces dernières années, et nous espérons pouvoir vous offrir dans l'avenir de nouveaux romans de cet auteur aussi imaginatif que Van Vogt et aussi satirique qu'Orwell. Le présent ouvrage nous décrit avec férocité une société future plutôt inquiétante et le volume justifie amplement le titre démentiel dont il est affublé !*

138. THE SCIENCE BOOK OF SPACE TRAVEL. (Cardinal.) **310 F.**

Ce récent essai de vulgarisation présente un considérable avantage sur ses prédécesseurs; il expose scientifiquement et clairement les dernières données d'un problème plus que complexe. De plus, il sera particulièrement instructif pour tous ceux qui voudront comparer les solutions envisagées par les techniciens et les méthodes diverses utilisées par les auteurs de science-fiction.

139. THE SHIP OF ISHTAR. Abraham Merritt. (Avon.) **310 F.**

Un roman comme vous n'en avez jamais lu. On peut en effet prétendre que ce livre inusuel constituera une découverte pour la plupart des lecteurs français. Néanmoins vous y trouverez tous les ingrédients qui ont fait de Merritt le conteur que vous avez déjà pu apprécier avec des œuvres aussi extraordinaires que « The moon pool » *et* « Seven footprints to Satan ».

140. WELL OF THE WORLDS. Lewis Padgett. (Galaxy novel.) **310 F.**

Nous sommes heureux de vous présenter un roman de Padgett, alias Kuttner, un des plus grands auteurs actuels de science-fiction. Il est regrettable que les éditeurs français se soient si peu intéressés jusqu'à présent aux œuvres de cet écrivain, l'un des plus appréciés et des plus divers qui soient outre-Atlantique. Avec ce livre, vous jugerez par vous-même du talent inusuel de l'époux de Catherine Moore. (Déjà disponibles du même auteur, sous le nom de Kuttner : « Ahead of time », *n°* 40; *et en collaboration avec C. L. Moore :* « No boundaries », *n°* 51.)

RAPPELS

1° Titres prochainement retirés de la liste.

Ces ouvrages, désormais traduits en français, ne figureront bientôt plus à notre Service Etranger. Hâtez-vous de les commander si vous désirez conserver leur texte original.

85 THE SWORD OF RHIANNON. (Leigh Brackett). *La porte vers l'infini.*

52 FORBIDDEN PLANET (W.-J. Stuart). *Planète interdite.*

117 THE SHRINKING MAN (Richard Matheson). *L'homme qui rétrécit.*

2° Titres précédemment épuisés et de nouveau disponibles.

Vous pouvez de nouveau commander à partir de ce mois :

80 CONTRABAND ROCKET (Lee Correy).

79 FORGOTTEN PLANET (Murray Leinster).

8 PLANET OF THE DREAMERS (John D. MacDonald).

3 ASSIGNMENT IN ETERNITY (Robert Heinlein).

87 THE GREEN HILLS OF EARTH (Robert Heinlein).

67 ALTERNATING CURRENTS (Frederik Pohl.

59 CITIZEN IN SPACE (Robert Sheckley).

47 THE OCTOBER COUNTRY (Ray Bradbury).

3° Titres nouvellement épuisés.

Vous ne pouvez plus commander à partir de ce mois :

116 THE GREEN MILLENIUM (Fritz Leiber).

18 SPACE PLATFORM (Murray Leinster).

109 JUDGMENT NIGHT (C. L. Moore).

112 ROGUE QUEEN (Spragne de Camp).

110 STAR BRIDGE (Jack Williamson et James Gunn).

55 STAR SHINE (Fredric Brown).

111 THE MOON POOL (Abraham Merritt).

25 HOMEBODIES (Chas Addams).

104 UTTERLY MAD.

OCCASIONS RARES

Les livres figurant sous cette rubrique sont offerts hors série aux amateurs. Il s'agit d'ouvrages dont nous n'avons pu nous procurer que *quelques exemplaires isolés*, strictement réservés aux *toutes premières* personnes qui en feront la demande. Nous nous excusons d'avance de ne pouvoir satisfaire les commandes qui nous parviendraient après leur vente.

Nous vous offrons ce mois-ci :

MUTANT. Lewis Padgett (Gnome Press). **1 000 F**

RENAISSANCE. Raymond F. Jones (Gnome Press) .... **1 000 F**



VACANCES

Nous signalons à tous nos abonnés et lecteurs que, en application de la loi sur les congés payés, nos bureaux seront fermés

du 5 au 19 août inclus.

Nous demandons donc à nos correspondants éventuels d'éviter de nous écrire pendant cette période.

L'écran à quatre dimensions

LE VINGT-TROISIÈME SIÈCLE

par *F. HODA*

J'ai souvent écrit dans mes chroniques que les genres dits de « divertissement » nous ramenaient au cœur des préoccupations les plus actuelles, tandis que les films « sérieux » nous éloignaient de plus en plus de la réalité. « *Forbidden planet* » (Planète interdite) ne dément pas cette constatation. Au contraire ! Cette anticipation qui nous transporte en l'an 2200 constitue le film de science-fiction le plus sérieux produit à ce jour.

Il s'ouvre par un commentaire qui pose les préliminaires pseudo-scientifiques du sujet. Durant la dernière décade du XXe siècle les hommes visitent la Lune. Puis, progressivement, ils vont dans les planètes du système solaire. Enfin, vers le début du vingt-troisième siècle, avec la découverte du « *hyper-drive* » qui permet de dépasser la vitesse de la lumière, les hommes explorent l'Univers au-delà de notre galaxie. Cette hypothèse donnée, nous voilà lancés en plein XXIIIe siècle ! Une soucoupe volante part à la recherche d'une expédition de savants qui avait atterri vingt ans auparavant sur la planète « Altaïr 4 » et dont on est sans nouvelles. Le seul survivant de l'expédition, le Dr Morbius reçoit les nouveaux arrivants sans aménité. Il vit seul avec sa fille née sur la planète et son robot Robby. Il prétend que les autres membres de l'expédition sont morts mystérieusement, que lui et sa femme ont seuls survécu. Les enquêteurs se méfient... Mais je m'aperçois que je raconte le sujet. Après tout pourquoi pas ? Je crois que dans ce cas il est nécessaire de rapporter les événements pour la suite de mon article.

La planète était jadis habitée par une race très en avance sur la nôtre. Cette race avait atteint un degré de civilisation fabuleux. Elle avait inventé une machine capable de matérialiser tous les désirs des habitants. A peine cette invention mise au point les Altaïriens avaient été anéantis en une nuit, mystérieusement.

Aux enquêteurs, Morbius montre quelques-unes de ses découvertes. Spécialiste des sciences linguistiques, il a pu déchiffrer les textes des Krells (nom que se donnait la race disparue) et acquérir le contrôle de certaines de leurs inventions. Cependant l'expédition enquête se heurte aux attaques d'un être invisible que les armes les plus perfectionnées n'arrivent pas à détruire. Aux dernières images du film la vérité éclate. La machine à matérialiser les désirs avait littéralement donné corps aux sentiments de haine et de destruction enfouis dans l'inconscient de chaque habitant de la planète. Les forces du mal matérialisées en monstres invincibles détruisirent toute la race.

Le personnage central de cette véritable tragédie cosmique, Morbius, fort de l'extraordinaire développement de son intelligence, est atteint d'une véritable folie de la grandeur. Il entend se substituer à la morale et agir en une sorte de dieu. Croyant travailler au bien de l'humanité, il refait point par point le chemin des Krells. Et comme eux il reste inconscient du mal qu'il déchaîne et qu'il ne pourra plus contrôler.

Il y a là une très intéressante variation sur le thème du dédoublement de la personnalité. Je trouve personnellement l'idée de « *Planète interdite* » plus forte que celle de Stevenson. Jeckyll et Hyde existent ici en même temps et finissent par se détruire. L'esprit du mal libéré anéantit son double, mais il disparaît nécessairement avec celui-là même qui l'a conçu inconsciemment. Le moment où Morbius comprend ce qui lui arrive aurait pu être hallucinant. Malheureusement le sens du tragique n'existe que dans la situation et le réalisateur, Fred McLeod Wilcox, ne fait rien pour traduire ce tragique en images. Mais la puissance de son sujet est telle, qu'elle le dépasse : à aucun moment, malgré l'absence de génie de Wilcox, on n'a envie de rire. Bien au contraire.

Un autre point intéressant à noter

est que le film, tout en se plaçant d'emblée très loin dans l'avenir pose d'une façon originale un problème d'une brûlante actualité : celui de la bombe atomique. Certes des films comme « *Des monstres attaquent la ville* » (*Them*) ou « *Le monstre magnétique* » accusaient des mêmes préoccupations. Mais ils abordaient la question sur un plan purement pratique : par exemple les fourmis géantes issues des expériences atomiques tuaient et dévastaient la ville. L'armée aidée des savants jugulait le danger. Ici la question est abordée sur un plan purement moral et métaphysique. Si les hommes sont considérés comme insuffisamment préparés pour jouir des « bienfaits » des nouvelles découvertes, les savants qui se posent en censeurs ne sont guère épargnés. Tout le monde est collectivement responsable de ce qui arrive. L'aventure des Krells accuse la société toute entière, la race humaine en tant que telle. L'esprit du mal est en chaque homme.

« *Forbidden planet* » est en définitive un film pessimiste, malgré la finale où l'on voit dans la soucoupe le commandant épousant la fille de Morbius lui dire : « Dans un million d'années, la race humaine atteindra le degré de civilisation que les Krells avaient atteint. Le nom de ton père brillera à nouveau. Il nous rappellera qu'après tout, nous ne sommes pas Dieu ».

Mais ce pessimisme, comme celui de toute la littérature américaine de science-fiction, est constructif : en rejetant la responsabilité de l'avenir sur tous les hommes, il ne les condamne pas nécessairement à l'anéantissement. A eux de se sauver, à eux de se montrer prudents à chaque étape de leur développement. Je ne crois pas me tromper en soutenant qu'il s'agit là d'un des films les plus sérieux et les plus intéressants du genre.

J'ai fait des réserves sur la réalisation. Il faut cependant reconnaître que certains décors, comme ceux de l'immense machine souterraine, dépassent tout ce que nous avons vu dans le cinéma d'anticipation. Il y a notamment cette vue en plongée du gouffre de la machine où l'on voit les hommes, points noirs sur un fond de couleurs, traverser la passerelle. Seuls les costumes paraissent ridicules et ne correspondent à aucune logique. Le robot est merveilleux. Doté d'une voix inhumaine il remplit parfaitement son rôle, avec ce sang-froid dont les hommes manquent si souvent. Je ne pense pas que Wilcox l'ait fait exprès, mais il nous apparaît comme plus humain que les humains.

Le scénario de Cyril Hume s'inspire du roman qui vient d'être publié en France. Je n'ai pas encore lu le livre, mais je crois qu'il ne me décevra pas. Les idées que suggère le film ne peuvent être celles du réalisateur Wilcox, qui est tout juste un bon technicien. Et le scénariste n'a pas pu tout inventer lui-même.

Quoi qu'il en soit, « *Planète interdite* » montre la voie que pourrait suivre la science-fiction au cinéma. Espérons que les grands réalisateurs du monde s'intéresseront enfin au genre.

PLANÈTE INTERDITE (*Forbidden planet*).

Réalisation : Fred McLeod Wilcox. Producteur : Nicholas Nayfack. Scénario : Cyril Hume. Images : George J. Folsey. Effets spéciaux : A. Arnold Gillespie, Warren Newcombe, Irving G. Riess et Joshua Meador. Interprétation : Anne Francis, Walter Pidgeon, Leslie Nielsen, Warren Stvens, Jack Kelly etc..., et Robby le robot. Production et distribution : Metro-Goldwyn-Mayer, U.S.A., 1956.

●

Ma chronique consacrée au dernier Abbott et Costello (*Actualité de la momie, n° 42*) m'a valu deux lettres.

Un lecteur de Paris me reproche de confondre les deux comiques. Je regrette mon erreur, mais je suis sûr que tous mes lecteurs auront corrigé d'eux-mêmes. Mon correspondant ajoute (assez méchamment) que je ne suis pas un critique documenté puisqu'en outre je prends « *Le mystère de la maison Norman* » pour « *La volonté du mort* ». Je suis désolé de le contredire sur ce dernier point : Le « Mystère... » est le troisième remake de « *The cat and the canari* » (*La volonté du mort*, 1927) du célèbre réalisateur Paul Léni.

Un lecteur de Lausanne m'écrit, fort

courtoisement, pour prendre la défense d'Abbott (ou de Costello ? je ne sais plus, disons du maigre). Il trouve qu'il est nécessaire pour justifier les bourdes du gros Costello et aussi pour les amener. J'admets volontiers, par exemple, que Sherlock Holmes est inconcevable sans Watson ou Lestrade. Mais dans l'œuvre de Conan Doyle, les caractères sont antagonistes tandis qu'avec le tandem Bud-Lou les deux éléments me paraissent le plus souvent interchangeables. Il est vrai que dans certaines séquences de leurs films, ils sont opposés et se servent de contrepoint, mais dans d'autres ils se confondent. C'est alors que le maigre (Bud ?) me semble inutile. En tout cas il gagnerait certainement à être plus typé.



DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres de romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

M. JANSEN	Mer des pluies. L'Aggharthi. Reflets dans le miroir.
François PAGERY	Les labyrinthes du cosmos.
Mark STARR	Opération Apocalypse. Un monde fou... Transmission instantanée. La nébuleuse maudite. Les gardiens de la galaxie. Rencontres dans l'espace. Echec aux mutants. Les soleils noirs. La planète disparue.
Hervé CALIXTE	Aventures astrales. Brigade boomerang. Cap sur Cérès. Destination Deneb.
Stephen BROWN	Relais sidéral. Cité lunaire. Objectif Mercure.
Shane MACLEWIS	La vallée des ombres. Les agents de la nuit. Les créatures des ténèbres.
Matt ANDREWS	Le revenant des étoiles. Ceux d'Ailleurs.
Val HARTMANN	Les baroudeurs du Temps. De temps en temps... Les Ides de Mars.



Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.
Dépôt légal : 3e trimestre 1957. — Le Gérant : M. Renault.

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois........	650	800	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1250	1550		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois........	695	965	905	1175
1 an	1340	1880	1760	2300
CATÉGORIE N° 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois........	780	1050	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1520	2060		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Les numéros 1 et 2 sont épuisés.	N° 1 à N° 40 incl.	100	110	120
	à partir du N° 41	120	130	140

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **25** *F — Étranger (tous pays) :* **45** *F*

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

		France et U.F.	Étranger
ajouter les frais de port et de recom.	1 rel.	**55** F	**75** F
	2 rel.	**70** F	**93** F
	3 rel.	**95** F	**117** F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... F = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C. C. P. Éditions OPTA, Paris 1848-38.
Aucun envoi ne sera fait contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Auderghem, Bruxelles, C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.